

**L'IMAGE DE LA MAJESTÉ DE SAINT JACQUES
EN FRANCE
ET SA RELATION À COMPOSTELLE
- ETUDE ICONOGRAPHIQUE -**

HUMBERT JACOMET
Conservateur du Patrimoine
Inspecteur des Monuments Historiques

Mis à part les vestiges d'une rare peinture romane, quelques vitraux¹ et enluminures, il subsiste en France un peu plus d'une trentaine de statues figurant l'apôtre saint Jacques le Majeur, assis, en Majesté². Ce chiffre ne comprend que les effigies isolées qui s'offrent comme objets de culte et de dévotion. En effet, intégrée à des décors d'architecture ou mêlée à des épisodes de la vie légendaire de l'apôtre, tels que son envoi en mission ou le miracle du pendu dépendu, l'image siégeante de l'apôtre perd sa dimension spécifique qui est de provoquer un face-à-face exclusif entre le fidèle et son intercesseur³. Néanmoins les scènes historiées où la Majesté de saint Jacques apparaît en situation, ont un grand intérêt dans l'exacte mesure où elles permettent de vérifier le rôle dévolu à ces statues⁴.

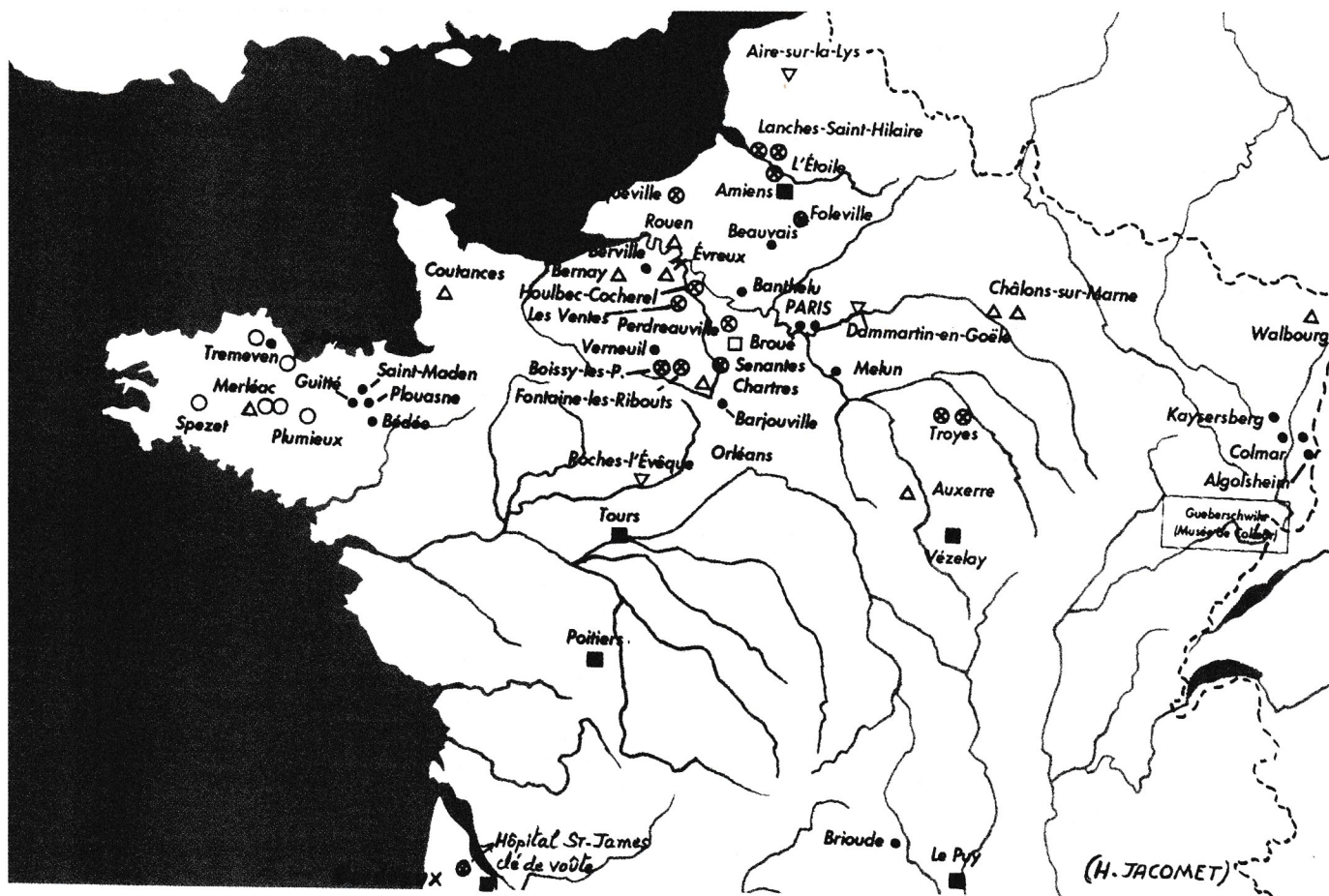
La plupart des images saintes de l'apôtre ayant été déplacées par suite de la transformation, de la ruine ou de la suppression des autels et des chapelles où elles trônaient, il est rare qu'elles se découvrent dans leur cadre d'origine qui était parfois l'écrin d'un retable précieux.

¹ La plus ancienne peinture sur verre figurant saint Jacques assis isolément sur une sorte de banc passe pour provenir du «château construit par Philippe-Auguste dans la capitale normande». Trois autres panneaux montrant les apôtres Pierre, Paul et Jean dans la même position, lui tiennent compagnie. Ces vitraux sont aujourd'hui l'une des parures du Musée de Cluny. «L'oeuvre est vraiment royale par la maîtrise du style et de l'exécution, écrit à leur sujet Jean Lafond. Saint Jacques porte le chapeau et le bourdon des pèlerins de Compostelle et le fond rouge de son panneau est semé de grandes coquilles» (cf., *Le Vitrail en Normandie de 1250 à 1300*, Bull. Mon., 111 (Paris, 1953) 337-338). Une reproduction de ce panneau de vitrail figurait à l'exposition, *Pèlerins et Chemins de Saint-Jacques en France et en Europe du X^e s. à nos jours* (Paris, Archives Nationales, 1965, Catalogue n° 70, voir également, *Hôpitaux et Confréries de Pèlerins de Saint-Jacques*, Cadillac 1967, Catalogue n° 348, illustration Pl. VII).

² En ne prenant en compte que les statues qui se trouvent à l'intérieur d'églises, on atteint le chiffre de 30. La statue de Beauvais est au Musée Départemental de l'Oise (cf. note 21) et le Staatliche Museen de Berlin a acquis une Majesté française de provenance inconnue (cf. note 54). Une autre se trouve actuellement dans une banque, à Zurich dont il est question plus bas note 68. Enfin, 3 autres oeuvres ont pu être localisées dans le marché de l'art, à Paris (notes 21, 50, 60). À titre de comparaison, on ne trouve dans le catalogue iconographique qui accompagne la thèse d'A. Georges, sur *Le pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France*, que deux statues de saint Jacques assis en Majesté, pour les XV^e et XVI^e s. Ce catalogue, il est vrai, ne concerne que la Belgique (cf., *Académie royale de Belgique, Mémoires*, 2^e série, t. XIII, Bruxelles 1971, Pl. 23 et 24).

³ A la désignation purement descriptive «saint Jacques assis», on préfère ici l'expression «Majesté de saint Jacques» comme étant plus apte à traduire le caractère éminemment sacré de ce type d'effigie. La Majesté auréole celui qui a triomphé des épreuves et qui est resté fidèle jusqu'au bout. Elle exprime non seulement sa sainteté c'est-à-dire sa pureté, mais son état glorieux qui le rend participant à la souveraineté du Christ, et, partant, lui confère autorité au jour du jugement (cf., note 9). L'image de la Majesté traduit moins l'intercession secourable du saint que sa béatitude et pour ainsi dire son apothéose. De là ce caractère eschatologique qui donne à la confrontation du fidèle et du saint un avant-goût d'éternité et en fait une anticipation du Jugement Dernier, à quoi prépare l'esprit de mortification du pèlerinage.

⁴ C'est ainsi qu'on ne peut retenir dans cette étude, sauf à titre de nécessaire comparaison, le très beau saint Jacques assis qui figure, à gauche, dans la voussure du petit portail sud du chœur de la cathédrale d'Orléans (cf. note 44), non plus que l'apôtre de marbre (entre 1516 et 1530), assis parmi les Douze, sur le soubassement du Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, à Saint-Denis, oeuvre probable des Juste (cf., J.-P. Babelon, *La Renaissance*, dans *Le roi, le sculpture et la mort*, gisants et tombeaux de la Basilique Saint-Denis, Paris 1975, p. 35-36), ou encore le couple formé de Jean et de Jacques siégeant dans l'une des arcades qui forment le baldaquin du Tombeau des cardinaux d'Amboise à la cathédrale de Rouen (vers 1521, cf., E. Chirol, *Le Tombeau des Cardinaux d'Amboise*, Rouen 1959, p. 34). A Saint-Denis, l'apôtre porte la besace timbrée de la coquille. A Rouen aucun de ses attributs, majeurs ou mineurs, ne fait défaut. Outre le livre, il tient un magnifique bourdon et le chapeau lui est attaché au cou.



Carte de répartition des Majestés de saint Jacques conservées en France : classées par types iconographiques.

● Modèle parisien, XIV^e siècle : bourdon, besace, livre, chapeau + coquilles.

● Modèle breton, XIV^e-XV^e siècle : tau et phylactère + coquilles.

○ Modèle breton, XV^e-XVI^e siècle : bâton, phylactère, parfois chapeau.

● Apôtre et pèlerin au livre fermé, XIV^e-XV^e siècle : livre, bourdon, besace, chapeau + coquille.

⊗ Saint Jacques lisant ou méditant, XV^e-XVI^e siècle : livre ouvert, bourdon, besace, chapeau + coquille.

⊕ Saint Jacques combinant livre et phylactère, XVI^e siècle : bourdon, besace, chapeau + coquille.

● Saint Jacques couronnant des pèlerins, XV^e-XVI^e siècle (Alsace).

△ Vitraux figurant saint Jacques assis.

▽ Peintures murales : saint Jacques assis.

□ Tableau figurant saint Jacques assis, XVIII^e siècle.

■ Lieux de référence.

La répartition géographique de ces statues ne laisse pas d'être surprenante. On en compte pour l'instant onze en Bretagne, sept en Normandie, six en Ile-de-France et Pays chartrain, cinq en Picardie, deux en Champagne et une seule en Auvergne. Autant dire qu'elles se raréfient à mesure que l'on s'éloigne des régions septentrionales. A cet inventaire devrait s'ajouter quatre remarquables sculptures répertoriées en Alsace, dans la plaine du Rhin. Mais leur iconographie particulière qui relève du domaine germanique, incite à ne pas les retrancher du contexte plus vaste dans lequel elles s'inscrivent ⁵.

A en croire le résultat de cette enquête, les pays du sud de la France auraient été réfractaires à cette forme d'image. Mais il semble plus raisonnable d'imputer ce vide aux destructions perpétrées lors des Guerres de Religion et aux changements survenus dans la liturgie. En effet, Bernard d'Angers, qui avait étudié auprès de Fulbert de Chartres, n'a pas caché la surprise et l'indignation, que lui causa, au début du XI^e siècle, la vue de ces Majestés ⁶, chamarrée d'or et de pierreries, à la façon d'idoles, dont l'Auvergne et le Limousin s'étaient faits une spécialité ⁷. Quelque chose de son étonnement subsiste sous la plume d'Émile Mâle lorsque, penché sur la Basilique de l'Apôtre, il lâche cet aveu: «A Compostelle les anciennes représentations de saint Jacques sont étrangement solennelles: il est assis, comme un souverain, au trumeau du Portail de la Gloire. Il était assis encore au ciborium qui s'élevait, au XII^e siècle, au dessus de son tombeau. Aujourd'hui la statue qui s'offre sur le grand autel à la vénération des fidèles est une statue assise. Cette statue peinte et revêtue d'une pèlerine d'argent est fort difficile à dater... Elle reproduit, à n'en pas douter, un ancien modèle, car son attitude hiératique nous reporte au début du XII^e siècle» ⁸.

⁵ Il s'agit, en effet, de statues qui montrent saint Jacques couronnant des pèlerins. Hormis l'Alsace, ce type d'image ne se rencontre nulle part ailleurs en France. Cette iconographie particulière a été étudiée par R. Plötz (cf., «*Benedictio perarum et baculorum*» und «*coronatio peregrinorum*», *Beiträge zur Ikonographie des Hl. Jacobus im deutschsprachigen Raum*, in *Volkskultur und Heimat*, Festschrift für Josef Dünninger zum 80. Geburtstag, Würzburg 1986, p. 339-376; traduit en galicien, dans V. Almazán, *Seis ensaios sobre o Camiño de Santiago*, Vigo 1992, p. 217-261). La plupart de ces oeuvres ont été regroupées à Colmar, au Musée d'Unterlinden, à l'occasion d'une récente exposition (cf., P. Béguerie, et H. Jacomet, *Le Saint Jacques de Gueborschwihr, une sculpture bâloise du début du XVI^e s.*, Colmar 1993, p. 32-97). Outre la remarquable statue de Gueborschwihr (68) que le Musée d'Unterlinden, vient d'acquérir, il faut mentionner celles de Kaysersberg (68) et d'Algolshheim (68) auxquelles s'ajoutent une statue provenant de la chapelle Saint-Jacques du château de Kintzheim (67) que V. Almazán a réussi à voir (cf., *Alsacia Jacobea*, éd. Nigra Arte, 1994, p. 177, Fig. 50) et un petit bas-relief en bois polychrome du Musée de Colmar. Toutes ces oeuvres ~~en~~ sont en ~~du~~ bois polychrome.

⁶ Ce type iconographique a sa source dans la représentation de la «Majestas Domini». L'expression «Image de Majesté» ou «Majesté» s'emploie en latin comme en français pour désigner l'Image du Père ou du Christ figurée ou peinte sur les Évangélistes, comme l'atteste Du Cange: «Ea potissimum appellatione designatur figura Patris aeterni in throno sedentis aut Crucifixi imago, quae in antiquis missalibus picta est ante canonem...» (cf., *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis... cum supplementis integris*, t. IV, Paris 1845, p. 188, col. 1). Il signifie de manière très concrète l'image sur laquelle on prête serment devant les tribunaux. En 1387, Jehan Pelichon fait faire, «en la maison où l'on tient la juridiction de Belencombe... une table où la Majesté de Notre-Seigneur est figurée» (cf., A.(?) Tougard, *Des Images de Majesté*, dans Bull. de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, P.V. des séances de l'année 1901, t. XII, 1901-1902, p. 203-204). En 1475, on lit: «A Jehan Soudain, peintre, par le commandement de monseigneur le vicaire, payé xvi escus d'or et demi pour avoir fait une Majesté grande en la court (l'Officialité de Rouen) où l'on plaide, sur la chaire au juge, ainsi qu'il peult apparoir à le veoir» (cf., *Ibidem*, p. 204).

⁷ Émile Mâle a rappelé ce texte fameux. «Jusqu'ici», avoue l'écolâtre déconcerté, «il me semblait que les saints ne devaient recevoir d'autres honneurs que ceux du dessin ou de la peinture: il me semblait absurde et impie de leur élever des statues. Mais tel n'est pas le sentiment des habitants de l'Auvergne, du Rouergue, de la région toulousaine et des pays voisins. Chez eux, c'est une antique habitude que chaque église possède une statue de son patron. Suivant les ressources de l'église, cette statue est d'or, d'argent ou d'un métal moins précieux; on y enferme le chef, ou quelqu'insigne relique du saint». Au synode de Rodez, elles émaillaient la prairie de leur assemblée étrange: «Erat distributa Sanctorum acies in tentoriis et papilionibus in prato S. Felicis, quod disparatur ab urbe quasi uno milliario. Hunc locum praecipue S. Marii aurea Majestas et S. Amantii aequae aurea Majestas, et S. Saturnini Martyris aurea capsula, et S. Mariae aurea imago, et sanctae Crucis aurea Crux, et sanctae Fidis aurea Majestas decorabant» (cf., *LIBER MIRACUL. S. FIDIS*, I, xiii, éd. Boulliet, cité par E. Mâle, dans *L'Art religieux du XII^e s. en France*, Paris 1922, éd. 1966, p. 138 et p. 282-283). Il est fort possible que l'image en buste ait prévalu sur la majesté assise dans les Pays du Midi, où les bustes reliquaires de saint Jacques, quoique assez récents, paraissent nombreux, ce qui n'est pas le cas au nord de la Loire.

⁸ (Cf., *L'Art religieux du XII^e s. en France*, Paris 1922, éd. de 1966, p. 296). E. Mâle a vu l'image de l'apôtre qui trône sur le Maître-Autel de la basilique de Saint-Jacques, à travers la gravure qu'en donnent F. Fita et A. Fernández-Guerra, dans *Recuerdos de un viaje a Santiago de Galicia*, Madrid 1880, p. 78. Il ne connaissait alors en France, comme il s'en explique plus loin, que trois statues figurant saint Jacques assis en Majesté, celle de Paris dont un dessin conserve le souvenir, celle de Beauvais et celle de Notre-Dame de Verneuil, en Normandie (cf., *op. cit.*, Paris 1966, p. 296-297).

1.- LA GLORIFICATION DE SAINT JACQUES

L'image de l'apôtre siéant, exalté *quasi in sede majestatis*, à l'instar du Christ, ne surgit pas par enchantement. Elle reçoit sa légitimité et son fondement de l'Écriture même⁹. La représentation de personnages de l'Ancien Testament ou des apôtres assis en collège est fréquente dans l'art gothique. Elle atteint des proportions grandioses au vitrail du Jugement dernier de la cathédrale de Coutances, à l'automne du Moyen-Age¹⁰, mais s'observe dès le XIII^e siècle dans la foule des sujets qui peuplent les voussures des grands porches¹¹. L'art roman lui a ouvert la voie par la projection du décor peint des absides sur la façade et l'invention du grand portail sculpté¹². Mais c'est, à l'intérieur de l'église, dans le sanctuaire, qu'il convient de chercher l'icône de la Majesté des saints ravis au ciel, à l'égal du Christ et de la Vierge¹³.

⁹ A Pierre inquiet du sort des disciples qui ont tout quitté pour suivre le Messie, Jésus répond: «Quand le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël» - *Amen dico vobis... cum sederit Filius hominis in sede maiestatis suae, sedebitis et vos super sedes duodecim iudicantes duodecim tribus Israel* (Mt XIX, 27-28). Mais dans le cas de Jacques le Majeur et de Jean son frère, une circonstance particulière vient s'ajouter à cette promesse générale. La «mère des fils de Zébédée» n'avait-elle pas adressé à Jésus cette requête exorbitante: «Voici mes deux fils; ordonne qu'ils siègent, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton Royaume» - *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo* (Mt XX, 21). Marc qui attribue cette audace aux deux frères, dit *ut... sedeamus in gloria tua* au lieu de *in regno tuo* (Mc X, 37). Quoiqu'il en soit, le trône promis aux apôtres est doublement participation à la royauté du Christ, c'est-à-dire au Jugement, et participation à sa gloire qui est contemplation du Père, autrement dit vie éternelle. C'est assez dire que dans l'iconographie chrétienne le symbole du trône est lourd de sens (cf., G. Francastel, *Le droit au trône, Un problème de prééminence dans l'art chrétien d'Occident du IV^e au XII^e s.*, Paris 1973). Que ce droit ait été affirmé à Compostelle et qu'il ait présidé à la création iconographique de la Majesté de l'apôtre dans son sanctuaire, il n'y a pas lieu d'en douter. Il suffit pour s'en convaincre de relire ces lignes du sermon *Celebritatis sacratissime*, transcrit dans le *Liber Sancti Jacobi* et attribué au pape Calixte: *Hic Iacobus ualde uenerandus est, qui in preclara apostolorum curia primatum tenens, primus eorum martirio coronari meruit, scandere celos, sceptrum uictorie, coronam glorie et poli sedem primus possidere* (cf., L.S.J., I, v, éd. W. Whitehill, S. de C. 1944, p. 39).

¹⁰ Les trois lancettes, hautes de 10 à 11m, qui éclairent le transept sud de la Cathédrale de Coutances, ont été garnies à la fin du XV^e s., sous l'épiscopat de Geoffroy Herbert, d'une immense verrière figurant du Jugement Dernier. Celle-ci se présente comme la combinaison des deux textes de Mathieu: XIX, 27-28, cité au début de la note précédente, et XXV, 31-34 qui évoque ainsi la venue du Christ: *Cum autem uenerit Filius hominis in maiestate sua et omnes angeli cum eo, tunc sedebit super sedem maiestatis suae...* Élus et damnés se pressent dans les lancettes latérales du triplet, tandis qu'au centre, sous la vision apocalyptique du Rédempteur, siègent les apôtres disposés trois par trois sur quatre registres. Saint Jacques qui occupe les panneaux numérotés M. 3 et M. 27, est placé en tête du collège, immédiatement en dessous du Christ, à la gauche de Pierre, au milieu, reconnaissable à son énorme clé, en pendant avec André et non avec Jean qui se trouve juste au dessous du prince des apôtres, au registre suivant. Fortement restauré en 1916, seul le tiers supérieur de l'apôtre est authentique, savoir le visage et la poitrine qui sont totalement oxydés. Il y a lieu de penser cependant que la restauration s'est montrée fidèle à ce qui restait de l'original. Saint Jacques, vêtu d'une tunique écarlate qui tranche sur un manteau blanc et or, est installé sur une cathèdre figurée de trois quart. Il a la tête nue et les cheveux bouclés. En dépit du dais qui le cache à sa vue, il semble chercher des yeux le Christ assis sur un arc-en-ciel juste au dessus de Pierre. De la main droite, il s'appuie au bourdon de pèlerin, et dans la gauche il tient une sorte de baguette inclinée en arrière. Curieusement, la besace est suspendue au montant gauche du siège. Il est difficile de savoir si ce parti est une trouvaille de l'imagier ou une invention du restaurateur. Cette participation de saint Jacques aux assises du Grand Jour, n'est pas un cas unique. Les mêmes circonstances expliquent la présence de l'apôtre, assis dans un soufflet flamboyant, à la rose nord de la cathédrale d'Évreux, au début du XVI^e s.

¹¹ C'est le cas, au porche droit du transept Sud de la cathédrale de Chartres, où saint Jacques figure assis, avec ses attributs (début XIII^e s.), ou encore au porche de la façade occidentale à l'église Saint-Père, située au pied de l'acropole de Vézelay (Yonne). Ce haut-relief, détaché de sa voussure, est actuellement exposé au Musée des Fontaines Salées qui occupe l'ancien presbytère de l'abbé Pissier, dans cette dernière localité. Elle a été reproduite, avec un commentaire de P. Souty, d'après un cliché de R. Louis, sur la couverture de *Compostelle* (cf., *Bull. du Centre d'Études compostellanes*, N° 18, 2^e trim. 1964). Sa particularité réside dans le fait que le bâton que tient l'apôtre s'épaissit et se recourbe à la façon du fouloir qui est généralement l'attribut de saint Jacques le Mineur. C'est sans doute là une erreur commise par l'imagier, car la coquille qui sert de fermail au manteau de l'apôtre désigne bien le Majeur.

¹² Cf., M. Durliat, *L'apparition du grand portail roman historié dans le Midi de la France et le Nord de l'Espagne*, dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n° 8 (Juin 1977) 7-24.

¹³ Ainsi voit-on, à l'église Saint-Julien de Saulcet (Allier, XII^e s.), un grand saint Nicolas qui, peint dans une mandorle, au cul de four de l'absidiole Sud, fait pendant à la Vierge de l'absidiole nord, tandis que le Christ lui-même apparaît deux fois, aux voûtes de la travée Ouest des bas-côtés sud et nord de cette même église (cf., M. Polonovski, *Saulcet*, dans *Congrès archéologique de France, Bourbonnais*, Paris 1991, p. 389-397).

Le seul exemple roman de France qui montre des pèlerins vénérant saint Jacques transfiguré dans la gloire, se trouve peint sur la paroi qui forme la contre table d'un autel taillé au pic, dans une chapelle rupestre de la vallée du Loir ¹⁴. L'état de cette peinture est si lacunaire qu'on pourrait hésiter sur l'identité de la main bénissante qu'encense un ange descendu du ciel, seul élément visible du protagoniste avec le genou gauche et l'amorce du nimbe, si le fond de cette peinture n'était constellé d'ostensibles coquilles.

Cependant, il n'est pas interdit de lire cette scène fragmentaire à la lumière d'une fresque, assez restaurée, qui tapisse, depuis le milieu du XIII^e siècle, le cul de four d'une chapelle de l'église San Juan de Uncastillo, en Aragon ¹⁵. L'apôtre nimbé est assis sur un trône garni d'un coussin d'apparat qu'on devine plus qu'on ne voit à Saint-Gervais des Roches. La main droite levée trace le signe de la bénédiction, tandis que la gauche présente, grand ouvert, le Livre de Vie. Deux pèlerins s'abîment en oraison de part et d'autre de saint Jacques dont ils embrassent les pieds avec effusion ¹⁶. Leur silhouette trapue n'est pas sans rappeler les petits pèlerins jaillis d'un chapiteau de Fontcaude, récemment découvert ¹⁷.

Si cette interprétation est exacte, le précieux vestige qui achève de se dégrader à Saint-Gervais des Roches, montre que le rayonnement de saint Jacques tel qu'il fut glorifié à Compostelle dans la première moitié du XII^e siècle, a rencontré en France un écho immédiat, dilaté par le retentissement de son pèlerinage et l'épanouissement de l'art roman. En revanche, l'apparition au nord de la Loire de Majestés de l'apôtre exécutées en ronde-bosse, paraît moins précoce. Leur production qui s'échelonne dans l'ensemble du XIV^e au XVI^e siècle, atteint son apogée entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle. Passée la grande flambée des Guerres de Religion, ce genre d'effigies, à l'exception des Vierges révérees, est frappé d'obsolescence. Mais curieusement, au moment où la Majesté de saint Jacques s'efface de la statuaire et du vitrail, elle connaît une ultime et tardive floraison dans l'estampe et la peinture religieuse.

2.- LE PHYLACTERE ET LE TAU

Les plus anciennes statues de l'apôtre assis appartiennent à deux familles distinctes dont l'aire de diffusion s'étend de la Bretagne à l'Île-de-France. Par leur style et leur iconographie, ces oeuvres ne semblent pas antérieures au XIV^e siècle, en dépit de l'aspect très archaïque de certaines d'entre elles. C'est

¹⁴ Les cavités de cette chapelle creusée dans la falaise de craie qui surplombe la vallée du Loir, se trouvent au hameau de Saint-Gervais, sur la commune des Roches-l'Évêque, dite aujourd'hui Roches-sur-Loir (Loir-et-Cher). Après deux mois d'un patient nettoyage, réalisé au cours de l'été 1937, où elle résida sur place, Melle S. Trocmé a révélé les vestiges de peintures qu'abrite cette chapelle. Elle en a fait le décalque grandeur nature, conservé au Musée des Monuments Français, à Paris et a donné une minutieuse description (cf., *La chapelle rupestre Saint-Gervais des Roches et ses fresques*, extrait du Bull. de la Soc. Archéol., Sc. et Litt. du Vendômois, Nvelle série, t. II, 1938, p. 1-63, plus particulièrement: p. 9-20, fig. 8). La présence d'un semis de pectens sur le fond de la scène est un élément déterminant pour l'identification du saint en question. De semblables coquilles accompagnent l'effigie de saint Jacques qui figure en haut d'une des baies qui lui est consacrée à la cathédrale de Chartres, vers 1210-1215 (cf., *Corpus Vitrearum France*, recensement, Vol. II, Paris 1981, baie 136, p. 42) et se retrouvent sur le vitrail du Musée de Cluny qui montre saint Jacques assis (cf., note 1).

¹⁵ Uncastillo se trouve au nord de la Province de Saragosse. Un fragment de cette peinture, attribuée au XII^e s., tiré de la partie gauche et montrant l'un des deux pèlerins agenouillé aux pieds de saint Jacques, est reproduit par J. Sureda I Pons (cf., *Comandarismo y vías de penetración y expansión de la pintura románica, Aragón, Castilla, León y Navarra*, dans *Artistes, Artisans et production artistique au M.-A.*, Colloque international, Rennes II - CNRS, Paris 1987, vol. II, p. 64, fig. 13).

¹⁶ A San Juan de Uncastillo, ce motif central est encadré par deux registres figuratifs. Au niveau supérieur, délimité par la courbure du cul de four, deux petits groupes de pèlerins qui paraissent ignorer l'apôtre, se déplacent de la droite vers la gauche. Au niveau inférieur se voient deux scènes tirées de la passion de saint Jacques: sa condamnation par Hérode, à droite, et le baptême de Josias, à gauche (cf. M. Borrás Gualis, et M. García Guatas, *La pintura románica en Aragón*, Zaragoza 1978, p. 293-306).

¹⁷ Fontcaude est une abbaye Prémontrée dont les vestiges se voient dans la commune de Cazedarnes (Hérault). Les sculptures du cloître, datables de la fin du XIII^e s., sont postérieures à la peinture de San Juan de Uncastillo qui appartient sans doute au début du XIII^e ou à la fin du XII^e s. (cf., Cl. Vignes, *Les chapiteaux du cloître de l'abbaye de Fontcaude*, dans Bull. Mon., t. 135-III (1977) 181-193).



Fig. 1

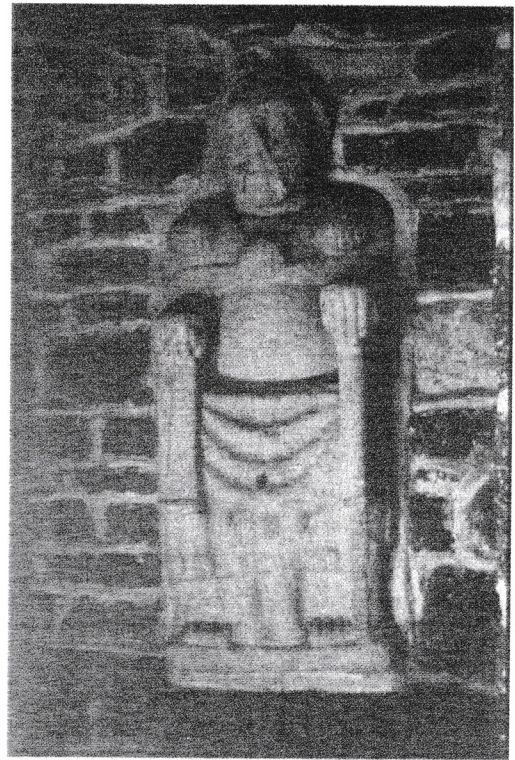


Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

donc, à un moment déterminé, entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle que s'introduit et se propage dans le Nord et l'Ouest de la France, l'image de l'apôtre en Majesté, épannelée dans la pierre ou le bois, image qui fleurit en Galice dès la fin du XII^e siècle¹⁸.

Ce qui est singulier, en l'occurrence, c'est que le parti iconographique adopté dans ces deux foyers n'est pas identique. En Bretagne, dans l'ancienne Armorique, saint Jacques, taillé dans un rude granite, se présente sous les traits de l'apôtre¹⁹. Il est assis dans une «chaire», la tête et les pieds nus, le corps enveloppé d'une longue tunique serrée à la taille, les épaules couvertes d'un manteau qui, agrafé sur la poitrine ou barrant les épaules, retombe de chaque côté et découvre les avant-bras. Ses mains et ses genoux, articulés à angle droit, sont figés dans une rigoureuse symétrie. La droite s'appuie sur la traverse d'un bâton en forme de Tau, tandis que la gauche déroule un court phylactère (Fig. 1 et 2). Les doigts de la main épousent la courbe de l'objet, sauf à glisser sur le fût du Tau²⁰. Le fait que les membres supérieurs fassent bloc avec le tronc ou les genoux, ajoute au hiératisme de ces colosses qui mesurent de 1m. 10 à 1m. 40 de hauteur.

¹⁸ C'est ce que suggère l'existence du panneau de vitrail qui provient de Rouen et se trouve au Musée de Cluny (voir supra notes 1 et 14).

¹⁹ Les statues qui composent ce groupe sont au nombre de quatre. Elles se trouvent aux confins des deux départements des Côtes-d'Armor (anciennement Côtes-du-Nord) et de l'Ille-et-Vilaine, entre Rennes et Dinan. Curieusement, les localités auxquelles elles appartiennent, relevaient toutes autrefois de l'Archidiaconé de Poudouvre, au diocèse d'Alet-Saint-Malo. Ces statues de granite répondent à deux types distincts mais parallèles quant à l'attitude et aux attributs. Les effigies de Plouasne (Fig. 1) et de Saint-Maden (Côtes-d'Armor) sont les moins frustes en ce sens que le courant stylistique auquel elles se rattachent, est perceptible. Le saint est assis sur une «cathédre» sans dossier, constituée de 4 montants verticaux, d'égale hauteur, à l'aspect de bois tourné, amortis par une boule (cf., exemples romans analogues avec dossier: à Bertrée, Belgique, Église Saint-Pierre, l'apôtre Pierre en majesté, cf., L. Tollenaere, *La sculpture sur pierre de l'ancien Diocèse de Liège à l'époque romane*, Gembloux 1957, p. 210, Pl. XIX; et Vierge du retable de Carrières-Saint-Denis en dépôt au Louvre, cf., W. Sauerländer, *La sculpture gothique en France 1140-1270*, Paris 1972, Pl. 20). Ces montants sont assujettis à des barreaux qui déterminent un panneau dans lequel s'inscrit un carré délimité par des tores. Une ceinture épaisse enserre la taille et plisse la tunique. Le fermail du manteau dessine un losange évidé et deux coquilles, appliquées de part et d'autre de l'agrafe, brochant sur chaque épaule, à la hauteur des clavicules. Outre le manteau, saint Jacques porte une robe superposée à une tunique (cf., H. Jacomet, *Saint Jacques en Majesté*, à paraître dans *Archéologia*, 304 (Sept. 1994) 34-41). Ces sculptures en ronde-bosse ne sont pas isolées. Une Vierge, à Plumaudan, et le Saint Gilles du Musée de Dinan ont avec elles assez de similitudes pour permettre d'y voir la production d'un atelier. Tel n'est pas le cas des étranges statues qui se voient à Bédée (Ille-et-Vilaine, Fig. 2) et à Guitté (Côtes-d'Armor). Leur exécution qui paraît se limiter à un simple épannelage, dégage la silhouette du saint au moyen de grands aplats. C'est à peine si 3 plis incurvés soulignent le giron. La surface du ventre est lisse et le manteau couvre le haut du buste à la façon d'une chappe rigide que ponctuent 3 coquilles globuleuses, posées de face, l'une sur le sternum, les autres à la jonction des clavicules et des épaules. Le visage ovale et érodé offre une physionomie sommaire. Des yeux mi-clos encadrent un nez proéminent. Le front est fuyant, la chevelure courte et raide tandis que des stries parallèles suggèrent barbe et moustaches. La figure de Saint-Maden a une toute autre apparence, avec ses cheveux et sa barbe bouclés, ses yeux exorbités et sa fine bouche pincée. Gildas Durand à qui la bizarrerie de ces oeuvres dont il a publié des photographies, n'a pas échappé, situe les statues jumelles de Plouasne (Fig. 1) et de Saint-Maden au XIV^e s., mais il s'aventure lorsqu'il propose de voir dans «les saints Jacques de Guitté et de Bédée comme des oeuvres originelles des IX^e et X^e s.». Cela est inconcevable (cf., *A propos de la statuare antérieure au gothique en Bretagne*, dans Les Dossiers du Centre Régional d'Archéo. d'Alet, n° 13 (1985) 59-60, fig. 22 à 29). La stylisation comme la géométrie très particulière de ces deux sculptures incite plutôt à leur assigner le début du XV^e s. La présence d'un blason placé sous le phylactère parfaitement raide de la statue de Guitté, ne paraît pas s'opposer à une telle datation. Légèrement raboté, le crâne de cette statue a pu se prêter à recevoir un couvre-chef indépendant. De ces quatre statues curieuses à tous points de vue, seule celle de Bédée a jusqu'ici reçue la consécration d'un classement au titre des M.H., le 25 octobre 1919. Cela tient sans doute à son emplacement sous le porche de l'église où, à la faveur de la pénombre, elle exerce une forte impression (Fig. 2), tandis que des 3 autres statues, celle de Guitté, encastrée au raz du sol dans la paroi Est de la sacristie, a servi jusqu'en 1971 de cible au joueurs de billes (cf., M.-E. Monier, *Sanctuaires, Croix et Fontaines, Nouvelles promenades autour de Dinan*, Rennes 1962, p. 260); celle de Saint-Maden noyée dans le mur de la sacristie, construite en 1733, le dos creusé en évier et la tête convertie en gargouille, a fait office d'égouttoir jusqu'en 1959, ce qui paradoxalement lui a permis de conserver une bonne partie de sa polychromie d'origine (cf., témoignage de Mr. Y. Coulombel, maire honoraire, à qui revient la découverte de cette statue); enfin celle de Plouasne (Fig. 1), assise à l'angle le plus exposé de la façade de la nouvelle église de ce village (1870-1872), est infailliblement vouée à se dégrader si elle demeure plus longtemps à cet endroit (cf., M.-E. Monier, *Ibidem*, p. 204). Ces trois oeuvres appellent une mesure de protection au titre des M.H.

²⁰ A vrai dire cette symétrie est absolue à Saint-Maden et à Plouasne, et relative à Bédée et à Guitté. En effet, à Guitté, seule de ces statues à présenter une mortaise cubique sous chaque avant-bras, la main gauche est cassée et la droite épaufrée. A Bédée, les quatre doigts de la main gauche épousent la volute du phylactère, tandis que ceux de la main gauche se raidissent le long du bâton en forme de Tau, le pouce s'effaçant, ici, derrière la traverse, là, derrière l'enroulement. Il est probable qu'il en allait de même à Guitté. Bâton et phylactère sont ici dans le plan des jouées du siège qu'anime un imperceptible pli en serviette, et ils s'en détachent à peine.

Si ces sculptures observent comme en Ile-de-France une stricte frontalité, là s'arrête la comparaison. En effet, à Paris même et aux alentours, le saint est assis sur une sorte de roc et il se montre coiffé d'un chapeau circulaire fortement bombé (Fig. 3 et 4). Il porte les attributs de pèlerin qui lui sont devenus familiers dès le XII^e siècle: la *pera*, timbrée d'une ou de plusieurs coquilles, et le *baculus* qui affecte la forme du *bourdon*, alors qu'en Bretagne saint Jacques n'a pour tout signe distinctif que deux ou trois coquilles plaquées sur les épaules ou rangées sur la poitrine. De plus, le costume dont est revêtue l'effigie en vogue dans le Domaine Royal, se rattache à un type vestimentaire précis. Il est constitué d'une *cotte* enveloppée d'un *surcot*. La *cotte* qui tombe jusqu'aux chevilles, est apparente, car, plus court, le *surcot* s'arrête au dessous du genou et son ample manche libère le coude et l'avant-bras. L'apôtre tient de la main gauche non pas le phylactère mais un livre fermé, posé sur la tranche, et il serre de la droite le fameux *bourdon*²¹.

Il saute aux yeux que tant par le vêtement que les attributs, ces majestés incarnent deux conceptions antinomiques. L'une perpétue la tradition romane tandis que l'autre impose avec audace une vision dynamique et actualisée de la figure de saint Jacques, dans le droit fil de l'*Humanisme gothique*. Quoique les oeuvres qui illustrent le second modèle, soient dispersées entre Paris, Beauvais, Melun et Banthelu, l'origine parisienne ou à tout le moins régnicole de leur prototype n'est pas douteuse²².

²¹ Ce modèle, illustré par trois statues visibles et l'image fugitive de deux autres, constitue une série ouverte (voir infra note 29). En effet, la statue qui fut trouvée à Paris, rue Saint-Denis, au mois d'avril 1840, à l'emplacement de la chapelle détruite de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins, n'est plus connue que par le dessin qu'en prit l'un des membres de la Commission chargée de l'examiner peu après sa découverte (Fig. 3). Celle de Banthelu (Val-d'Oise) est très mutilée, ayant perdu tête et mains. Celle qui se voit à l'Église Saint-Aspais de Melun, réclame une prompte restauration. Du moins a-t-elle conservé une part de sa polychromie et l'avant-bras gauche sur lequel repose le livre. Enfin, celle de Beauvais qui est conservée au Musée Départemental de l'Oise, est l'objet d'une admiration unanime (Inventaire, N° 846.1). En 1937, en dépit de l'absence de mains, elle avait été jugée digne de participer à une exposition, au Musée du Louvre (cf., *Chefs-d'oeuvre de l'art français*, Paris 1937 Catalogue, N° 978, et *Huit siècles de sculpture française, chefs-d'oeuvre des Musées de France*, Paris 1964, Catalogue, N° 28, p. 27). Heureusement, des jetons, plus vraisemblablement émis par le clergé de Saint-Jacques de l'Hôpital que par celui de l'Église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, autorisent à restituer les attributs défailants qui sont indubitablement le bourdon et le livre (cf., H. Jacomet, *A propos d'une statue de saint Jacques échouée à l'Église Saint-Aspais de Melun*, dans *Monuments et Sites de Seine-et-Marne*, N° 23, 1992, p. 36-47 et *Saint Jacques en Majesté*, dans *Archéologia*, 304 (Sept. 1994) 34-41). Mais surtout grâce à la photographie d'une statue d'albâtre figurant dans le catalogue de la vente qui s'est tenue à l'Hôtel Drouot, le 22 Nov. 1972, il est permis de contempler l'image pratiquement intacte de ce type de Majesté (Fig. 4). La photographie de cet albâtre, en effet, confirme toutes les suppositions que l'on peut faire quant aux attributs et à l'iconographie de cette famille dispersée. Un trait curieux de ces Majestés est précisément le roc qui leur sert de siège. Celui-ci n'apparaît pas sur le dessin de Paris (Fig. 3). Ce qui est sûr, c'est qu'à la fin du XIV^e s., l'image parisienne du saint, dorée et peinte, s'enlevait sur un «dossier... taillé de fourmes tout à jour» et qu'elle était couverte d'un «tabernacle» (dais) orné de «pignacles... revestus de crestes et de fueilles» (cf., Fr. Baron, *Le décor sculpté et peint de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins*, dans *Bull. Mon.*, N° 133-I (1975), Pièce Justificative, N° 8, p. 50, 1387-1388). Aussi ne faut-il pas s'étonner si les jetons, émis à Paris au XVI^e s., montrent l'apôtre assis sur un trône hérissé de gothiques pinacles savamment moulurés. C'est sur une cathèdre toute semblable qu'André Beauneveu a assis l'apôtre dans le Psautier de Jean de Berry qu'il a contribué à enluminer, vers 1386 (cf., B.N., Ms Fr 13091, f° 12, voir note 40). C'est, quoique simplifié et abondamment restauré, le type de siège que l'on retrouve à la statue de Verneuil ainsi qu'à Fontaine-les-Ribouts et sur la clé de voûte de la chapelle de l'Hopital Saint-James, à Bordeaux.

²² Ce qui le prouve, c'est l'admirable miniature qui orne le Folio I v de l'*Electorium parvulum seu Breuiculum* de Thomas Le Myésier, abrégé de la vie de Raymond Lulle qui fut exécuté à Arras, entre 1321 et 1336 (cf., Codex St. Peter, Perg. 92, Karlsruhe, Badische Landesbibliothek). Bien qu'il soit patent que la décoration de ce manuscrit ne procède pas d'un atelier parisien, il est en revanche manifeste que la figure assise de saint Jacques devant laquelle s'agenouille Lulle, après s'être converti et avoir vénéré Notre Dame de Rocamadour, est un écho de la création parisienne dont l'influence a très tôt pénétré dans le Nord, grâce au mécénat de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329) qui, non seulement fut la protectrice des travaux de Le Myésier, mais prodigua son soutien à l'érection de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins, voisin de son Hôtel parisien. N'a-t-elle pas assisté, en compagnie de sa fille, reine de France, et ses petites-filles, à la pose solennelle de la première pierre de cette fondation, le 18 février 1319, ce qui lui a valu d'être représentée à genoux aux pieds de l'apôtre, sculpté «en l'estanfiche» par Raoul de Heudicourt, entre 1319 et 1324 (cf., H. Bordier, *La Confrérie des Pèlerins de Saint-Jacques et ses Archives*, dans *Mémoires de la Soc. de l'Hist. de Paris*, t. II, 1875, p. 344). On sait que Jean Pépin de Huy sculpta pour elle, en 1329, «une ymaige de Nostre Dame et une de saint Jacques, doussier et trepier de alebastre», le tout couvert de peinture, au prix de 77 livres, images que Mahaut destine aux frères prêcheurs de Saint-Omer dont l'église, fondée vers 1223, est précisément dédiée à saint Jacques le Majeur (cf., J.-M. Richard, *Mahaut, comtesse d'Artois*, Paris 1887, p. 318). La miniature du *Breuiculum* montre l'apôtre assis sur un trône, à l'intérieur d'un édifice trilobé que surmonte une sorte de campanile. Il porte ce chapeau noir à calotte bombée que l'on voit à Paris et à Beauvais dans les mêmes années, et un peu auparavant à Rouen et à Brie-Comte-Robert, ainsi qu'au côté gauche la «pera» timbrée d'une coquille. Le lourd manteau bleu, aux franges mouchetées d'hermine, qui le couvre, ne laisse apparaître qu'aux poignets la tunique rouge qu'il dissimule partout

Indépendamment du style et du caractère qui est le leur, il est permis de s'interroger sur la raison d'être de ces figurations. Émile Mâle, appliquant à saint Jacques les déductions qu'il tire du rayonnement de la Vierge trônant au tympan de Chartres, n'hésitait pas à voir dans les statues de Paris et de Beauvais un reflet de la Majesté de l'apôtre vénéré par les pèlerins sur son autel, en Galice²³. Emporté par l'analogie de l'attitude, le savant ne s'embarrasse pas de la différence considérable que suppose d'un côté l'adoption d'un costume réel, associé aux attributs consacrés du pèlerin, et de l'autre leur absence totale d'une effigie qui, présente au trumeau du Portail de la Gloire comme au dessus de sa sépulture, dans l'axe même de la basilique, n'a manifestement d'autre ambition que d'asseoir à jamais l'autorité apostolique de saint Jacques à Compostelle²⁴.

Si les statues d'Ile-de-France s'étaient étudiées à montrer l'apôtre bénissant, si elles l'avaient doté du Tau patriarchal et du phylactère, on aurait pu songer à une filiation²⁵. A défaut d'imitation directe, il n'en demeure pas moins que, si différente qu'elle soit du fait de son contexte historique, l'image du saint (Fig. 3) que les comptes de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins déclarent «enseant sus le perron qui est desus l'autel», peut bien se charger d'une allusion au magistère de l'apôtre en Galice, ne serait-ce qu'en vertu de la prééminence de sa position²⁶. Patron d'une Institution entièrement dévouée à ses pèlerins, la

ailleurs. Saint Jacques tient de la main gauche un gros bâton à pommeau treflé qui n'est pas exactement un bourdon. De la main droite, il indique au pèlerin agenouillé à ses pieds la voie à suivre. En effet, Raymond Lulle qui le regarde droit dans les yeux, lui adresse cette prière: «O sancte Iacobe et vos omnes sancti Dei, ad vos rogandum hic vester peregrinus venio. Advertite et docete me...». De Raymond Lulle, la *Vita Coetanea* (c. 9) spécifie: «Abit... ad Sanctam Mariam Rupis Amatore, ad Sanctum Iacobum et ad diversa alia loca sancta». L'apôtre qui se tient de biais, est donc dans la position du maître de vie qui enseigne. Le dialogue qu'il noue avec son suppliant le dispense de porter le livre. C'est là, la seule différence avec les majestés de Beauvais et de Paris, dont il a exactement l'attitude (cf., J. N. Hillgarth, *Ramon Lull and Lullism in fourteenth century France*, Oxford 1971, App. VIII, p. 449-450, et App. IX, p. 463-467; J. M. Díaz Fernández, *Electorium parvulum*, dans Santiago Camino de Europa, Catalogo, n° 124, p. 432-433, miniature reproduite d'après le facsimile de 1988).

- ²³ «Cette oeuvre si intéressante», dit-il de la statue découverte rue Saint-Denis, dont on connaît de surcroît l'auteur, Guillaume de Heudicourt (voir infra note 26), «a malheureusement disparu ; mais le Musée de Beauvais conserve un saint Jacques de la même époque qui peut nous en donner une idée. Assis, comme le saint Jacques de Paris, le saint Jacques de Beauvais était, sans aucun doute, placé sur un autel. Il s'inspirait évidemment de la statue de Compostelle, mais la solennité hiératique de l'original s'était ici métamorphosée en noblesse» (cf., E. Mâle, *L'Art religieux du XIII^e s. en France*, Paris 1922, éd. 1966, p. 296).
- ²⁴ Tel est, en effet, le sens qu'il convient de donner au bâton pastoral en forme de «Tau» que tient l'apôtre au Portail de la Gloire (cf., S. Moralejo Álvarez, *El patronazgo artístico del arzobispo Gelmírez (1100-1140): su reflejo en la obra e imagen de Santiago*, dans *Atti del Convegno Internazionale di Studi: Pistoia e il Cammino di Santiago*, Sept. 1984, Perugia 1987, p. 247-250 et du même: *El 1 de abril 1188. Marco histórico y contexto litúrgico en la obra del Pórtico de la Gloria*, dans *El Pórtico de la Gloria, Música, Arte y Pensamiento*, S. de C., 1988, p. 35-36). On ne saurait donc suivre G. Gaillard lorsqu'il voit ici «saint Jacques appuyé sur son bourdon de pèlerin». Quant à l'inscription qui se laisse déchiffrer sur le phylactère, elle ne laisse planer aucun doute sur le sens de la présence de l'apôtre: *Misit me Dominus* (cf., G. Galliard, *Le Porche de la Gloire à St-J. de C.*, dans *Études d'Art roman*, Paris 1972 p. 325-326; et H. Jacomet, *Compostelle au XII^e et au XX^e siècle, du mythe à l'utopie*, dans *Europe Romane, Europe d'aujourd'hui*, Actes du 2^e Colloque International d'Issoire, 24 Oct. 1992, Revue d'Auvergne, T. 107 4, n° 531 Aurillac, 1993, p. 80, note 18).
- ²⁵ Car c'est bien ainsi que saint Jacques apparaissait au coeur de sa basilique. Sur la face antérieure du couronnement du ciborium, au dessus de l'autel, tels qu'ils furent l'un et l'autre aménagés par Diego Gelmírez, premier archevêque de Compostelle (1100-1140). L'apôtre se tenait au milieu: *In prima facie in antea scilicet beatus Jacobus residet in medio, manu sinistra librum tenens et dextera benedictionem innuens* (cf., J. Vielliard, *Le Guide du Pèlerin de St-J. de C., V^e livre du LIBER SANCTI JACOBI*, IX, xiv, Mâcon 1958, p. 112-113, et S. Moralejo Álvarez, op. cit. supra note 24, p. 264-266). Et c'est dans la même attitude qu'Ambrosio de Morales, a surpris, en 1572, la statue qui passe pour siéger sur le Maître-Autel, depuis la consécration officielle de la Basilique, le 21 avril 1211, sous le pontificat de l'archevêque Pedro Muniz: «Vna Imagen de piedra del Santo Apostol, que se descubre de la cintura arriba; es poco menos que al natural, dorada y pintada, echando con una mano la bendicion, y teniendo en la otra un libro. Esta en cabello, sin Diadema, ni otra cosa en la Cabeza» (cf., *Viaje Santo*, Madrid 1765, p. 120, cité par J. García Carro, *La Imagen sedente del Apóstol en la catedral de Santiago*, dans *Cuadernos de Estudios Gallegos*, S. de C., 1950, t. V, Fasc. XV, p. 46). En tout état de cause, la statue qui trône dans la Capilla Mayor, n'a revêtu son aspect actuel que tout à la fin du XVII^e siècle.
- ²⁶ On lit, en effet, dans le rouleau qui enregistre la dépense et la recette des quatre premières années de la gestion de l'Hôpital et de sa chapelle en construction, entre 1319 et 1324: «A mestre Guillaume de heudicourt, sa tache de faire I image de saint Jaques enseant, et II angeloz de coste, a genouls, sus le perron qui est desus l'autel, xxxiii l.» (cf., Fr. Barón, *Le décor sculpté et peint de l'Hôpital St-J.-aux-Pèl.*, dans *Bull. Mon.*, 133-I (1975) P.J., n° 1, p. 49). La présence de deux anges agenouillés auprès du saint est une allusion transparente à la gloire dont il jouit au ciel. Cette statue était assez haut placée pour que l'on ait imaginé, quelques années plus tard, de suspendre la réserve eucharistique à son socle: «Item, pour la façon de la croce et du tabernacle... Item pour II journées d'un tailleur de pierre qui perca la pierre sus quoi le grant ymage de saint Jaques siet, pour cause de la croce» (Ibidem, P. J., n° 4, 1341-1342, p. 49). Une quittance du 2 août 1538 atteste que Justin Grinperel, maître peintre, a «racostre le chapiau et le bourdoin du grant saint Jacques qui est sur le maistre autel» (Ibidem, P.J., n° 25, p. 51).



Fig. 5



Fig. 6

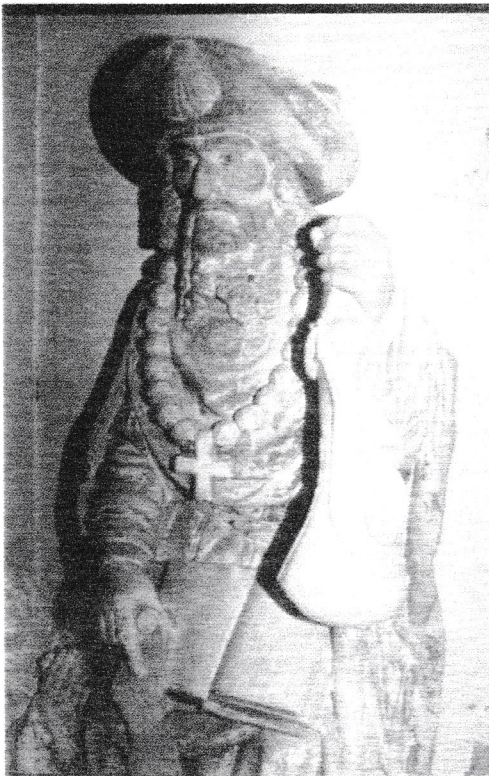


Fig. 7



Fig 8

présence de saint Jacques, à Paris, rue Saint-Denis, en appelle nécessairement au sanctuaire qui est sa justification ultime.

En revanche, sur le plan strict de l'iconographie, on est mieux fondé à subodorer dans les majestés de Bretagne, telles qu'elles apparaissent d'abord, concentrées sur une petite aire au sud de Dinan et à l'ouest de Rennes, une possible réminiscence du visage de l'apôtre contemplé dans sa basilique. Comme l'effigie adossée au trumeau du Portail de la Gloire, depuis 1188, saint Jacques ne s'appuie-t-il pas sur un bâton en forme de Tau et ne laisse-t-il pas se dérouler un phylactère qui annonce sa mission ou proclame son nom? A l'instar de cette figure comme de l'image sainte qui trône sur le Maître-Autel de la cathédrale, ces majestés de granite gardent la tête nue et portent le cheveu court (Fig. 2). Hormis la coquille, elles se gardent de tout compromis avec le siècle, fut-ce l'habit respectable du pèlerin²⁷. Si ce rapprochement n'est pas illusoire, il conviendra de rechercher ce qui a rendu possible et effectif une telle connexion, là et pas ailleurs²⁸.

3.- L'AUTORITÉ D'UN GESTE

Mais ce n'est pas la seule surprise que révèle l'étude des Majestés de saint Jacques éparpillée dans le Royaume des Lys. Aux cours des XV^e et XVI^e siècles, l'accélération des échanges et la diffusion des courants artistiques estompent les différences et favorisent l'adoption d'attributs communs, même si la main de l'artiste confère à son oeuvre une personnalité de plus en plus marquée, sans cesse renouvelée par le jeu de l'attitude et l'organisation plus ou moins savante du drapé. Le grand chapeau relevé sur le devant réussit à s'imposer²⁹. Il trouve un écho en Bretagne (Fig. 6). Le bourdon et la besace, nonobstant leur

²⁷ Mis à part les attributs communs que sont le Tau et le phylactère, l'absence de couvre-chef et la nudité des pieds apostoliques, on ne peut conclure de ces oeuvres à une imitation stricto sensu. L'attitude figée et le costume stéréotypé des statues bretonnes n'évoquent que de loin la pose élégante et la souplesse des étoffes de l'effigie sortie des mains de Maître Mathieu. De plus, au Portail de la Gloire comme sur ses émules galiciens, la main de l'apôtre qui s'appuie sur le Tau, est toujours relevée, en sorte l'image s'anime. Si ressemblance il y a, c'est davantage du côté de l'effigie solennelle de la Capilla mayor qu'il faut la rechercher. Toute la question est de savoir si le geste du saint qui referme ses doigts sur la volute du rouleau ou les étend sur la traverse du Tau, dans la statuare bretonne, n'est rien qu'une simple formule d'atelier ou s'il témoigne, au contraire, de la volonté explicite d'évoquer l'image de la Majesté vénérée en Galice. Le fait que le sculpteur n'ait pas plus cherché à mettre en valeur le Tau que le phylactère ne plaide-t-il pas en faveur du premier terme de cette alternative? Il n'en demeure pas moins que toute relation n'est pas à exclure. D'une part, à la maîtresse-vitre de la chapelle de Saint-Jacques en Saint-Léon, datée de 1402, où la Majesté de l'apôtre apparaît en situation, le saint se tourne de trois quarts: il s'appuie sur un bâton en forme de Tau, alors que ses pèlerins agenouillés ont le bourdon. D'autre part, c'est bien sur certaines effigies galiciennes dérivées du modèle compostellan, que l'on trouve la coquille agrafée sur le haut de la poitrine, ou brochant sur l'épaule. On pense surtout à la statue conservée au Museo de Arte de Cataluña, à Barcelone, qui proviendrait de Pontevedra et date du XIV^e s. (cf., *Santiago de Compostela, 1000 ans de Pèlerinage Européen*, Gand 1985, n° 352-353, p. 357-358, et *O Pórtico da Gloria e o seu Tempo*, La Coruña 1988, n° 207-209, p. 136). Il faut attendre le XVII^e s. pour retrouver en France une évocation de ce Tau, sur une très étrange gravure conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (cf. infra, note 92).

²⁸ Dans la carte qu'Elisa Ferreira a dressé des ports bretons connus pour leurs relations maritimes constantes avec la Galice, Saint-Malo figure en bonne place. Or on se souvient que les villages de Plouasne, de Saint-Maden, de Guitté et de Bédée ont tous fait partie de l'ancien diocèse d'Alet-Saint-Malo. Dès le XII^e s., une Abbaye de chanoines augustins, Montfort, située jusqu'en 1829 sur la paroisse de Bédée, et un prieuré bénédictin de Marmoutiers, Becherel à proximité de Plouasne, peuvent se réclamer du patronage de saint Jacques. Mais le commerce entre la Bretagne et la Galice, ne prend véritablement son essor qu'au XIV^e s. Or n'est-ce pas justement de cette époque que datent les curieuses Majestés de saint Jacques qui, conservées dans ces villages, furent peut-être révérees qui à Montfort, qui à Bécherel, ou encore sur l'autel de quelque chapellenie abolie. Saint-Malo recevait des vins de Galice, tandis que Dinan semble avoir envoyé des pèlerins (cf., E. Ferreira, *Bretons et Galiciens: une rencontre à la fin du M.-A.*, dans *La Bretagne, Terre d'Europe*, Brest-Quimper 1992, p. 67-79, et carte 2, p. 71). Quoiqu'il en soit, le culte de saint Jacques est bien attesté dans ces parages. Dinan, outre l'église du couvent des Jacobins, bâtie en 1273 et consacrée à saint Jacques, possédait un hôpital dont la chapelle était également dédiée à l'apôtre: la chapelle Saint-Jacques des Trinitaires, dite chapelle de l'Hôpital de Brecel, du nom de ses fondateurs, en 1366 (cf., R. Couffon, *Répertoire des églises et chapelles du diocèse de St-Brieux et Tréguier*, dans *Mémoires de la Soc. d'Emulat. des Côtes-du-Nord*, 1939, p. 115).

²⁹ Un exemple singulier de cette adoption du chapeau de feutre dont l'aile antérieure, relevée sur le devant, est maintenue par une coquille cousue, se voit sur la minuscule statuette qui couronne le bâton de confrérie de la paroisse Saint-Jacques de Barjouville, dans la banlieue de Chartres (Eure-et-Loir). L'iconographie de cette statuette est en tous points conforme au types de majestés d'Ile-de-France. Nonobstant sa taille réduite (28 cm. sans le bourdon), on discerne parfaitement les pattes arrondies formées sur la poitrine par les revers de l'amigaut, particularité si remarquable de ce groupe qui se retrouve sur une clé de voûte de l'Église Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, peu après 1476, date qui peut convenir à cette statuette (cf., H. Jacomet, *Paris, la Confrérie des Pèlerins de Jacques*, dans *Archéologia*, n° 289 (Avril 1993) 31). Sur ces mêmes pattes vient se greffer le noeud de la cordelette dont les brins réunis s'achèvent en toupets. Le saint qui est nu-pied, a la besace passée à

caractère ambigu, sont désormais acquis aux majestés, quand bien même la Bretagne hésite à les adopter³⁰. Au rouleau déployé, ou phylactère, et au codex serti entre deux plats de reliure tend à se substituer un livre maniable que l'apôtre ne résiste pas à feuilleter et qui finit par capter toute son attention (Fig. 7).

Il est d'ailleurs curieux de suivre la transformation qui s'opère peu à peu en Armorique. A Plumieux, une étrange figure de granite, abritée sous un dais, prélude à l'évolution³¹. Saint Jacques arbore la coquille sur la calotte d'un haut bonnet rond, au bord inférieur retroussé, qui semble émaner de la Normandie voisine. De fins cheveux ondulés encadrent un visage émacié qu'accuse une barbe effilée. Le manteau sans attache dessine un simple ourlet sur chaque épaule. Sur ses genoux, il semble tenir un phylactère qui, déroulé à senestre décline son nom imprimé en relief. Le bâton en forme de Tau a disparu. C'est ce que confirment les deux majestés de la chapelle Saint-Jacques, à Saint-Léon en Merléac, tant celle qui est placée au dessus de la porte que celle qui trône dans le choeur³². Désormais l'apôtre arbore un bâton sommé d'un pommeau aplati (Fig. 5 et 6). Si l'on excepte la coiffe excentrique de Plumieux, la figure de saint Jacques est toujours exempte de couvre-chef (Fig. 5). A Notre-Dame de Crann en Spezet comme à Saint-Jacques en Tréméven, on retrouve le fermail losangé qui agrafe le manteau sur le haut de la poitrine (Fig. 6). Dans le premier cas, un simple baudrier, passé en écharpe, annonce une besace dissimulée sous le manteau³³, dans le second, le chapeau est visiblement rapporté (Fig. 6)³⁴. Ces effigies témoignent l'une et l'autre que l'acoutrement du pèlerin gagne peu à peu la Majesté du saint. Cette métamorphose est consommée dans la statue de kersanton qui veille sur les eaux de la proche fontaine, vouée à s'apôtre³⁵. Signée du triple blason de ses donateurs, cette sculpture est admirable³⁶. Le Majeur y tient le livre fermé, tourné vers le bas, avec cette grâce maniérée que trahit

l'épaule droite et un grand bourdon de bois tourné, à la main. Son costume se compose de la cotte et du surcot. Dans le livre se discerne une autre marque d'évolution. Celui-ci est, en effet, posé à plat sur la main gauche, ouvert par le milieu. Ce livre qui a l'aspect inerte d'une petite brique est sûrement, à l'instar du bourdon, le fruit d'une restauration. Cependant, il n'y a pas lieu d'en suspecter la présentation, car elle s'harmonise parfaitement avec le nouveau modèle de chapeau (cf., H. Jacomet, *Le bâton de Saint-Jacques de Barjouvillie*, à paraître dans Bull. de la Soc. archéol. d'Eure-et-Loir, Chartres 1996).

- ³⁰ Sur la conversion de la *pera* et du *baculus*, en «bourdon» et «besace» (cf., H. Jacomet, *Saint Jacques apôtre et pèlerin: proximité et distance*, dans L'image du pèlerin au M. A. et sous l'A. R., Colloque internat. de Rocamadour, Oct. 1993, sous la direction de P.-A. Sigal, Assoc. des Amis de Rocamadour, Gramat 1994, p. 338-342).
- ³¹ Cette sculpture est encastrée dans un mur, à l'entrée du cimetière. Son intérêt l'a fait classer au titre des M. H., le 9 décembre 1988.
- ³² Cette église, remarquable par son décor, est célèbre à juste titre en raison de sa maîtresse-vitre, sortie en 1402 des mains de G. Beart (cf., Inventaire Général, *Le Vitrail en Bretagne*, Rennes 1980, p. 21-23). Le village de Saint-Léon a eu autrefois une certaine importance comme noeud de communications (cf., la notice de M. Geslin de Bourgogne, dans *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1865, I, 1). Les deux majestés de saint Jacques, celle qui est en pierre, à l'extérieur, et l'autre en bois doré et polychrome, à l'intérieur, ont été classée au titre des M.H., le 9 décembre 1988.
- ³³ Cette statue de bois polychrome est haute de 90 cm. Elle se trouve appliquée au mur oriental du transept sud de la chapelle Notre-Dame, à droite de l'autel, dans l'angle. Or cette chapelle se signale par un fameux vitrail du XVI^e s. qui retrace en quatre épisodes la passion et la translation des reliques de saint Jacques. C'est assez dire que l'apôtre y était à l'honneur et sa statue ne devait pas avoir d'autre socle que l'autel qui lui était dédié. Elle mérite d'être protégée au titre des M.H. (cf., Cl. Arlaux, *Notre-Dame du Krann de Spezet, une chapelle du Centre-Finistère*, Spezed 1991, p. 21-22).
- ³⁴ La polychromie de cette statue a été refaite au XIX^e s. Saint Jacques occupe une niche dans l'aile gauche du retable. Il mesure 1m. 06 de haut. Cette oeuvre a été classée M.H., le 21 janvier 1981.
- ³⁵ Le kersanton est une variété de granite d'aspect sombre (gris-noir). Cette roche, qui est tendre au moment de l'extraction, durcit ensuite au contact de l'air. Elle a été exploitée en sculpture à partir du XV^e siècle. Les deux principaux gisements sont, en Finistère, à l'Hôpital-Camfrout et à Kersanton en Loperhet, d'où cette pierre tire son nom. R. Couffon qui date la statue de saint Jacques du début du XVI^e s., la rapproche de la vierge assise qui orne la fontaine située au chevet de la collégiale du Folgoat, en Finistère (cf., R. Couffon, *L'évolution de la sculpture en kersanton*, dans Mémoires de la Soc. d'émulation des Côtes-du-Nord, 89 (1961) 76-106 et particulièrement p. 94). Cette oeuvre est classée M.H. depuis le 12 janvier 1971.
- ³⁶ En 1887, Paul Chardin la voyait ainsi: «A quelques pas de là, derrière le chevet de la chapelle, se trouve un édifice gothique, dont la conservation merveilleuse est due sans doute à la foi des populations voisines. C'est une large ogive surmontée d'un gâble, qui abrite la statue de saint Jacques en costume de pèlerin. Le socle prismatique qui la supporte est orné de trois écus triangulaires aux armes des Coëtmen, et plonge dans les eaux d'une source qu'ombrage un bouquet d'orneaux» (cf., *Recueil de Peintures et Sculptures héraldiques*, dans Bull. Mon., 53^e vol., (1887) 450-452). Il n'y a rien à enlever à ces lignes. Naguère se voyaient encore les ruines du château de Coëtmen, dominant le hameau de Saint-Jacques. André Mussat a donné une photographie de cette statue, dans son beau livre, *Art et cultures de Bretagne, un millénaire*, Paris 1979, p. 166.

l'élégance de son maintien. Toutefois, à l'exception de cette Majesté parée de l'éclat du style, partout ailleurs, le phylactère persiste à se montrer (Fig. 5 et 6).

Tel n'est pas le cas de la Normandie où le livre fermé domine sans partage, à l'exemple de l'Ile-de-France qui a sans doute contribué à le répandre³⁷. On en discerne le contour sur l'image de saint Jacques assis que Jehan Cavé, bougeois de Rouen et pèlerin de Galice, fait graver sur sa pierre obituaire, au début du XV^e siècle³⁸ tout comme sur la miniature exécutée vers 1462 par Jean Dreux pour illustrer les prodiges de l'apôtre au fort de sa lutte contre Hermogène³⁹. Malheureusement les extrémités de la curieuse statue de Verneuil étaient mutilées lorsqu'elle fut extraite du mur dans lequel elle avait été encastrée⁴⁰. Aussi est-il hasardeux de se fier à son apparence, les mains de l'apôtre, son visage et les attributs qu'il porte, ayant été restitués avec trop de liberté ainsi que le prouve l'excessive calebasse dont la Majesté du saint est affublée⁴¹.

³⁷ Le livre fermé va de pair avec l'équipement de pèlerin. On le voit sur les nombreuses statues de l'apôtre debout qui s'apparentent stylistiquement au groupe des majestés d'Ile-de-France. Le sceau de la Confrérie parisienne, dessiné entre 1319 et 1324 par Jehan Pucelle, le montre ainsi, de même que le sceau de Béranger de Landore, appendu à un document de 1317, année de sa nomination à l'archevêché de Compostelle par le pape Jean XXII (cf., H. Jacomet, dans *Santiago Camino de Europa*, S. de C., 1993, N° 44, p. 314-315, et S. Moralejo, *Ibidem*, n° 127, p. 435-436). Ce trait est intentionnel. Ce serait, en effet, une grave erreur d'y voir maladresse ou gaucherie, la représentation d'apôtres ou de docteurs compulsant des livres étant présente dans la sculpture gothique dès le XIII^e s., à Chartres comme à Reims (cf., Abbé J. Sainsaulieu, *Nouvelle interprétation de la statue de la cathédrale de Reims dite du "Penseur"*, dans Bull. Soc. Nat. des Antiquaires de France, Année 1958, p. 29-33; et W. Sauerländer, *La sculpture gothique en France 1140-1270*, Paris 1972, Pl. 102, 105 et 124).

³⁸ L'obit est de 1411 exactement. Jehan Cavé et Emmelot, sa femme, attendu leur dévotion particulière, avaient choisi d'être inhumés dans la chapelle Saint-Jacques et Saint-Christophe de la cathédrale de Rouen (cf., A. Deville, *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*, Paris 1881, p. 282). Par un chassé-croisé significatif, Emmelot qui est à droite, se tourne vers saint Christophe qui occupe l'angle gauche de la stèle, et lève les yeux sur l'enfant divin qu'il porte sur ses épaules, tandis que Jehan, son mari, placé aux pieds du géant et serrant des deux mains son bourdon, prie ardemment l'apôtre qui se profile au dessus de sa femme. Outre le livre, saint Jacques qui a le chef nu, tient de la droite le bourdon auquel il a suspendu sa besace. Comme s'il avait voulu rattraper la différence de taille entre saint Christophe debout et l'apôtre assis, le tombier, suivant en cela son modèle, a tracé la silhouette d'un ange qui se penche du ciel pour couronner saint Jacques du nimbe d'éternité (cf., A.-M. Carment-Lanfry, *La cathédrale Notre-Dame de Rouen*, Rouen 1977, p. 100, fig. 44).

³⁹ La miniature qui orne le f° 308 v° de la «Composition de la sainte Ecriture» (Bibl. Royale, Bruxelles, Ms 9017), est une grisaille rehaussée d'or. L'apôtre, juge souverain, siège sur une cathèdre, placée sous un édicule voûté à la façon d'une loge à colonnettes ouverte sur deux de ses côtés (cf., supra note 6). Il assiste, parfaitement impassible, à la double épreuve qui se déroule sous ses yeux: les démons viennent d'amener Hermogène dûment garroté aux pieds de saint Jacques et, à sa grande surprise, le magicien se trouve aussitôt libéré de ses liens sous le regard médusé de deux suppliants, agenouillés à droite, tête nue, cierge en main. Tous deux ont le chapeau rabattu dans le dos. Le premier tient son bourdon, le second apporte en guise d'ex-voto des entraves de captif. Le sens est clair. C'est le psaume CXLV-7, cité par la *Légende Dorée* au cours de cet épisode qui le donne: «Le Seigneur relève ceux qui sont abattus; il délève ceux qui sont enchaînés». L'attitude immobile de l'apôtre n'en est que plus frappante. Coiffé du chapeau de pèlerin et drapé dans son manteau agrafé sur la poitrine, il tient de la main droite le bourdon auquel est assujettie la besace, et de la gauche un recueil de la vie des saints bien relié. Le haut dossier de sa chaire est composé de panneaux ornés de plis en serviette et de réseaux de remplage. Le saint Jacques de Fontaine-les-Ribouts présentait son bourdon exactement de la même façon, mais dans la main gauche, puisque sa droite est occupée à compulsuler les Écritures. Cette enluminure donne la représentation fidèle d'une Majesté de saint Jacques, vers 1462, date autour de laquelle l'exécuta Jean Dreux.

⁴⁰ C'est ainsi que la voyait, peu avant 1894, l'abbé Dubois qui aurait tant souhaité l'acquérir pour son église et la faire restaurer. «Un propriétaire du quartier», écrit ce dernier, «l'a encastrée dans le mur de son four, où elle est exposée à toutes les intempéries de l'air. Nous aurions désiré la sauver en la plaçant dans l'église Notre-Dame, après l'avoir restauré comme elle le méritait; mais le possesseur n'a point voulu la céder» (cf., P.-L. Dubois, *Église Notre-Dame de Verneuil*, Rennes 1894, p. 73). Quatre ans plus tard, son vœu devait être exaucé.

⁴¹ Lorsqu'elle put enfin être recueillie, en 1898, «la pauvre statue était dans le plus triste état: les mains, le nez, le livre, les ornements du fauteuil avaient été brisés, et il ne subsistait que de minces fragments du chapeau, auxquels adhéraient encore les doigts d'une petite main» (cf., L. Régnier, *Statue de saint Jacques le Majeur*, dans Album artistique et archéologique, Soc. des Amis des Arts du Départ. de l'Eure, Evreux 1902, 2^e série, Pl. III, p. 13-14). De plus n'avait-elle pas été «ignominieusement traînée par les rues aux mauvais jours de la terreur»? L'abbé Dubois dirigea la restauration dont il confia le soin à l'atelier Haussaire, de Reims. «On restitua, entre autres choses, le chapeau et l'ange vu à mi-corps qui le pose sur la tête du saint». Cette singularité iconographique a inspiré des lignes merveilleuses à É. Mâle. Emboitant le pas à l'abbé Dubois et à L. Régnier que faisait tout de même tiquer la forme indélicate et inédite de ce chapeau, il n'hésite pas à écrire: «Saint Jacques, tout prêt pour le voyage, est assis sur un siège; il se repose un peu avant tant de fatigues; cependant un ange descendant sur la terre, dépose sur la tête du saint un chapeau à larges bords. Il est évident que l'artiste a copié avec candeur ce qu'il avait vu faire» (cf.,

Comme beaucoup de ses congénères, le saint Jacques de marbre aux reflets d'ivoire qui guette le visiteur sous le porche nord de la basilique Saint-Julien de Brioude, en Auvergne, est resté manchot ⁴². Heureusement, l'église Saint-Paterne de Berville-en-Roumois renferme à l'ombre de sa nef la silhouette d'une Majesté, pratiquement intacte, qui pour être sortie d'un atelier rouennais, dans la première moitié du XV^e siècle, n'en offre pas moins quelque analogie avec la statue de Brioude dans le modelé ample et suave de la cote sans couture. Cloué sur son siège qui épouse la forme d'une banquette moulurée, l'apôtre dont la mine est sévère, tient de la main gauche un bourdon auquel ne manque que le pommeau supérieur pour être complet, tandis que, de la droite, il soulève un volume qui repose dans sa main par le dos de la reliure. La besace, accrochée à la garde du bourdon, se présente de face, à la façon d'un blason que meuble une magnifique coquille, et, chose notable, le livre quoique fermé, s'entrebâille légèrement, le sculpteur ayant négligé de le munir du fermoir habituel ⁴³.

De fait, ce lourd volume ne tarde pas à s'ouvrir ⁴⁴. C'est chose accomplie à Fontaine-les-Ribouts (Eure-et-Loir) où un petit ange fait office de lutrin. Il le hisse à grand peine à hauteur du genou, tandis que l'apôtre pose sa main sur le feuillet droit sans daigner abaisser les yeux ⁴⁵. A Notre-Dame de Cocherel, en Normandie (Fig. 7), comme à Saint-Christophe de Lanches-Saint-Hilaire, en Picardie, la main gauche qui presse ce livre, l'empêche de se dérober sur la pente des genoux ⁴⁶. Dans l'une des baies

L'Art religieux de la fin du M.-A. en France, Paris éd. de 1931, p. 179). É. Mâle place cette statue au XIV^e s., là où L. Rognier avance prudemment la 1^{ère} moitié du XVI^e s. (cf., *Les saints compagnons du Christ*, Paris 1958, p. 168). En 1953, Francis Salet se montre circonspect à l'égard de cette oeuvre (cf., *Verneuil*, dans Congrès archéol. de France, Orne, Paris 1954, p. 439-440). La remise du chapeau n'a jamais fait partie du rituel de la bénédiction des pèlerins. Il n'y a donc pas lieu de maintenir la thèse d'É. Mâle qui fait de la statue de Verneuil un improbable unicum (cf., H. Jacomet, *Saint Jacques, apôtre et pèlerin: proximité et distance*, op. cit. supra note 30, p. 369, note 83). L'argument de M. Suau, qui consiste à rapprocher l'ange restitué de Verneuil de celui qui se voit sur la pierre obituaire de Jehan Cavé (voir supra note 38), incite bien plutôt à ne voir dans ce prétendu chapeau qu'une auréole, car, c'est un fait, le saint Jacques gravé de Rouen est bien nu-tête (cf., J.-P. Suau, *A propos de l'ange porteur du chapeau de St. J. le M.*, dans *Nouvelles de l'Eure*, N° 79, été 1981, p. 42-47). Que de tels nimbes, en forme de disque ou de galette, aient existé, c'est ce que prouvent les apôtres assis deux par deux au baldaquin du tombeau de Georges d'Amboise, dans la Chapelle de la Vierge, à la cathédrale de Rouen (cf., E. Chirol, *Le Tombeau des Cardinaux d'Amboise*, dans *Les Cahiers de N.-D. de Rouen*, Rouen 1959, p. 32-35). En revanche, on ne voit pas en quoi «ces lourdes auréoles discoïdales, posées comme une assiette au dessus de leur tête» feraient «beaucoup plutôt songer à l'art italien» (Ibidem, p. 61).

⁴² Cette statue remarquable par son matériau et sa facture, vient probablement de l'église Saint-Jacques de Brioude qui avoisinait la basilique du côté nord. Elle avait rang de paroisse et fut supprimée à la fin du XVII^e siècle. L'apôtre, ramassé sur lui-même, a le visage puissant d'un sage antique. La barbe de sapeur dont l'a doté le sculpteur, s'étale largement sur la poitrine. Il tenait son bourdon de la main droite de façon oblique, la pointe dirigée vers le pied gauche. Il est probable que comme à Rouen, à Fontaine-les-Ribouts et à Verneuil, la besace ait été suspendue à ce bourdon. (cf., A. Casati, *Une statue de saint J. de C. à l'église Saint-Julien de Brioude*, dans *Almanach de Brioude*, 1934, p. 151-169). Pour ce qui est des plis inférieurs du drapé et de la position des pieds, il est intéressant de comparer cette oeuvre à la figure siégeante du saint Jacques qui illustre le Psautier de Jean de Berry (vers 1386) et qui passe pour l'oeuvre de A. Beauneveu, abstraction faite du trône (cf., B.N., Ms Fr. 13091, f° 12; M. Meiss, *French painting in the Time of Jean de Berry*, Londres 1967, p. 331-332, Pl. 56; voir aussi le saint Pierre, f° 8, Pl. 52).

⁴³ On lit, gravée sur le socle de cette statue, la date de 1428 (M CCCC XXVIII), précédée du nom du donateur qui figure lui-même agenouillé aux pieds de l'apôtre, la besace de pèlerin au côté. Cette effigie qui mesure 1m., n'a que le défaut d'avoir perdu sa polychromie originelle à la suite d'un brossage aussi malheureux qu'intempestif (on relève des traces de vert et de rouge). Le traitement sobre et moelleux de l'étoffe n'est pas sans faire penser au saint Jacques assis, de rouge vêtu, auquel le Christ remet le bâton de sa mission, des Heures dites de François de Guise, attribuées à la seconde moitié du XIV^e siècle. La coupe du costume est en tous cas rigoureusement identique. (cf., Chantilly, Musée Condé, Ms 64/1671, f° 185, v°; J. Meurgey, *Les principaux Ms. à peintures du Musée Condé à Chantilly*, Paris 1930, p. 52-54; voir reproduction dans *Santiago Camino de Europa*, S. de C., 1993, p. 243). Quant à la position du livre qui repose sur le dos de la reliure, elle se retrouve sur la minuscule effigie des jetons parisiens (voir agrandissement de la gravure d'A. Forgeais, dans *LA ORDEN MIRACLE*, E., *Santiago en España, Europa y América*, Madrid 1971, N° 350, p. 266). Cette statue mérite d'être classée au titre des M.H.

⁴⁴ Déjà au petit portail sud de la cathédrale d'Orléans, saint Jacques qui vient de poser le volume sur son genou gauche, s'apprête à l'ouvrir, à moins qu'il ne soit en train de le refermer. En tous cas, du pouce il entrebâille le feuillet qui a retenu son attention.

⁴⁵ Cette statue perdue dans les bois est l'objet d'un article sous presse (cf., H. Jacomet, *L'oratoire Saint-Jacques de Fontaine-les-Ribouts et sa statue*, dans *Bull. de la Soc. archéol. d'Eure-et-Loir*, à paraître, 1996).

⁴⁶ La statue, en bois polychrome de Lanches-Saint-Hilaire est une figure étirée en hauteur dont la taille atteint 1m. 20. Saint Jacques est assis sur un siège en X aux montants gracieusement galbés. Il feuillette son livre de la main gauche. Comme à N.-D. de Cocherel, il porte sur ses épaules et sa poitrine un grand chapelet, aux grains rouges, qui se termine par une croix pectorale. La présence d'une coquille encadrée de deux bourdonnets posés de champ sur l'aile du chapeau, et le style de l'oeuvre indiquent la 1^{ère} moitié du XVI^e siècle. Cette statue a été classée M.H., le 8 juillet 1980.



Fig. 9



Fig. 10



Fig. 11



Fig. 12

de son église abbatiale, Jean III Pinart, dernier abbé régulier de Saint-Père de Chartres, à la fin du XV^e siècle, s'est fait représenter à genoux devant saint Jacques assis, dans une attitude identique, le bourdon tenu de la main droite et la main gauche posée sur le livre ouvert qui laisse paraître les lignes de son écriture. Une inscription se chargeait de commémorer l'offrande de ce vitrail en forme d'exvoto, posé le 6 août 1488⁴⁷.

Jusque là, le mouvement furtivement introduit au sein de la Majesté par l'ouverture du livre, ne contrarie pas la frontalité de l'icône. Pourtant, le moment n'est pas loin où l'apôtre las des honneurs, s'affranchit du hiératisme qui l'immobilise depuis si longtemps. L'imagier qui n'ose tout d'abord mouvoir de front l'effigie du saint, commence par la faire tourner sous son regard. De là, l'étrange silhouette de l'apôtre, peinte sur la fragile étoffe d'un fragment d'étendard de Charles le Téméraire que conserve le Musée Rolin d'Autun⁴⁸. A Bacqueville, en Pays de Caux, saint Jacques incline le visage vers le livre qu'il élève sous ses yeux. Mais il y a longtemps que l'objet qui n'a cessé de captiver son regard, s'est évadé⁴⁹. A Senantes, l'apôtre, prévenu de ce risque, tient des deux mains son livre sur les genoux. Il est, du reste, tellement absorbé dans ses pensées qu'il en a oublié le bourdon redoutable au démon. Indifférent aux caprices des saisons, il n'a pas même songé à se munir d'un manteau, n'ayant pour tout abri que son immense chapeau et ses bottes de cuir⁵⁰. Cette omission est heureusement réparée, à la cathédrale

⁴⁷ Roger de Gaignières (1642-1715) qui a sans doute remarqué ce vitrail et plus encore le blason posé entre les deux personnages, lors de son expédition en pays chartrain, l'été 1696, l'a heureusement fait dessiner. Un cartouche placé sous l'abbé bénédictin donne cette légende: «VI^e daoust Jour certain mil quatre cens octante et huit / Jehan Pinart Abbé de ceans cet ymage cy mettre fit» (cf., J. Guibert, *Les dessins d'archéol. de Roger de Gaignières*, B.N., série II, Vitraux, Pl. II 92).

⁴⁸ Le fragment d'étendard à l'Image de saint Jacques que possède le Musée Rolin d'Autun (Inv. SE 106), depuis la fin du siècle dernier, a quelque chance de provenir du butin de la victoire de Grandson, remportée, le 2 mars 1476, par les cantons suisses sur l'armée bourguignonne de Charles le Téméraire. Mis en dépôt au Musée des Beaux-Arts de Dijon en 1950, il a réintégré la capitale du Morvan au mois de novembre 1986. Inscrit dans un quatre-feuille, la silhouette de l'apôtre qui ne mesure pas plus de 40 cm, est vue au trois quart de dos. Il est assis sur un tabouret à colonnettes. Des deux mains qui sont à la même hauteur, la droite tient le bourdon et la besace tandis que sur la gauche repose un livre aux feuillets entrouverts. Le chapeau et la calebasse pendent, l'un dans le cou, l'autre dans le dos. Le profil du visage, travaillé en médaille, s'enlève sur l'orbe du nimbe. Mèches défaits, sourcil froncé, oeil ténébreux, narine pincée, lèvre encluse dans la barbe, saint Jacques pensif, la tête inclinée, paraît absorbé dans une méditation mélancolique qui le rend indifférent aux horizons qui se donnent à l'insu de son image et sous le couvert de sa bannière. C'est à Mr. A. Châtelet que l'on doit le rapprochement entre cette oeuvre curieuse et le style nerveux de Pierre Coustain, l'un des deux artistes mentionnés dans les *commandes d'étendards, bannières, penons, guidons et cornettes*, faites dans les années 1472-1474 (cf., A. Châtelet, *Résurrection de Pierre Coustain*, dans Bull. de la Soc. de l'Hist. de l'Art Français, Année 1962 Paris 1963, p. 7-13). On peut même aller plus loin et penser que ce fragment d'enseigne a appartenu à l'une des cornettes que fit faire le duc, en 1474, pour ses vingt compagnies d'ordonnance. Celles de la 17^e compagnie n'étaient-elles pas précisément à l'image de saint Jacques (cf., P. Quarré, *Fragments d'étendards bourguignons provenant du butin de Grandson*, dans Musées de France, Année 1950, n° IX, Nov. 1950, p. 214-217).

⁴⁹ Cette statue qui était très abimée a été restaurée et sa polychromie dégagée. De fait, elle a été classée M.H. le 18 octobre 1983. Le visage barbu de l'apôtre est encadré par la cordelette tressée qui retient le grand feutre à l'aile timbrée d'une unique coquille. Il s'enveloppe dans les plis d'une vaste chasuble ourlée d'un galon brodé. La besace qui est suspendue au bourdon que le saint serre de la main droite, a glissé à l'extérieur de l'avant bras. Elle est également ornée d'une coquille. Il est intéressant de comparer cette sculpture à la minuscule grisaille rehaussée de jaune d'or qui orne un rondel enchâssé dans une verrière de la cathédrale de Chartres. Là aussi, dans une symétrie inverse, saint Jacques s'abîme dans la méditation du livre qu'il tient sur son bras gauche. Baie 24, saint Jacques, fin XV^e, diam., 18 cm. (cf., *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire, Corpus Vitrearum*, CNRS, Paris 1981, p. 31).

⁵⁰ Le saint Jacques qui se voit à l'église Saint-Pierre de Senantes (Eure-et-Loir) tranche par la simplicité de son appareil. L'apôtre est assis sur une sorte de tabouret. La bille de bois dans lequel il est taillé étant évidée, un creux apparaît entre les deux pieds du saint qui sont chaussés de bottes. L'immense chapeau qui le coiffe, dépourvu d'insignes, ajoute à son air songeur. Mais au lieu d'être enveloppé d'une lourde pèlerine, comme il est de rigueur, saint Jacques est simplement revêtu d'une grande tunique, ajustée au corps, qui s'arrête aux chevilles, ce qui est inhabituel, et ne laisse apparaître la chemise qu'aux poignets. Cette statue de bois polychrome, classée le 17 novembre 1906, mesure 80 cm. de hauteur. Le 24 septembre 1982, s'est vendue à l'Hôtel Drouot, une statuette en noyer montrant l'apôtre dans une position analogue (cf., Ader-Picard-Tajan, Haute Époque, *Collection M. R. Saunal*, Nouveau Drouot, ve. 24 spt., catalogue n° 51, reproduction). Cependant, non seulement il était assis «sur une stalle» à dossier, mais il était chaudement vêtu, et, en outre, il soulevait le livre pour le rapprocher de ses yeux. Cette statuette qui mesure 28 cm. a fort bien pu appartenir à un bâton de confrérie, car c'est exactement la taille de celle qui somme le bâton de Barjouville (Eure-et-Loir).

d'Évreux où saint Jacques, drapé d'amarante, le livre ouvert dans son giron, serre bourdon et besace contre son épaule ⁵¹.

Cette propension à méditer qui introvertit le regard de l'apôtre, transparait sous les paupières baissées du saint Jacques peint par Mathieu Bléville, à Notre-Dame-en-Vaux de Châlons-sur-Marne ⁵², comme elle se devine sur la statue tristement amputée, de Boissy-lès-Perche, au seuil de la Normandie ⁵³. Elle se trahit à l'air songeur qui flotte sur les traits de la délicate sculpture acquise par le Staatliche Museen de Berlin ⁵⁴ et apparaîtra sans doute sur l'ex-voto découvert à la collégiale de Dammartin-en-Goële, au seuil du Valois, quand une main experte aura dégagé le badigeon qui voile encore le visage de l'apôtre ⁵⁵.

⁵¹ Jacques est figuré juste au dessous de Pierre, dans la moitié ouest de la rose du transept nord de la cathédrale d'Évreux, consacrée au Jugement Dernier. Il porte une tunique blanche dont le col souligné d'un galon passé au jaune d'argent, est fermé par un bouton. Le manteau qui lui tombe des épaules et enveloppe ses genoux, est écarlate au dehors et doublé de bleu au dedans. Il tient son livre ouvert des deux mains, serrant ainsi contre son épaule droite le bourdon auquel est appendue la besace au rabat timbré d'une coquille. Sa tête barbue d'où émerge un regard perçant, est coiffée d'un large chapeau de feutre dont l'aile relevée est également marquée d'une coquille dorée. La mise en place de ces vitraux s'effectua vers 1511-1515 (cf. Fr. Gatouillar, *Evreux, cathédrale N.-D., Les verrières*, dans *Itinéraires du Patrimoine* n° 44, Rouen 1993, p. 14-16).

⁵² La célèbre verrière de la bataille de Clavijo se trouve dans le bas-côté nord de l'église Notre-dame-en-Vaux (Baie 27, cf., *Corpus Vitrearum, France*, Recensement Vol. IV, Paris 1992, p. 349). Elle a été donnée, en 1525, par le drapier Jehan Lallement et sa femme Anne Chenu. L'apôtre est assis sur un trône au dossier creusé en forme de niche, à l'abri d'une conque, entre les donateurs présentés par leur saints patrons respectifs, pendant que la bataille fait rage. Légèrement tourné sur sa gauche, il s'absorbe dans la lecture du livre qu'il tient dans une position très voisine de la statue de Bacqueville. Sur Mathieu Bléville (cf., J. Lafond, *Les vitraux de Châlons-sur-Marne et de Saint-Quentin et l'oeuvre de M. B.*, dans *Bull. de la Soc. d'Hist. de l'Art Français*, 1961, p. 21-29).

⁵³ En 1930, Mr. Lefébure, alors Maire du village, découvrit, reléguées dans le clocher, trois statues de pierre polychrome qui furent promptement identifiées comme étant sainte Barbe, saint Roch et saint Jacques. C'est lui qui les fit classer et installer dans le bas-côté sud de l'église avec la complicité de Mrs. J. Carcopino et Fr. Salet. En dépit de son état ruineux, cette oeuvre reste admirable. Rien n'indique à première vue qu'il s'agisse de saint Jacques. Ce solitaire, à la tunique grossière, assis sur une natte jettée sur un rocher, pourrait aussi bien être saint Antoine du Désert que saint Gilles dans sa retraite ou même saint Jérôme. La cordelette aux brins réunis sur sa poitrine par une bague, annonce un chapeau qui ne se montre pas. Les arrachements visibles en arrière de la chevelure, indiquent pourtant qu'il était rejeté dans la nuque. Les deux avant-bras, le genou droit et le pied gauche sont cassés. Ainsi l'acharnement du sort a privé cette statue de tous les attributs susceptibles de déterminer son identité, si ce n'est que le galon qui ourle la lourde chasuble qui lui tombe des épaules continue de proclamer le nom du saint qu'elle couvre: (S)ANCTE IACO(BE). Du coup, on comprend que le moignon de bras droit relevé cherche l'appui du bourdon auquel était suspendu la besace. Une petite encoche circulaire pratiquée au bas de la robe, juste à l'aplomb de la main disparue, atteste qu'il venait se ficher à cet endroit. L'avant-bras gauche légèrement abaissé devait recevoir le livre dont seule la présence peut rendre compte de l'inclinaison de la tête pensive. Cette statue, haute de 1m. 18, conserve de beaux restes de polychromie. Elle est classée M.H. depuis le 14 avril 1931 (cf., P. et M. Couturier, *Les Églises du Canton de La Ferté-Vidame*, dans *Bull. Soc. Archéol. d'Eure-et-Loir*, n° 78 (1979) 4 et 27).

⁵⁴ Cette statue en calcaire blanc a conservé quelques traces de sa polychromie d'origine. Elle provient de l'ancienne collection J. Boccador qui la donne, sans certitude, comme provenant du Sud-Ouest de la France. Ici pas de mise en scène naturaliste comme à Boissy-lès-Perche, saint Jacques est assis sur une banquette à base moulurée et tablette saillante à la façon d'un stylobate. Comme cette architecture est un peu rude, le sculpteur lui a disposé un coussinet agrémenté de quatre toupets, un à chaque angle, qui n'est pas moins ascétique: semblable coussinet se remarque sur la statue raffinée de la Fontaine de Saint-Jacques en Tréméven. Les pieds dénudés de l'apôtre reposent sur une sorte de marchepied, placé en avant de la banquette et plus étroite que celle-ci. Le saint qui, pour réfléchir, détourne un instant son attention d'un grand livre ouvert, abaisse la main qui le tient, sur son genou gauche, de sorte qu'on aperçoit les feuillets qui se soulèvent légèrement. La main droite qui est cassée, s'appuyait à la hampe d'un bourdon dont seule subsiste la partie inférieure, curieusement dotée d'un pédoncule renflé assujéti par une bague. Il n'y a pas trace de la besace qui devait y être appendue. De la tunique, on discerne la taille blousante prise dans un cordon, tout le reste du corps étant enveloppé par les plis majestueux du manteau qui tombent des épaules et viennent s'écraser sur les pieds qu'ils recouvrent en partie. Le visage allongé du saint, au nez droit, est coiffé d'un chapeau à l'aile immense, relevée comme une mitre, qu'épingle la coquille emblématique. La barbe de l'apôtre, une fois n'est pas coutume, est soigneusement lissée et peignée. Elle ondule en quatre grandes tresses parallèles (cf., J. Boccador, *Moyen-Age, Renaissance*, Catalogue d'exposition, Paris, déc. 1989, p. 31).

⁵⁵ Cette peinture votive qui adhère à la face nord du premier pilier de la nef, à gauche en entrant, a été mise à jour à la suite du démontage des boiseries, préalable à la restauration de l'édifice qui menace ruine. Sa découverte a été signalée par l'Architecte en Chef (cf., J.-Cl. Rochette, *Actualités*, dans *Bull. Mon.*, t. 140-IV (1982) 327-328). Ce qu'on en aperçoit fait désirer un dégagement plus complet. Un pèlerin, mains jointes et chapeau bas, est agenouillé devant la figure d'un saint, assis de trois quarts sur une banquette. Celui-ci tient des deux mains un grand livre ouvert au dessus de ses genoux. On voit les lignes des pages, réglées d'un coup de pinceau. Contre son bras droit s'appuie la hampe d'un bâton dépourvu de pointe. La position de ce bâton, symétrique de celui qui repose sur l'épaule gauche du pèlerin, également sans pointe, et la coquille qui timbre le chapeau de ce dernier, font présumer que ce personnage, à la robe de brocard et au manteau d'écarlate, n'est autre que l'apôtre Jacques.

A Folleville en Picardie, dérangé par un visiteur importun, saint Jacques consent à refermer son livre. La récréation n'est que momentanée, car il a soin de garder son index à la page, en guise de signet ⁵⁶. Si l'apôtre tient cet ouvrage désespérément clos sur un vitrail de Notre-Dame de la Couture, à Bernay ⁵⁷, il n'en va pas de même à Orléans. Enfin, assis de profil dans un cartouche vertigineusement découpé entre quatre clés pendantes, à Verneuil-sur-Avre, il s'abandonne sans frein à sa passion ⁵⁸.

Telle est l'assiduité qu'inspire à saint Jacques la compagnie de ce missel qu'il lui est inconcevable de s'en détacher. En route, il s'attarde à le consulter. Appelé à soutenir un fils injustement pendu, le temps que son père accomplisse son pèlerinage, l'apôtre s'assoit au pied du gibet et berce le malheureux de sa litanie, comme si de rien n'était ⁵⁹.

C'est ce que pourrait confirmer le dégagement du visage dont seule la barbe se montre (cf., H. Jacomet, *A propos d'une statue de saint Jacques échouée à l'église Saint-Aspais de Melun*, dans *Monuments et Sites de Seine-et-Marne*, n° 23, 1992, p. 43-44, fig. 10). Le motif de brocards appliqués sur la robe de l'apôtre se retrouve ailleurs. On le devine sur une rare photographie du vitrail de Roye (cf., note 59). On le voit sur un panneau peint du Musée de Pontevedra (cf., note 74) et bien d'autres oeuvres de la fin du XV^e et du début du XVI^e s. (cf., LA ORDEN MIRACLE, E., *Santiago en España, Europa y América*, Madrid 1971, n° 503).

- ⁵⁶ La majesté que renferme l'église Saint-Jacques de Folleville (Somme), est une oeuvre considérable qui porte l'empreinte de la Renaissance. Saint Jacques est chaussé de sandales. Le manteau qui lui tombe des épaules à la façon d'une cape et recouvre les genoux, est relié par une chaînette, à deux boutons discoïdaux. Il dégage largement le buste revêtu d'une tunique plissée, à encolure arrondie. A lui seul le costume annoncerait la mode du temps de François I^{er}, si le visage de l'apôtre ne retenait pas lui-même quelque chose des traits de ce monarque. Un orifice cylindrique pratiqué au sommet du chapeau, à proximité du rebord, suggère l'existence possible d'une sorte d'aigrette. L'aile frontale du feutre est ornée de toute une panoplie d'enseignes où alternent coquilles et bourdonnets disposés en sautoir, eux-même accompagnés d'une paire de petites valves. Il convient cependant de préciser que la polychromie de cette oeuvre a été entièrement refaite au siècle précédent, ce qui n'exclut pas la présence de quelques retouches. Cette statue qui mesure 1m. 20 de hauteur, est classée M.H. depuis le 20 avril 1913.
- ⁵⁷ Ce vitrail au décor flamboyant montre l'apôtre assis sur une banquette, légèrement de biais. Le grand manteau bleu doublé d'écarlate qui l'enveloppe en partant des épaules, se détache sur un tissu vert damassé, tendu en fond de niche. Saint Jacques est reconnaissable au grand bourdon jaune auquel il s'appuie de la main gauche, tandis que de la droite il tient un livre fermé dont la tranche dorée se remarque sous la ceinture de la tunique. Deux petits donateurs, mari et femme, vus de profil, sont agenouillés à ses pieds. Il faut aussitôt ajouter qu'une grande partie de cette figure a été restituée. C'est le cas du visage entouré d'un nimbe et de toute la tunique dont le blanc moucheté rayé par la courroie d'une besace invisible, est fort sujet à caution, de sorte que l'intérêt de cette effigie est sensiblement diminué.
- ⁵⁸ L'étonnant cartouche ovale dans lequel est enchâssée la figure de l'apôtre, s'inscrit dans un losange placé à l'intersection de quatre tiercerons et ponctué de clés pendantes à chacun de ses angles. Le réseau de nervures qui soutend la voûte du transept nord de l'église Notre-Dame, à Verneuil-au-Perche, délimite un autre losange qui renferme dans son médaillon une délicate vierge à l'enfant issant d'un grand croissant de lune. C'est vers cette Vierge que saint Jacques semble se tourner avec empressement comme s'il voulait adresser à son divin fils l'hommage du verset que le Credo Apostolique lui attribue: «Qui est conçu du Saint Esprit et né de la Vierge Marie». Mais l'apôtre ne la regarde pas. Il est tout absorbé dans la méditation de ce grand mystère. Assis sur un rocher moussu dont le moutonnement n'est pas sans rappeler celui qui reçoit saint Jacques à Boissy-les-Perche, il n'a pas oublié son équipement de pèlerin: besace au côté gauche, bâton serré contre le livre et grand chapeau pendu au cou de sorte que sa tête est nue comme le sont ses pieds. Le merveilleux drapé du manteau gonflé par le souffle de l'Esprit communique à cette figure toute statique hormis l'inclinaison du buste, un mouvement irrépressible. C'est avec la silhouette du fougueux saint Jacques, lisant debout dans un écoinçon du choeur de l'église de Tillières-sur-Avre, qu'il faut comparer le cartouche de Verneuil. Les deux oeuvres sont frappées au coin de la seconde Renaissance. Mêmes rochers, même position du bâton en dépit de la différence d'attitude, même chapeau rejeté en arrière, même emportement du caractère et du drapé. Dans les deux cas, on observe que la jugulaire du chapeau est nouée par une bague. Ce trait, avec le chapeau flottant, se retrouve dans toute une série d'oeuvres de la même époque disséminée dans la moitié sud du département de l'Eure. Une photographie de ce compartiment de voûte a été publiée sur la couverture du Bulletin Municipal de Verneuil-sur-Avre, n° 26, Juin 1990, qui consacre une petite étude à l'église Notre-Dame, à la suite de la proposition de classement de cet édifice, déposée le 8 décembre 1988.
- ⁵⁹ En Picardie, à l'église Saint-Pierre de Roye, saint Jacques réalise le tour de force de tenir son bourdon de la main droite et de soulever du bras gauche le jeune pendu tout en gardant un livre ouvert sur les genoux (cf., *La Picardie Monumentale*, t. II, p. 148, et H. Jacomet, *Un miracle de saint Jacques: le pendu dépendu*, dans *Archéologia*, n° 278 (Avril 1992) 44). Malheureusement cette très belle oeuvre a disparu au cours de la Grande Guerre (cf., J. Lafond, *Les vitraux de Châlons-sur-Marne et de Saint-Quentin et l'oeuvre de Mathieu Bléville*, dans *Bull. Soc. de l'Hist. de l'Art Français*, 1961, p. 25). A Lisieux, la pose était, ce semble, plus étudiée encore. J. Lafond la décrit ainsi au lendemain de l'anéantissement de cette célèbre verrière: «Saint Jacques est représenté assis au pied de la «justice», armé de son bourdon, un livre ouvert sur les genoux et sa main droite supportant le poids du pendu» (cf., J. Lafond, *Les verrières de Saint-Jacques de Lisieux détruites en 1944*, dans *Bull. Soc. des Antiquaires de Normandie*, 68 (1965-1966) 232). Comme l'apôtre est assis du même côté de la potence qu'à

Pourtant, à l'aube du XVI^e siècle, il s'en faut que ce livre tout juste sorti des presses, règne partout en maître. Il arrive à saint Jacques de se passer de lui. L'apôtre se contente alors de relever de la main gauche le pan de son manteau tombé à terre⁶⁰. Distraction d'une main désœuvrée ou légitime souci de se draper dans sa dignité? Outre la Bretagne qui n'a pas renoncé au prestige du phylactère, des compromis s'établissent qui montrent que l'apôtre n'accepte pas volontiers de s'en séparer. Quoique jaloux de le supplanter, le livre consent alors à composer avec lui, soit clandestinement, enfoui dans un sac, soit ouvertement. Dans le Mantois, à Perdreauville, saint Jacques qui a ficelé son paquetage à la hampe du bourdon, laisse se dérouler à terre un superbe phylactère, tandis que son bréviaire, resserré dans un sac de cuir, côtoie une gourde qui n'est autre qu'une volumineuse calebasse (Fig. 8)⁶¹. A Saint-Éloi des Ventes, près d'Évreux, le livre glissé sous le coude, se remarque à peine derrière la main qui presse la volute du rouleau⁶². Mais à Cocherel, en Normandie, où la prolifération des attributs accable l'apôtre, la main qui saisit le phylactère est en même temps celle qui retient le livre de choir (Fig. 7)⁶³.

Roye, c'est-à-dire à gauche, dans l'angle de la scène, cela suppose qu'il se tournait davantage vers la victime et que son bras droit croisait sa poitrine dans une sorte de mouvement rotatif. De fait, on s'aperçoit que saint Jacques lève la tête vers le pendu, alors qu'à Roye, il baisse les yeux sur son livre. Cette figuration de l'apôtre siégeant dans l'action du miracle n'est pas exceptionnelle. Elle se rencontre, en Allemagne du sud, sur la fresque de la Jodokkappelle, à Überlingen. Là, les pieds du pendu paraissent reposer sur les épaules même du saint qui, assis de face au dessous de lui, a les mains occupées par le livre et le bourdon et ne s'occupe pas autrement du pendu (cf., Kl. Herbers, *Les pèlerinages allemands à Compostelle et les traces du culte de saint Jacques en Allemagne*, dans St J. de C. Mille ans de pèlerinage en Europe, Paris 1993, p. 329).

- ⁶⁰ C'est le geste que l'on surprend sur une statue, haute de 85 cm., présentée par la Galerie Bresset à la Biennale des Antiquaires, en 1992. La polychromie a été habilement dégagée. Le manteau écarlate doublé de vert part en écharpe de l'épaule droite, et enveloppe tout le côté senestre à l'exception de la main qui ramène le pan de cette toge sur le genou gauche. La main droite, levée, s'appuie à un robuste bourdon à double pommeau auquel est accroché une besace trapézoïdale timbrée d'une coquille aux ailettes pointues. La barbe est fournie et la chevelure tombe raidement dans le dos. Le chapeau au bord antérieur relevé s'orne d'une unique coquille. Il est de profil aplati et, chose curieuse, apparemment taillé dans un autre morceau de pierre. Ce fait n'est pas unique, on le remarque sur la statue de la Fontaine Saint-Jacques, à Saint-Jacques-en-Tréméven, de même qu'à Fontaine-les-Ribouts, où le couvre-chef a malheureusement disparu. Fait plus étonnant encore, à Berville-en-Roumois, la césure entre le chapeau et le visage passe au niveau des arcades sourcilières. La statue de la Galerie Bresset qui est, du reste, toujours en sa possession, dans l'attente d'un éventuel acquéreur, proviendrait de la côte picarde ou du pays de Caux. Le style de l'oeuvre comme la qualité de la pierre, un calcaire très blanc, ne s'opposent pas à une telle origine. Détail singulier, deux grossières réparations au ciment, laissées à titre de témoins, par la Galerie, l'une à la partie inférieure du bourdon, l'autre sous l'épaule gauche, donnent à penser que cette Majesté n'est pas entrée depuis longtemps dans le circuit des objets d'art. Saint Jacques est assis sur un banc au socle, à l'assise moulurée.
- ⁶¹ Cette statue de pierre, haute de 1m. 22, qui conserve des traces de polychromie, se trouve dans l'église Saint-Martin de Perdreauville (Yvelines), où elle a été remarquée à l'occasion d'une exposition, en 1978 (cf., Comité Départemental du Préinventaire, *Richesses d'art et architecture du Mantois*, Catalogue dans Annales Historiques du Mantois, 5 (1978) n° 189, 56-57). Néanmoins, il est possible que ce que l'on décrit ici comme un étui à livre, ne soit qu'une besace de forme abâtardie. Cependant, il arrive que l'on surprenne saint Jacques en train de fourrer ou de sortir son missel de sa besace, comme sur ces bas-reliefs en buste des apôtres qui émergent de la frise qui coure autour du choeur de l'église d'Ennery (Val-d'Oise). Mais c'est avec l'admirable statue en bois polychrome de Kalkar, datée vers 1500, que s'impose la comparaison (cf., R. Plötz, *Imagen de Santiago sedente con los donantes*, dans Santiago Camino de Europa, S. 1993, Catálogo, n° 185, p. 512, reproduction p. 483).
- ⁶² A peine franchit-on le seuil de l'Église Saint-Éloi des Ventes que l'on aperçoit au dessus de son autel l'image siégeante de l'apôtre. Il s'agit d'une statue de pierre polychrome, haute de 1m. 50, dont la vue produit une émotion d'autant plus forte qu'elle occupe la niche qui surmonte le retable consacré à saint Jacques dans le bas-côté sud. De sa main droite refaite, l'apôtre saisit un moderne bourdon de bois, tandis que, de la gauche, il tient à la fois le livre fermé et le phylactère qui conserve les traces de deux inscriptions superposées. Le curieux est que la pièce de costume qui joue ici le rôle du surcot par rapport à la cotte, revêt l'aspect d'une dalmatique ou d'un surplis. Ce qui lui donne cette apparence est moins la dorure qui paraît ajoutée, que le fait d'être entièrement bordée de franges. Qu'il ne s'agisse pas là d'une aberration imputable à l'ignorance de l'imagier, mais d'un ferme propos, est démontré par la présence d'un manipule, discrètement passé autour du poignet gauche. Le sculpteur aurait voulu conférer à la figure de saint Jacques un caractère sacerdotal qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Mais la besace qui sangle la poitrine de l'apôtre comme le chapeau orné d'insignes qui le coiffe, interdisent de donner davantage dans cette interprétation. Il est peut-être plus indiqué de rapprocher cette sorte de «dalmatique» fendue sur les côtés, du «corset» qu'arboraient les confrères de saint Jacques dans les grandes occasions et que portent toujours les charitons de Normandie. Le «manipule» traduit peut-être un usage comparable. Les traits inédits de cette Majesté du début du XVI^e siècle, lui donnent un intérêt considérable.
- ⁶³ Comme à Perdreauville, la majesté de Cocherel (Eure) tient son équipement arimé au bourdon, du moins la besace, car la calebasse est absente. Cette statue qui porte, agenouillé, le portrait de son donateur pèlerin, a été effroyablement grattée dans l'intention maladroite de mettre à jour la polychromie dissimulée par le badigeon qui la recouvre. Un des traits curieux de la

Ce n'est pas tout. Comme s'il entendait justifier la persistance de son usage, le saint pointe avec autorité son index sur le phylactère, désireux sans doute qu'on en déchiffre le message hélas partout évanoui. Ce signe est sans équivoque, car les autres doigts se referment sur le phylactère dont ils épousent la volute, tandis que le pouce s'efface derrière l'enroulement du parchemin. Or ce geste, ne se remarque pas seulement à Cocherel (Fig. 7) et à Perdreauxville (Fig. 8), il est également visible en Bretagne où on le surprend sur les majestés de bois polychrome des chapelles de Saint-Jacques en Tréméven (Fig. 6) et de Notre-Dame de Crann en Spezet ⁶⁴.

Que signifie ce geste? Il est certain qu'il ne dérive pas en Bretagne du groupe primitif des majestés, évoqué plus haut, puisqu'il ne s'y remarque pas ⁶⁵. Il est troublant qu'il fasse irruption en Normandie à un moment où on ne l'attend guère et investisse des oeuvres trop différentes pour s'être mutuellement influencées. Pourquoi, du reste, cet attachement à un objet révolu, alors même que le saint accepte de se conformer à l'usage en adoptant, qui la besace, qui le chapeau peuplé d'enseignes ⁶⁶? Attendu que la représentation simultanée du livre et du phylactère complique la tâche de l'imageur, cette exigence soudaine suppose de la part du commanditaire une vue précise (Fig. 7) ⁶⁷. Si l'on considère, en outre, que le drapé de la statue de Perdreauxville (Fig. 8) -une lourde robe apostolique- accuse une allure franchement archaïsante, au point d'avoir égaré l'antiquaire qui eut entre les mains le sosie de cette oeuvre⁶⁸, on ne peut s'empêcher de soupçonner derrière ce geste et l'anachronisme de la mise qui en est ici le corollaire, l'aiguillon d'un motif impérieux.

parure de l'apôtre, est ce chapelet à gros grains passé au cou de l'apôtre, auquel est appendu une grande croix pectorale. L'oeuvre mesure 1m. 16 de hauteur. Elle a été classée au titre des M. H., le 25 juin 1990.

- ⁶⁴ Ces deux oeuvres, l'une plus savante, celle de Tréméven, l'autre plus fruste, à Spezet, observent la même attitude. Le bras gauche levé s'appuie à la hampe du bourdon qui ne le dépasse pas de beaucoup en hauteur, tandis que la main gauche, l'index pointé, signale à l'attention le *volumen* qui se déroule jusqu'à terre. L'une et l'autre ont, sur les épaules, ce manteau agrafé par un fermail en losange, qui revient en tablier sur le giron, pour tomber des genoux en plis cascading ou tuyautés, selon la plus ou moins grande habileté de l'imagier.
- ⁶⁵ Même à Saint-Jacques en Merléac on ne le remarque pas, non plus qu'au cimetière de Plumieux.
- ⁶⁶ A Perdreauxville on aperçoit, sur le bord relevé du chapeau, une coquille que flanquent deux bourdonnets posés de champ. A la chapelle de Saint-Jacques en Tréméven, la polychromie refaite au XIX^e s., ne montre que le dessin fantaisiste de ce qui est peut-être une coquille dorée, encadrée de rinceaux stylisés.
- ⁶⁷ C'est le cas notamment à Notre-Dame de Cocherel, aux Ventes et à Perdreauxville, si le sculpteur a bien voulu figurer un livre dans un sac.
- ⁶⁸ En effet, ce n'est pas un des moindres rebondissements de cette enquête que la découverte inopinée d'une statue étrangement semblable à celle qui se voit à Saint-Martin de Perdreauxville, dans les Yvelines (cf., J. Boccador, *Statuaire Médiévale en France de 1400 à 1530*, Les clefs du temps, Zoug 1974, t. I, fig. 25). D'abord, le matériau et les dimensions sont analogues: 1m. 22 dans un cas (Perdreauxville), 1m. 27 dans l'autre. Ensuite la pose, le geste et l'attitude générale se répondent tout-à-fait. Les attributs sont identiques jusque dans la forme atypique de la sacoche, la présence de la calebasse qui a simplement changé de place, et le détail des enseignes du chapeau, savoir une coquille flanquée de deux bourdonnets. La configuration du visage est la même: toupet de mèches au milieu du front, cheveux bouclés tombant sur l'épaule, moustache et barbe épaisses mais courtes. Seul diffère l'agencement du vêtement. A l'écriture lourde et capricieuse du drapé de Perdreauxville, compliqué de courbes et contre-courbes, s'opposent les plis simplifiés du sosie traités avec plus de souplesse et de monumentalité. Du reste, la coupe du costume diffère quelque peu. A Perdreauxville l'épaisse tunique est engoncée dans une robe foisonnante et sans couture, tandis que son jumeau, dégagé de ce manteau envahissant, a le torse libre jusqu'à la ceinture qui est bien visible. De même, le pan du manteau qui tombe de l'épaule droite, laisse apparaître, en se retroussant, le poignet de la tunique. Fait symptomatique, sur les deux oeuvres, le même pli couché de l'encolure trop lâche prend en écharpe le haut de la poitrine. Qu'ajouter à cela? Là où le phylactère semble bombé, il paraît incurvé, mais dans les deux statues il dissimule le pied droit et seule pointe l'extrémité nue du pied gauche. En réalité, on voit aussi, à Perdreauxville le bout du pied droit, mais il est rompu. Restait à retrouver la trace de cette oeuvre. L'antiquaire qui l'avait possédée, s'était séparé de cet «excellent exemple de persistance, vers 1300, de l'art des chantiers des cathédrales», doté de toutes les caractéristiques propres «à la Pensée symbolique sugérienne». Envolée la statue, malgré son poids excédant les 200 kgr., et de surcroît, passée à l'étranger, quel avait pu être son sort? L'occasion d'une réunion à Bâle, fit jeter les yeux sur une plaquette écrite par un certain Bernhard Schuppli, intitulée: *Gottzfart, auf dem Jakobus-Pilgerweg durch den Thurgau*, Weinfelden 1987). Il ne fut pas difficile de reconnaître la statue en question. Elle figure en page de couverture, teintée de cette dominante jaune qui résulte de l'éclairage artificiel. La légende qui l'accompagne, reproduit mot pour mot la notice de l'antiquaire: «Gotische Figur aus der Ile de France». Des amis s'offrirent à nouer en contact avec l'auteur et, le 22 octobre 1992, il devint notoire que cette que cette «statue de l'apôtre Saint Jacques» avait été achetée, en 1978, à la Galerie Ziegler, à Zurich et que «depuis lors, elle se trouve à

Il faut bien expliquer, en effet, de quel droit ce doigt tendu s'impose comme un invariant à deux séries de sculptures que ne rapprochent ni le style, ni la chronologie, ni le voisinage. De là cette question incontournable: N'a-t-on pas affaire à l'imitation délibérée d'un détail frappant de l'une des majestés de saint Jacques qui trônent dans la basilique de Compostelle, imitation d'autant plus flagrante que le trait qui en est l'objet, s'immisce dans des oeuvres qui sont d'une parfaite cohérence avec leur époque et leur milieu?

Reste à savoir où ce geste a été inauguré. Si l'on se tourne vers l'oeuvre admirable de Maître Mathieu, au Portail de la Gloire, force est de convenir que l'index pointé sur le phylactère n'est pas son fait. Et pourtant, l'embarrassant drapé de Perdreauxville pourrait bien apparaître comme une tentative de transposer la manière de ce sculpteur inspiré (Fig. 8). Cependant, le pèlerin médiéval accède à la basilique, non par le Portail de la Gloire, mais par la Porte de France. A peine entré, il se sent irrésistiblement attiré vers le Maître-Autel. C'est là que l'attend la majesté de saint Jacques, la vraie, celle qui indique du doigt l'emplacement du sépulcre élu par l'apôtre pour faire éclater sa gloire. C'est auprès d'elle que s'achève sa course haletante, les sens suspendus au regard extatique du saint, l'âme fortifiée par l'autorité qui émane de ce signe.

Mais curieusement, le geste manque ici de l'assurance qu'il affiche dans les terres lointaines de Bretagne et de Normandie. De fait, la révision que fit subir à cette effigie sacrée le chanoine Don J. Vega y Verdugo, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, rend sujette à caution l'authenticité de ce geste, quand on sait que le phylactère, l'inscription qu'il porte et la main qui le désigne, ont été l'objet de ses soins attentifs⁶⁹. Ainsi posé, le problème est insoluble. D'une part il est difficile de savoir exactement quel a été le mouvement primitif de la grande Majesté de Compostelle. D'autre part, il est impensable que des statues sculptées dans l'Ouest de la France, entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, témoignent de transformations postérieures de plus d'un siècle à leur exécution.

Toutefois, l'objection peut être levée. Plusieurs majestés galiciennes de l'apôtre, attribuées au XIV^e siècle, comme celles que renferment les églises Santiago de Ribadavia et de Pontedeume, attestent l'enracinement de ce geste en Galice⁷⁰. Si ces oeuvres sont trop secondaires pour avoir exercé une

Zurich, au siège principal de l'Union des Banques Suisses». Comme son homologue de Perdreauxville, cette oeuvre est vraisemblablement du début du XVI^e siècle. C'est ce qu'indique, sans doute possible, la présence de la calebasse et la distribution des insignes sur le chapeau, semblable à celle qui se voit à Lanches-Saint-Hilaire, en Picardie.

⁶⁹ Le geste y est, en effet, timide dans la mesure où seule est repliée la phalange extrême des trois doigts qui tiennent le rouleau - on doit noter, cependant, qu'il se retrouve identique sur la statue assise de saint Jacques couronné qui appartient au Museo de la Catedral (voir note suivante). Etudiant les transformations réalisées sur cette image, entre 1658 et 1660, J. Carro García les récapitule ainsi: «Esta quedó convertida en la forma siguiente: Se le puso una aureola en la cabeza; el manto y la túnica fueron retocados y decorados; se le hizo una nueva mano para el bordón; retallóse también la mano siniestra; compusieron la cartela, y se le puso la siguiente inscripción»: «Hic est corpus Divi Iacobi Apostoli et Hispaniarum Patroni», allusion transparente aux préoccupations qui avaient vivement affecté l'Église de Saint-Jacques, par suite de la querelle du bréviaire et de la tentative réitérée de substituer ou d'associer à l'apôtre un nouveau patronage céleste en faveur des Espagnes. L'auteur n'en conclut pas moins à l'identité de la statue actuelle qui mesure près d'1m. 90 de hauteur, avec l'image primitive, comme en fait foi le style de l'oeuvre (cf., J. Carro García, *La Imagen sedente del Apóstol en la catedral de Santiago*, dans Cuadernos de Estudios Gallegos, t. 5, Fasc. 15 (1950) 49; cf., supra note 8). Cependant, en déclarant à propos de cette effigie qu'elle tient «cubiertas las rodillas donde tiene el epitafio», le chanoine Vega y Verdugo ne fait-il pas précisément allusion dans son *Mémoire*, à la présence d'un phylactère (cf., Ibidem, p. 47)? Se pourrait-il que le livre qu'Ambrosio de Morales atteste avoir vu, en 1572 (voir supra note 24), ait été ajouté lorsqu'on décida de couvrir les genoux de l'apôtre (Ibidem, p. 46)? Quoiqu'il en soit, il est probable qu'on se sera contenté, à la fin du XVII^e s., de composer et de dégager en réserve la nouvelle inscription sur le phylactère simplement peint à l'origine.

⁷⁰ De fait, ce geste est d'autant moins inconnu en Galice qu'il figure dans les ébrasements du Portail de la Gloire, au seuil de la basilique. On le voit de part et d'autre du trumeau de la baie centrale où le prophète Isaïe d'un côté et saint Paul de l'autre paraissent s'échanger les pensées qu'ils ont écrites, le premier sur son rouleau et le second sur son livre. Quant aux statues de granit de Ribadavia et de Pontedeume, elles ont été présentées conjointement, avec le saint Jacques couronné, polychrome, du Museo de la Catedral, à Saint-Jacques de Compostelle, lors de l'exposition *O Pórtico da Gloria e o seu Tempo* (cf., *Catálogo*, La Coruña 1988, n° 207-208-209, p. 136). Cependant leur geste n'est pas rigoureusement identique. Tandis que seule la grande figure de Pontedeume pointe l'index sur le parchemin qu'elle tient de la main gauche, la statue couronnée, à l'instar de l'image du Maître-Autel de la cathédrale, ne replie que la phalange extrême des trois doigts qui tiennent le phylactère, et la majesté de Ribadavia pointe à la fois l'index et le majeur dans une sorte de geste de bénédiction inversé (cf., *Santiago Camino de Europa*, Santiago 1993, *Catálogo*, n° 62, p. 343, et n° 186, p. 513). En ce qui concerne la statue couronnée de saint

quelconque influence hors de la Terre de Saint-Jacques, il reste que leur attitude commune plaide en faveur de l'existence d'un prototype reconnu et actif. Le geste de la statue siégeante de Sigras qui pourrait bien être du XVI^e siècle, corrobore cette présomption ⁷¹. Faut-il, en outre, voir dans une curieuse statue, de saveur toute castillane, où l'apôtre assis désigne du doigt son livre fermé, une variante suggérée par la prégnance de ce geste ⁷²?

Mais il faut aller plus loin. Si, aux XV^e et XVI^e siècle, le livre se prête davantage que le phylactère à actualiser la physionomie de l'apôtre, sa signification ne se réduit pas pour autant au pittoresque de l'effet. En Galice, il est patent que le Livre de Vie dont la forme perpétue le codex des temps romans et carolingiens, a été quelquefois préféré au rouleau prophétique quand ce n'est pas associé à lui, comme sur l'image de Marie-Salomé qui regarde le transept sud de la cathédrale. La célèbre Majesté d'Orense qui montre saint Jacques armé de l'épée, et celle de Santiago de Gustey qui s'en inspire tout en substituant le bâton au glaive, suffisent à le prouver. Dans ces deux exemples, l'apôtre présente de la main gauche un livre grand ouvert devant de la poitrine ⁷³. Ce geste n'est sûrement pas indifférent. Il est piquant de le voir exactement reproduit, en moindre proportion certes, sur un panneau peint du Musée de Pontevedra qui l'applique à un saint Jacques assis, traité avec toute la somptuosité du XV^e siècle finissant⁷⁴. Mieux, Ambrosio de Morales, si l'on en croit sa relation de voyage, a vu, en 1572, la statue du Maître-Autel de la cathédrale, *echando con una mano la bendicion, y teniendo en la otra un libro* (cf. note 25).

Du coup, la pose inhabituelle de certaines majestés de France, qui présentent le livre à la façon d'un évangéliste, pourrait bien se charger de sens à la lumière de ce rapprochement, même s'il est peu

Jacques, la présence de boutons sur la tunique de l'apôtre, serrée de surcroît par une ceinture, le drapé enveloppant du manteau, l'intrusion de la besace et la forme du siège ne sont pas de nature à étayer une datation aussi haute que le milieu du XIII^e siècle. Cette oeuvre semble davantage appartenir au XV^e s. (cf., H. Jacomet, *Saint Jacques, Apôtre et Pèlerin: Proximité et distance*, op. cit. supra note 30, p. 374, n^o 107).

⁷¹ Dès 1965, cette statue de bois polychrome, haute de 1m. 22, figurait dans catalogue de l'Exposition Inaugurale du Museo de las Peregrinaciones, à Saint-Jacques de Compostelle (cf., N^o 4, p. 95). Généralement datée du XVII^e s., cette oeuvre n'a pourtant rien de baroque. La raideur des plis et l'agrafe du manteau en moins, pour un peu, cette majesté ferait penser à celle qui se trouve enchâssée dans le retable de la chapelle de Saint-Jacques en Tréméven (Côtes-d'Armor). Le fait que son chapeau ait été sinon ajouté, du moins refait, renforce ce rapprochement. En effet: «en el año 1749 el escultor Domingo de Turnes la restauró y le puso nuevos el sombrero, una mano, la esclavina y el bordón con las calabazas» (cf., J. Cardeso Linares, *El Camino de Santiago desde el Burgo de Faro (I)*, Compostellanum, 36 n^o 3-4 (1991) 539). Il est fort possible qu'on ait été amené à couper les longues tresses des cheveux de cette statue pour placer le «mantelet» autour du cou. Ce «collet» a aujourd'hui disparu.

⁷² Cette oeuvre haute de 87 cm. est des plus curieuses. Saint Jacques enfoncé dans une sorte de stalle rapproche ses deux mains l'une de l'autre. Celle de gauche tient le livre fermé et celle de droite le bourdon, mais un doigt de cette même main est pointé sur le livre qu'elle désigne ainsi avec une insistance particulière. Ce doigt est, en l'occurrence, le majeur. Cette statue de calcaire au grand chapeau de feutre est la propriété de la Sociedad Económica de Amigos del País, à Saint-Jacques de Compostelle (cf., Museo de las Peregrinaciones, *Exposición Inaugural, Catálogo*, La Coruña 1966, N^o 8, p. 52). Il convient de noter que ce geste est généralement celui de Jean-Baptiste désignant l'agneau posé sur son livre.

⁷³ La comparaison de ces deux oeuvres est instructive. Quoique la filiation semble claire, il s'en faut toutefois que l'on puisse parler de copie. Il s'agit bien à chaque fois, partant d'un modèle donné, d'approcher l'image idéale de l'apôtre dans la plénitude de son être. Au drapé stylisé de la statue d'Orense de facture toute romane et qui justifie une attribution au XIII^e s., s'oppose le traitement simplifié et monumental du vêtement de la majesté de l'église Santiago de Gustey, haute de 1m 20. Tandis qu'à Orense le manteau est une sorte de toge qui, amassée sur l'épaule droite, prend le buste en écharpe et drape le bassin tout en laissant découverts genoux et jambes, à Gustey, ce dernier repose sur les épaules et couvre symétriquement les avant-bras, avant de venir envelopper les genoux. Enfin, l'effigie d'Orense tient, pointe en bas, une sorte de glaive justicier, placé dans l'axe de la statue (cf., infra note 114), alors que le saint Jacques de Gustey s'appuie du bras droit sur un solide bâton sommé d'une coquille (cf., *Santiago de Compostela, 1000 Ans de Pèlerinage Européen*, Europalia, Gand 1985, J. M. Pita Andrade, n^o 297, p. 328-329, et *Galicia no Tempo*, San Martiño Pinarío, S. de C., 1991, n^o 90, p. 199).

⁷⁴ La figure de saint Jacques se détache sur un dai tendu de soierie. Le manteau qui l'enveloppe découvre l'épaule et le bras droit pour laisser apparaître une riche tunique de brocard au col de broderie. Le mouvement de ses mains est exactement celui de la statue d'Orense. Mais au lieu de l'épée, c'est son chapeau qu'il tient, tandis que le bourdon qui passe derrière le poignet, repose sur son épaule. Quant aux doigts de la main gauche, ils présentent le livre ouvert, calé de face au dessus du genou gauche. Ils sont posés de biais sur la tranche du livre, à la jonction des pages. A Gustey, on ne voit de cette main que trois doigts posés sur le haut du feuillet gauche. Une telle similitude avec la pose de la majesté d'Orense ne saurait être fortuite (cf., *LA ORDEN MIRACLE*, E., *Santiago en España, Europa y América*, Madrid 1971, n^o 503).

probable qu'il s'agisse, dans ce cas, d'une imitation directe. Voici la curieuse statue siégeante de Saint-Jacques de l'Étoile, en Picardie, que vient de consumer un incendie. L'apôtre tient le livre ouvert des deux mains, avec une subtile inflexion des doigts. Mais au lieu de s'en réserver l'usage, il l'expose au regard du fidèle venu le prier⁷⁵. Sans être aussi manifeste, cette ostension quasi liturgique du livre, sensiblement incliné de façon à être vu de tous, se retrouve à Lanches-Saint-Hilaire, à Cocherel où elle se combine au phylactère, comme sur le vitrail disparu de Saint-Père de Chartres et à Fontaine-les-Ribouts. Mais c'est surtout sur des effigies en pied qu'elle est particulièrement visible, puisqu'à Drocourt, dans le Vexin, saint Jacques indique lui-même du doigt le verset de l'Écriture qu'il signale à l'attention⁷⁶. Il existe néanmoins une image de l'apôtre assis qui associe ce même geste au livre ouvert. Elle se voit, en Alsace, sur un panneau de vitrail de la fin du XV^e siècle, dans le chœur de l'ancienne abbatale de Walbourg⁷⁷.

Il est donc entendu que ni l'emploi du phylactère ni la position du livre ne sont choses anodines. Tout un faisceau de correspondances s'entrecroisent dont il n'est pas facile de démêler les tenants et aboutissants. En sens inverse, il n'est pas exclu que certaines majestés de Navarre ou de Castille qui plongent avec véhémence saint Jacques dans sa lecture, aient pu être influencées par des modèles ou des artistes venus d'outre-monts, que ce soit de Normandie, de Bourgogne, de Flandres ou d'ailleurs⁷⁸.

⁷⁵ Cette oeuvre singulière paraît être de la seconde moitié du XVI^e siècle. L'apôtre est assis sur un siège que dissimule, en partie, les pans de son manteau. Sa tête est nue comme ses pieds, ses cheveux sont bouclés, sa barbe bifide. Le chapeau est rejeté dans le cou, détail qui se retrouve sur la statue de saint Jacques, à l'église de Saint-Valéry-sur-Somme, qui accuse une nette ressemblance avec la majesté de l'Étoile, au point de faire croire à l'intervention d'une même main. Il est vêtu d'une longue tunique. Mais tout le haut du buste est encapuchonné dans une grande cape, attachée sous le cou, en forme de pèlerine. Les pans de cette cape se séparent pour dégager les avant-bras et reviennent couvrir chaque genou, sous les mains. Il y a une légère dyssymétrie dans cette figure. Pour contrebalancer la besace qui pend au côté droit, l'axe du livre est décalé sur le genou gauche. Une coquille brochant sur deux bourdonnets croisés en sautoir, marque l'épaule gauche. Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1991, les flammes ont dévoré l'église Saint-Jacques de l'Étoile. Recueillie parmi les décombres, la majesté de saint Jacques qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, est entièrement calcinée. Le bois est fendu et craquelé comme un tison sur la moitié de la hauteur qui est de 1m. 08. Les pieds et les doigts sont méconnaissables. Seuls les traits du visage pourraient être sauvés par une consolidation ad hoc. Les deux coquilles qui timbrent respectivement l'épaule et l'aile gauche du chapeau sont encore discernables. Cette statue est classée M.H. depuis le 25 mars 1917.

⁷⁶ Il serait excessif d'énumérer ici toutes les statues en pied de l'apôtre qui présentent le livre de face, ouvert à la verticale, comme à Semur-en-Brionnais ou à Écauville dans l'Eure, de biais comme à l'église Saint-Georges de Cloyes, ou même légèrement incliné comme la rare statue de marbre de Vineuil-Saint-Firmin, près de Chantilly. Il convient d'insister en revanche sur ce geste de la main et du doigt qui marque la page. Il est particulièrement net à Drocourt qui s'offre comme un cas isolé, il se devine à la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, mais surtout il paraît caractériser la Bourgogne, puisqu'on le retrouve à Autun, au Musée Rolin, et sur la très curieuse statue de Branges en Saône-et-Loire, toutes ces oeuvres étant de la fin du XV^e ou du début du XVI^e siècle. Il ne saurait être question ici d'un thème importé, mais tout au plus de la transposition du geste familier aux Majestés de l'apôtre, adopté par d'autres saints au gré du savoir et de l'habileté d'imagiers dont on sait, tout au moins pour la Bourgogne, que certains étaient pèlerins de Saint-Jacques (cf., H. Jacomet, *Santiago peregrino*, dans *Santiago Camino de Europa*, 1993, Catalogue n° 179, p. 504-505).

⁷⁷ C'est en Alsace, au nord de Haguenau, dans l'arrondissement de Wissembourg qu'il faut aller chercher ce rare témoin. En effet, une baie du chœur de l'ancienne église abbatale de Walbourg renferme les restes combinés de deux Credos apostoliques dont ne subsistent que quatre apôtres, et parmi eux les deux Jacques, le Majeur qui s'exprime en allemand et le Mineur qui parle latin. Enveloppé d'un grand manteau, saint Jacques le Majeur est assis, la bible ouverte sur les genoux. Il pointe l'index de la main gauche sur le feuillet droit de ce livre chargé d'écriture. Ici point de chapeau, ni besace ni bourdon, il suffit à saint Jacques de poser sur l'autre feuillet du livre un pecten éclatant de nacre pour se faire reconnaître (cf., V. Iinguenaud, *Apôtres et prophètes au Credo en Alsace et Lorraine*, dans *Pensée, Image & Communication en Europe Médiévale*, Besançon 1993, p. 131-134, et V. Almazán, *Alsacia Jacobea*, éd. Nigra Arte, 1994, p. 185-187, Fig. 60).

⁷⁸ Curieuse est la statue du retable de Sorauren, en Navarre, au nord de Pampelune, au débouché du col de Velate. L'apôtre qui ne détache pas ses yeux du livre qu'il tient prestement de la main droite, est prêt à se lever. Il est chaussé de bottes et coiffé du grand chapeau. Le baudrier de la besace sangle sa poitrine et ses robustes épaules sont à l'abri d'une ample pèlerine. Dans la main gauche, il tient un bourdon auquel sont suspendus une calebasse et un chapelet (cf., L. Vázquez de Parga, *La Iconografía de Santiago y la Peregrinación*, dans *Las Peregrinaciones a S. de C.*, Madrid 1949, t. I, p. 573 et t. III, Lam. XXXIII). C'est également absorbé dans la méditation d'un livre que saint Jacques accueille le pèlerin à la Puerta de Romeros de l'Hospital del Rey, à Burgos. Il le tient sur son avant bras gauche levé à la hauteur de la poitrine. Dans la main gauche, il serrait un bourdon qui a disparu, et l'on dirait que l'un des doigts, le majeur, désigne le livre ouvert sous son regard (voir supra note 72). Comme à Sorauren, l'apôtre est couvert d'un ample manteau doublé aux épaules à la façon d'une pèlerine, et comme à Cocherel ou à Lanches Saint-Hilaire, un chapelet ponctué de trois gros grains entoure ses épaules comme le ferait une chaîne. Ce manteau apostolique est ourlé d'un galon orné de coquilles et de bourdonnets en sautoir. Saint Jacques est chaussé de sandales comme on le voit également à Folleville, en Picardie. Enfin, de nouveau comme à Sorauren, l'aile frontale du chapeau porte, en guise

4.- VERA EFFIGIES

Entré plus avant dans le «beau XVI^e siècle», cependant, il est patent que le ciseau du sculpteur cherche à s'affranchir de toute sujétion. La torsion imprimé au corps et la tension qui habite la physionomie de l'apôtre, prouvent d'ailleurs que saint Jacques lui-même ne tient plus en place. Un besoin d'action s'empare de lui. Ce mouvement, sensible sur un bas-relief de l'église Saint-Urbain de Troyes (Fig. 9)⁷⁹, s'accuse dans l'énigmatique statue qu'abrite l'église Saint-Pantaléon de cette ville, même si l'apôtre n'a visiblement nulle envie de se lever pour arpenter des chemins devenus incertains (Fig. 10)⁸⁰. Il est manifeste, enfin, dans la fougue inhabituelle avec laquelle saint Jacques scrute les Écritures à la voûte de Notre-Dame de Verneuil. De fait, l'heure n'est plus à la contemplation. Le tocsin des Guerres de Religion qui retentit est impuissant à éloigner l'ouragan iconoclaste qui se prépare à abattre tant de ses images.

Chassées de leurs autels après avoir été si souvent renversées et brisées, les majestés du saint sont bientôt reléguées dans un coin de l'église. Les temps qui s'annoncent ne leur sont guère propices. Aussi faut-il voir dans le vitrail donné, en 1585, par l'évêque Jacques Amyot, à la cathédrale d'Auxerre dévastée⁸¹, ou dans cette gravure naïve qui orne, à quatre reprises, l'*Histoire de la vie... de Saint Jacques*

d'insignes, une coquille encadrée de deux bourdonnets disposés en sautoir. La clef de l'arc qui soutient la niche à fronton où trône l'apôtre porte la date de 1526 (cf., I. Ramila Ga, *El Hospital del rey en Burgos*, dans Reales Sitios, Año VIII, n° 28, 1971, p. 39). Une autre oeuvre est susceptible d'assurer le relais entre les Flandres et la Castille. C'est l'admirable saint Jacques peint, vers 1506-1507, pour le tombeau du chanoine D. Francisco Rodríguez de San Isidro, par Juan de Flandes, au cloître de la cathédrale de Salamanque, aujourd'hui déposé au Musée diocésain de cette ville et dont l'attitude est si proche de l'apôtre assis au petit portail sud de la cathédrale d'Orléans, à ceci près que ce dernier laisse s'entrouvrir son livre (cf., I. Vandevivere, dans *Santiago de Compostela, 1000 ans de Pèlerinage Européen*, Europalia, Gand 1985, Catalogue n° 354, p. 358-360; et cf., supra note 44).

⁷⁹ Pour un peu, l'on croirait que l'apôtre a des fourmis dans les jambes. Visiblement il s'impatiente d'avoir à rester rivé à cette chaire inconfortable et paraît s'ennuyer. On dirait qu'il prend appui sur son pied gauche pour reculer le genou correspondant, tandis qu'il imprime un léger mouvement de flexion au genou droit, cherchant le soutien d'une miséricorde qui se dérobe. Déjà il porte la main droite à la garde de son bourdon, décidé à se lever à la première occasion, le chapelet et la calebasse passés au poignet. C'est ici que l'expression avait inconsidérément appliquée à la majesté de Verneuil, trouverait un emploi justifié: «Saint Jacques tout prêt pour le voyage, est assis sur un siège; il se repose un peu avant tant de fatigues» (cf., E. Mâle, *L'Art religieux de la fin du M.-A. en France*, Paris 1908, 4^e éd. 1931, p. 179; cf., supra note 41). En effet, l'apôtre est ceint de la besace et les provisions ne paraissent pas lui faire défaut. Il a boutonné sa tunique, ajusté son manteau sur les épaules et noué son chapeau autour du cou. Ses pieds sont chaussés de sandales. Il détourne les yeux du livre qu'il tient encore ouvert, debout sur son genou gauche, guettant un signe du ciel. A dire vrai, son regard est mélancolique. Deux mèches de la chevelure qui encadre son visage, se détachent sur son front et lui impriment un air pathétique. Quelque chose de cette inquiétude se lit dans le saint Roch de la cathédrale de Troyes. L'oeuvre qui n'excède pas 80 cm., est classée M.H., depuis le 27 juillet 1959.

⁸⁰ L'auteur du grand saint Jacques assis qui surprend, à peine franchi le seuil de l'église Saint-Pantaléon, par la douceur du regard, l'aisance de l'attitude, la plénitude des formes et le souple modelé de sa tunique, a banni le spectre du tourment. Un grand chapeau de paille rabattu dans le cou, la main gauche appuyée à quelque bas-relief antique tandis que sa droite repose sur la tranche d'un grand livre à la reliure ornée d'une victoire ailée, tout en retenant des doigts une sorte de houlette, cet apôtre rayonnant de jeunesse a des allures de berger d'Arcadie. «L'on sent» écrit R. Koechlin, «que, dans le geste comme dans la draperie, le sculpteur a soigneusement évité tout accent particulier, tout détail familier, excepté le grand chapeau de pèlerin qui pend dans le dos» Grosley qui attribue cette oeuvre au célèbre Dominique Florentin (+ c. 1565), a voulu voir les traits du sculpteur sur le visage inattendu de ce saint Jacques, de la même façon qu'il lui a assigné la chapelle Saint-Jacques de Saint-Pantaléon pour lieu de sépulture (cf., Grosley, *Mémoires historiques et critiques pour l'histoire de Troyes*, Paris 1811-1812, t. II, p. 322). Pour un peu, le retable sculpté de cette chapelle, dans la niche duquel Fichot a remplacé, par l'artifice du dessin, la statue de l'apôtre, se transformerait en un immense cénotaphe à la gloire de l'artiste venu de Toscane s'établir sous le ciel de Champagne (cf., Ch. Fichot, *Statistique Monumentale du département de l'Aube*, Troyes 1884, t. IV, p. 373 et Pl. II). Koechlin ne récuse pas complètement l'attribution du saint Jacques au Florentin. Il trouve même des arguments en sa faveur (cf., Ch. Koechlin, J.-J. Marquet de Vasselot, *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVI^e siècle*, Paris 1900, rééd. de 1966, p. 332-334, fig. 96). Cette statue de calcaire fin aux reflets d'ocre, mesure 1m, 35. Elle est classée au titre des M.H., sur la liste de 1862.

⁸¹ C'est en vertu des bulles que Pie V lui avait concédées le 3 mars 1571, que Laurent Petitfou, archidiacre d'Auxerre, prit possession de cet évêché au nom de Jacques Amyot (1513-1593), le célèbre traducteur de Plutarque. Les églises et couvents de la ville avaient été horriblement dévastés par les Huguenots qui n'avaient pas épargné la cathédrale. Aussi le premier soin du nouvel évêque fut de procéder à la bénédiction de son église dès le 22 juin et de pourvoir à son rétablissement. L'Abbé Lebeuf qui rapporte toutes ces circonstances par le menu, ajoute: «Comme on ne voyoit pas bien clair sur le grand autel, à cause de

dédiée par I. Gouyn, en 1592, *Aux devots pelerins et confreres de la confrairie Saint Jacques en la ville d'Orléans*⁸², ou encore dans cette très rare estampe qui montre le roi de France offrant sa couronne à l'apôtre, siégeant au dessus de la châsse où repose ses reliques, tandis que la reine lui offre un coeur, le chant du cygne de l'image en Majesté de saint Jacques⁸³.

En effet, les exigences du décor qui voit le jour à l'orée du Grand Siècle et règne par la suite, s'accommodent mal de ces oeuvres désuètes. Sur l'écran démesuré du retable, de grandes toiles aux couleurs chatoyantes sont plus à même de satisfaire le goût et d'exciter à la dévotion. Le pinceau de l'artiste s'exalte davantage en peignant les actes des apôtres ou le tourment des martyrs de la foi, qu'en perpétuant l'expression statique et muette d'une effigie, si vénérable soit-elle.

Pourtant, il a existé des exceptions à cette règle. L'une d'elles se contemple dans l'humble église Saint-Martin de Broué, à l'autel d'une Confrérie de Saint-Jacques demeurée vivante jusqu'à la fin de

l'épaisseur des vitrages des bas-côtés, il fit ôter une verrière entière du côté droit, placée sur la porte qui conduit au Chapitre, et y fit substituer du verre blanc avec une simple image de saint Jacques, son patron» (cf., Abbé Lebeuf, *Mémoires concernant l'histoire civile & ecclésiastique d'Auxerre & de son ancien Diocèse*, Auxerre 1851, t. II, p. 170). L'apôtre qui répond à cette «image», est assis sur un trône au dossier amorti par un fronton curviligne en forme de conque, placé à l'aplomb d'un grand crucifix. Ses traits sont réguliers, la barbe et la moustache fournies. Il est vêtu d'un manteau azur à collet rouge, tandis que sa tunique paraît brun rouge. Son chapeau même est d'émail bleu, timbré d'une coquille entre une paire de bourdonnets disposés en sautoir. Il est ceint de la besace qui lui bat le flanc droit. Du même côté, son bras levé s'appuie à la garde du bourdon. De la main gauche, il porte le livre grand ouvert, incliné sur l'avant-bras qui forme ainsi lutrin, de sorte qu'on aperçoit les lignes ondulées qui couvrent les feuillets (Baie 14, cf., *Corpus Vitrearum, France, Recensement*, Vol. III, Paris 1986, p. 117). Tout est absolument traditionnel dans cet «image» commandée par Jacques Amyot.

⁸² Cet opuscule qui mesure 16 / 10 cm., a été imprimé à Sens pour Robert Collot, Libraire demeurant à Orléans, en 1595. Son titre exact est: *Histoire de la vie prédication martyre translation, et miracles de saint Jacques le Majeur Apôtre de nostre Seigneur Iesus Christ... Item le diuin Office... Plus la guide du chemin...* La Bibliothèque Municipale d'Orléans en possède un très bel exemplaire qui lui a été donné par l'érudit A. Jarry (Rés. H 12 842). L'unique exemplaire que possède la B.N. est incomplet, amputé qu'il a été de sa guide. Il s'agit en l'occurrence d'une édition pirate du même opuscule, éditée cette fois à Rouen, en 1603, chez Loys Costé. La même gravure s'y retrouve. Elle mesure 5 / 8 cm. L'apôtre est assis sur une cathédre, environné d'une multitude de pèlerins agenouillés dont les bourdons hérissés font penser à une bataille de lansquenets. Abstraction faite de l'exécution grossière de cette estampe, la pose de saint Jacques est sensiblement la même que sur le vitrail d'Auxerre, si ce n'est qu'il tient son bourdon droit et non de biais, et qu'au lieu de porter son livre dans la main, il le laisse reposer sur son genou gauche. Il donne la main qui retient ce livre à baiser à un pèlerin qui la prend tout en le regardant, éperdu de reconnaissance. L'apôtre dans sa clémence daigne tourner vers lui son visage doublement auréolé du chapeau et d'un nimbe rayonnant. Deux coquilles grossièrement dessinées coiffent les groupes de pèlerins, l'une à droite, l'autre à gauche. Sur l'exemplaire d'Orléans, on lit sur le socle du trône les initiales .R.C. de Robert Collot, que l'exemplaire, imprimé à Rouen, ne montre pas. On y trouve, en revanche, sous les genoux du pèlerin placé à droite de l'apôtre, les initiales P.M.

⁸³ On connaît un exemplaire de cette estampe et peut-être même le bois gravé qui en est la matrice. En effet, Duchartre et Saulnier ont reproduit, en 1925, *un tirage sur le bois original*, trouvé dans le Velay, et qui appartenait alors à Mme Bufferne résidant à Craponne (Haute-Loire, cf., P. L. Duchartre, R. Saulnier, *L'Imagerie populaire*, Paris 1925, p. 419 et 421). Quant à l'exemplaire ancien, il provient des archives du château de Brousse-le-Château (Aveyron) et il se trouve en dépôt à la salle des archives de l'Évêché de Rodez (cf., R. de La Coste-Messélière, C. Prieur, *Sous le signe de la coquille, Chemins de saint Jacques et pèlerins, Château-Thierry et sa Région*, Catalogue dans Compostelle, Nvelle série, n° 2, 1983, n° 3, p. 70 et p. 71). Pour ce qui est du trait de la gravure, cet exemplaire unique est semblable au tirage réalisé sur le bois de Mme Bufferne. Une certaine usure déjà perceptible n'a fait que s'aggraver sur le bois. Mais la gravure conservée à Rodez a l'avantage d'explicitement l'image par un texte qui s'intitule *Partie des Pardons & Indulgences que gagnent les Confreres et Confrereses de la tres sainte Confrairie du Bienheureux Apôtre Saint Jacques*. Selon toute apparence, il s'agit de la grande Confrérie attachée à l'«Hospital» même de Santiago, en sorte que cette pièce est un analogue de celle présentée, à Gand, sous le n° 487 (cf., *Santiago de Compostella, 1000 ans de Pèlerinage Européen*, Gand 1985, Catalogue, p. 428). Ceci pourrait expliquer la présence inattendue des ex-votos anthropomorphiques exposés de part et d'autre de l'image trônante de l'apôtre. Celui-ci a une attitude très voisine des deux figures précédentes. La seule différence est la présence de deux coquilles attachées au collet du saint. En ce qui concerne le chapeau et le visage, saint Jacques se présente comme sur le vitrail de Jacques Amyot. Pour ce qui est du bourdon et du livre, leur position est semblable à celle de la vignette de l'opuscule d'Orléans, à cela près que l'apôtre étend la main gauche vers la couronne que lui offre le monarque. N'y a-t-il pas là, d'ailleurs, adaptation française, par le truchement du semis de fleurs de lys, d'un motif d'origine franchement espagnole? A la gauche de l'apôtre se trouve le roi et les siens, à sa droite, l'archevêque de Compostelle et son clergé, tandis qu'au registre inférieur se presse la foule des pèlerins anonymes qui vénèrent la châsse et l'effigie du saint, tout en rendant grâce pour le miracle du pendu dépeçu et du coq ressuscité qui se voit sous le marchepied, dans le triangle formé par les bourdons inclinés des deux pèlerins affrontés qui occupent le premier plan de l'image.

l'Ancien Régime⁸⁴. Une inscription qui se détache en lettres d'or au front du retable, dit l'esprit de la toile enchâssée juste au dessous. On y déchiffre non sans surprise cet avertissement: *Image Véritable de Saint Jacques de Compostelle*. Environné d'une chute de tentures écarlates d'un effet quelque peu théâtral, l'apôtre trône dans un majestueux et baroque fauteuil, orné de têtes de chérubins, les pieds posés sur un coussin. Il est vêtu d'une ample robe blanche. Sa taille est prise par un ruban bleu dont le noeud élégant frise la mignardise. Ses épaules sont couvertes du mantelet «recoquillé» de cuir verni. Le visage de saint Jacques émerge, paisible et radieux, d'autant plus dispos qu'il donne l'impression de sortir des mains d'un barbier qu'il affecte d'ignorer depuis des lustres. Son cou est dégagé et que ses cheveux ondulés, libérés du chapeau et soigneusement peignés, flottent librement. De la main gauche, il tient la hampe d'un bourdon doré et de la droite un phylactère déroulé où se lit: «PRO SALUTE EJUS TRANSMISISTI ME DOMINE» (Fig. 11).

Que cette composition ne soit pas une création originale, saute aux yeux. De toute évidence, les vignettes imprimées sur les *Compostella* rapportées par les pèlerins, au XVIII^e siècle, où saint Jacques apparaît assis dans un fauteuil de même acabit, ne sont pas étrangères à cette représentation. Mais la différence trop criante d'échelle et de facture interdit de pousser la comparaison sur ce terrain⁸⁵. Seul l'intermédiaire du burin a pu assurer ici la transmission du modèle et son agrandissement⁸⁶. De fait, il

⁸⁴ Dans le catalogue des bâtons de confréries adjugés en 1771, on trouve que celui de saint Jacques est attribué à Pierre Contet. En 1696, son aïeul, Jean Contet avait effectué un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en compagnie d'un nommé Jean Noël qui mourut en chemin. Cette confrérie existe au moins depuis le début du XVII^e s., puisqu'en 1622 ses membres érigent de leurs deniers, à la sortie du pays, une croix en pierre de Vernon, connue par la suite comme étant la «Croix aux Pèlerins». De même participent-ils, en 1626, à la construction du clocher de leur église (cf., L. Moreau, *Broué, Monographie paroissiale*, dans Archives du Diocèse de Chartres-VIII, Chartres 1903, p. 128 et 194; pour l'autel Saint-Jacques et son tableau voir p. 163 et plan p. 125; ainsi que P. Bizeau, *Églises du Canton d'Anet*, dans Bull. de la Soc. Archéol. d'Eure-et-Loir, 68 (1977) 39 et 43).

⁸⁵ On connaît plusieurs de ces vignettes. Elles figurent en tête du certificat de confession et de communion, dit *Compostella*, ou au frontispice du *Memoire des Saintes reliques* qui étaient délivrés aux pèlerins, dans la chapelle du roi de France. Ces imprimés se renouvelaient avec la nomination du chanoine député au soin de cette tâche (cf., *Saint-J. de C., Mille ans de pèlerinage en Europe*, Paris 1993, reproduction p. 99). Les tirages se succèdent sans notable évolution tout au long du XVIII^e siècle. Le curé de Saint-Bauld (Indre-et-Loire) a épinglé deux de ces certificats dans son registre paroissial par suite du décès, à douze ans d'intervalle, de deux pèlerins qui s'en revenaient de Saint-Jacques. Le certificat de Louis Afus est d'août 1713, celui de J.-Fr. Sébastiani, de Trèves, est daté de juillet 1724 (cf., J. Moreau, *À la découverte des Chemins de St-J. de C. en Indre-et-Loire*, dans Bull. Soc. Archéol. de Touraine, 42 (1988) 237-238). Quoique distinctes, les vignettes qui ornent ces documents appartiennent au même type: l'apôtre est assis de face, nimbe, mantelet, bourdon à droite, phylactère à senestre; le dossier incurvé du fauteuil à gauche et un clocher d'église à droite cadrent l'image. La différence réside moins dans la figure que dans le paysage. Celui-ci est plus stylisé sur le bois gravé du certificat de 1712, qu'on retrouve identique sur la *Compostella* de Jean Juillet, en 1733 (cf., Y. Bottineau, *Les Chemins de St-Jacques*, Paris 1966, p. 167). Au contraire, celui de Sébastiani, daté de 1724, présente à droite une forme pyramidale en meule de foin et à gauche une montagne. Cette vignette est identique à celle qui orne la «Memoria de las Santas Reliquias» ramenée par Michel Marie, paroissien de Cherisy (Eure-et-Loir), village peu distant de Broué, qui accomplit le voyage de Compostelle en 1764 (cf., J. Lelievre, *Les papiers d'un pèlerin de St-J. de C. au XVIII^e s.*, dans Histoire Locale - Beauce et Perche, N° 13, 1963, p. 4-8). Ce document est conservé au Musée de Dreux. Une troisième version de ce type, plus grossière, consiste en son image inversée. C'est celle que l'on voit sur le certificat délivré à Michel Ospital, le 25 septembre 1785 (cf., *Le Bourdon*, Bull. des Amis de St-J. de C. Aquitaine, n° 1 (Mai 1991) 27-29; voir aussi: R. de La Coste-Messelière, *Hôpitaux et Confréries de Pèlerins de St-J.*, Cadillac 1967, Catalogue, Pl. XIII, N° 714). Ces trois variantes d'un même type n'ont pas de rapport avec la toile de Broué. Mais il en existe un autre qui est comme la réduction de ce tableau. C'est celui qui figure en tête de la *Compostella* envoyée à Pistoia, en 1740, à la demande de l'Opera di S. Jacopo (cf., L. Gai, *Certificado de Peregrinación a Santiago*, dans Santiago Camino de Europa, S. de C., 1993, Catálogo, n° 72, p. 353-354; et R. de La Coste-Messelière, *ibidem*, Pl. XIII, 2, certificat de 1753?). L'apôtre, comme son fauteuil, est représenté de face et non de biais. Le grand collet souligné d'un galon est parfaitement reconnaissable, ainsi que les deux coquilles sur bourdonnets qui l'ornent. La calebasse est accrochée au bourdon. Les montants chantournés du siège sont visibles, mais non les têtes d'angelots, ce qui ne surprend pas d'une vignette de 6 / 5 cm.

⁸⁶ Il se trouve que cette gravure est décrite comme par avance dans l'Encyclopédie de l'Abbé Migne, ou Bibliothèque Universelle du Clergé, en 1850. Sous la rubrique JACQUES LE MAJEUR, on lit, en effet: «Le même, représenté assis, en costume de pèlerin, un bâton de pèlerin à la main et dans l'autre une pancarte sur laquelle est écrit: Pro salute ejus transmisisti me, Domine. Au dessus de sa tête, deux anges tenant une couronne. Milendez delinea., G. Duchange sculps. Pièce gravée avec soin. Le siège est de mauvais goût et dans le style rococo ou Louis XV» (cf., L.-J. Guéneault, *Dictionnaire Iconographique... et Répertoire Alphabétique des Attributs*, publié par l'Abbé Migne, Le Petit-Montrouge, 1850, col. 298). Il n'a pas été encore possible de localiser cette gravure. Elle ne figure ni au catalogue des oeuvres de G. Duchange, aux Estampes (B.N.), ni dans les cartons de Guéneault, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. L'activité de Gaspard Duchange, compte tenu du temps nécessaire à sa formation, se situe entre sa naissance à Paris, en 1662, et son décès dans cette même ville, le 6 janvier 1757, sachant qu'il fut reçu académicien, en 1707 (cf., E. Bénézit, *Dictionnaire*, t. III, 1955, p. 365; et *Dict. de Biographie Fr.*, t. XI, Paris 1967, col. 1169).

existe au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, à Madrid, une gravure qui affiche, inversée, cette même image de l'apôtre (Fig. 12) ⁸⁷.

Le doute n'est donc plus permis. Que ce soit le tableau ou la gravure, il est clair qu'ils s'inspirent l'un et l'autre, ou l'un par l'autre, non plus de l'image médiévale de l'apôtre, mais de sa Majesté rénovée et magnifiée à la fin du XVIII^e siècle ⁸⁸. Pourtant, il s'en faut que ce portrait du saint soit la copie conforme de l'effigie qui n'a cessé de siéger dans sa basilique. En vain y cherche-t-on cette *esclavine*, ciselée de trophées militaires, offerte à saint Jacques, en 1703, par l'archevêque Fray Antonio de Monroy (1685-1715), non plus que les broderies gaufrées de sa robe ⁸⁹. Nonobstant, un détail emporte la conviction. Ce sont ces têtes de chérubins qui, sur le tableau comme sur la gravure, paraissent amortir les accoudoirs du fauteuil, alors qu'à Compostelle leur visage poupin supporte allégrement une énorme volute de métal vermeil. Ce détail réinterprété, tout comme le dossier chantourné exagérément rehaussé, moderne vision de la gloire céleste, ne s'invente pas (Fig. 11 et 12) ⁹⁰. Sur un point seulement le peintre de Broué qui était peut-être parisien, s'est permis d'innover dans le doute. Abusé par la zone d'ombre qui, sur la gravure, noie la chevelure et les épaules de l'apôtre, il a inventé l'obscur circonférence d'un chapeau que ne retient aucune jugulaire (Fig. 11).

Si ces deux images sont pratiquement superposables, il reste qu'un des éléments qui composent la gravure, manque au tableau. Aux angles supérieurs de celle-ci, brochant sur la tenture, deux anges

⁸⁷ Je dois la connaissance de cette gravure anonyme à Mme E. Santiago Paez Chef de Service du Cabinet des Estampes de la Biblioteca Nacional, à Madrid, qui m'en a obligeamment communiqué une reproduction, le 13 mai 1990 (S. 23 233). Cette image porte, en sous-titre, la légende suivante: «S. Iacobus Major / Patronus totius Hispaniae». Elle ne paraît pas d'une exécution très soignée. Il eut été intéressant de pouvoir la comparer avec la gravure de G. Duchange, exécutée d'après l'oeuvre de ce peintre nommé «Milendez» qui doit s'entendre pour «Meléndez». Il a existé deux peintres de ce nom: l'oncle, Miguel Jacinto (1679-1731?) et le neveu, Luis (1716-1780), réputé pour ses natures mortes. A l'exception des anges tenant la couronne, comme il est dit plus bas, la conformité du tableau de Broué avec cette gravure est complète, à deux détails près: la longueur du bourdon, plus haut à Broué, ce qui peut s'expliquer par le départ des anges; et le texte qui n'est pas coupé de la même façon. A Madrid, l'inscription se lit: «PRO / SALUTE / EIUS / TRANS- / MISISTI / ME / DOMINE», tandis qu'à Broué, on trouve: «PRO / SALU / TE EJUS / TRANS- / MISIS / TI ME / DOMI / NE», ce qui témoigne d'une conception pour le moins originale de l'articulation des mots.

⁸⁸ Telle qu'on la voit peinte, par exemple, sur la toile qui se trouve dans le vestibule de la Sacristie de la cathédrale, à saint-jacques de Compostelle.

⁸⁹ L'«esclavina» d'argent qui se voit encore, fut réalisée, en 1701, par Juan de Figueroa, orfèvre de l'archevêque sur de possibles dessins de Domingo de Andrade, pour ce qui est de son décor. Elle fait porter à l'apôtre, en guise de croix pectorale, la «cruz de Santiago», encadrée de deux coquilles. Cette parure somptueuse vint remplacer une précédente esclavine, oeuvre de l'argentier milanais Clemente Viancano (cf., M.-T. Ríos Miramontes, *La Capilla Mayor de la Catedral Compostelana. El altar y el camarín*, dans *Compostellanum*, 27 (1982) 131-132). L'idée de vêtir saint Jacques en pèlerin était alors admise. Dans son Mémoire, rédigé vers 1660, le chanoine D. José Vega y Verdugo l'exprime avec force. A ses yeux, l'apôtre est: «por antonomasia el singular peregrino, de quien toman el abito quantos a Romeria caminan, aunque bengan a este santuario. Y si digo que le benia bien el estar de peregrino bestido, la vna mano le bantada sobre el boton del bordon; y la otra señalando abajo a la vrna pasada el «HIC IACET», teniendo dos v tres generos de esclavinas que, sobre la del metal, se muden, segun la grandeça de su fiesta» (cf., *Memoria*, fol. 33 v, cité par J. Carro García, *La Imagen sedente del Apóstol en la Catedral de Santiago*, dans *Cuadernos de Estudios Gallegos*, 5, fasc. 15 (1950) 48). Tout en exposant une conception de la Majesté de l'apôtre, très différente de celle qu'exprime la primitive statue du Maître Autel, le chanoine révèle un usage qui explique peut-être l'absence d'unanimité dans la représentation de cette «esclavine». C'est que la garde-robe du saint comportaient une série de mantelets brodés appropriés à chaque circonstance de la liturgie. A cela s'ajoute aussi le fait qu'en raison de la surcharge de leur ornementation, ni la robe fleurie de l'apôtre, ni l'esclavine donnée par Monroy, ne se prêtent à une représentation aisée. De là à penser que la simplification du costume qui transparait sur la toile de Broué, résulte de l'adaptation du modèle à un goût moins chargé et pour tout dire plus français, il n'y a qu'un pas. Or non seulement l'existence de la gravure de Madrid interdit de le franchir, mais encore nombre de statues espagnoles qui ont opéré le même choix dans la toilette de l'apôtre, se lèvent pour en chasser l'idée. Que ce soit la majesté de Vigo, celle de Padron ou celle du grand couvent franciscain de Compostelle, beaucoup d'entre elles préfèrent le mantelet de pèlerin à l'esclavine chamarrée de Monroy.

⁹⁰ Ainsi que le stipule le protocole du marché passé par devant notaire, Juan de Figueroa devait livrer le «sillon» de l'apôtre, fait et posé, huit jours avant la Saint Jacques de l'année 1703 (cf., M.-T. Ríos Miramontes, *La Capilla Mayor* (nota 89) p. 131). Cette précision fournit le terminus a quo de la gravure de Madrid comme du tableau de Broué, qui ne sauraient être l'un et l'autre antérieurs au XVIII^e siècle. La double volute du pied et de l'accoudoir, gardée par un monstre marin et une tête d'ange, est sans doute de l'invention de Fray Gabriel de Casas (*Ibidem*, Lam. 14). Quant au dossier considérablement remonté de la gravure et du tableau, son dessin s'accorde dans les grandes lignes avec celui qui existe, mais placé sous la ligne des épaules pour permettre à l'effusion des pèlerins de se donner libre cours (*Ibidem*, Lam. 15).

potelés qu'une écharpe de tissu ne suffit pas à habiller, soulèvent à quatre mains une énorme couronne fleuronnée. Ils se disposent à en coiffer l'apôtre à son insu (Fig. 12). Visiblement, l'auteur de la toile de Broué a volontairement fermé les yeux sur ce couronnement, car il n'a pas cru devoir se dispenser de reproduire les herbes folles qui semblent jaillir comme des flammes du pesant dossier. S'il l'a fait, c'est peut-être que les pèlerins de Broué lui ont témoigné que cette couronne avait cessé d'être exposée⁹¹, à moins que certains bouleversement politiques se soient chargés de rendre suspect ce symbole de gloire.

Il n'en est que plus remarquable qu'une image de dévotion, sensiblement antérieure à ce tableau, d'un goût fantaisiste et archéologique tout ensemble, intitulée: *Le vray Pourtraict de Saint Jaques, comme il est en Compostelle*, montre l'apôtre trônant sur son autel, la couronne exactement suspendue au dessus de la tête. Des pèlerins, contemporains des premiers feux du Roi Soleil, s'agenouillent à ses pieds et se prosternent du haut d'une sorte de tribune à laquelle ils accèdent par un escalier qui s'ouvre en coulisse dans une porte à bossage qui a son pendant pour la descente (Fig. 13). A défaut d'aller dans le sens des transformations dont le Maître-Autel de la basilique va bientôt être le théâtre, la figure, fortement stylisée, de saint Jacques, appuyé d'une main sur un grêle bâton en forme de Tau, et la chaise curule sur laquelle il est assis, attestent d'une profonde évolution du goût⁹².

Point d'anges dans cette évocation. Mais à Aire-sur-la-Lys, dans le Pas-de-Calais, à la Collégiale Saint-Pierre, où la dévotion au chef de saint Jacques paraît s'être rallumée au seuil du Grand Siècle, le chanoine Adam Caron avait fait peindre à même le mur, au dessus du tableau des miracles dispensés par l'insigne relique, l'image de la Majesté de l'apôtre, assis sur un siège d'apparat lui-même juché sur un piedestal environné du collège des chanoines de Cappellebrouck en prières⁹³. Saint Jacques est vêtu à la mode apostolique d'une tunique et d'un manteau. Comme plus tard, à Broué, il tient de la main gauche le grand bourdon muni de la calebasse, et deux anges aux ailes déployées s'affairent auprès de lui dans un froissement de courtines. Pas de couronne ici. Seul un nimbe auréole le front dénudé de l'apôtre dont la Majesté a perdu tout mystère.

Si l'on écarte cette rare peinture et cette singulière estampe qui confère à l'apôtre on ne sait quel air mérovingien, il reste que le tableau de Saint-Martin de Broué, unique selon toute apparence, est seul en

⁹¹ L'ultime mention qui concerne cette fameuse couronne, révéree des pèlerins issus des Pays germaniques, est le fait d'un inventaire rédigé en 1648. On y lit ceci: *Iten tiene el Santo Apostol vn collar de plata y vna corona de lo mismo pendiente sobre su cabeza, de que le faltan algunos pedazos* (cf., A. López Ferreiro, *Historia de la S. A. M. Iglesia de Santiago*, t. IX, Santiago 1907, p. 191, cité par J. Carro García, op. cit. supra, p. 47). Par la suite, il n'en est plus question. Aussi la date tardive de la gravure comme du tableau, invite à voir dans le transport de cette couronne moins l'évocation d'un usage disparu que la métaphore de la *corona vitae*, récompense des Cieux (cf., *Épître de Saint Jacques*, I, 12).

⁹² Un exemplaire de cette gravure anonyme est conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, sous la cote: Est. Vb 135 folio (cf., reproduction, dans LA ORDEN MIRACLE, E., *Santiago en España, Europa y América*, Madrid 1971, N° 377). La date de 1648, évoquée plus haut, pourrait indiquer le *terminus ad quem* de cette oeuvre, si le genre de l'estampe n'avait précisément le don de se jouer des rigueurs de la chronologie. Cependant, l'accoutrement des pèlerins qui s'y voient, ne contredit pas une datation du milieu du XVII^e siècle. Dans son *Historia del Glorioso Apóstol Santiago*, publiée à Madrid, en 1615, le Padre Oxoá décrit ainsi la Maître-Autel de la basilique: «No tiene retablo en el testero, sino solo la del glorioso Apostol que esta sentada en vna silla dorada sobre el altar mayor arrimada a vn pretil, que le llega hasta quasi los hombros, de modo que le quedan descubiertos parte dellos, el cuello y la cabeza, para dar lugar a la devocion de los peregrinos y gentes que vienen a visitarle, a que le toquen y traten. Y asi lo hacen ellos con gran devocion y reverencia, subiendo alli por dos escaleras que ay a los lados detras del mismo altar mayor» (Cap. XVIII, p. 119, cité par J. Carro García, op. cit. supra, p. 46-47). De même Ambrosio de Morales indique-t-il, dans son *Viaje Santo*: «Subiese a esta Imagen por une escalera que esta al lado de la Epistola con su portecica, y deciendese por la otra del lado del Evangelio» (Ibidem, p. 46).

⁹³ Il est difficile de donner une description plus précise de cette peinture murale qui occupe tout le de la chapelle Saint-Jacques. Elle n'est connue, en effet, que par les relevés qui ont été faits après sa découverte et sa restauration en 1842. Actuellement la couche picturale est entièrement obnubilée par un voile de calcite. Il est donc plus prudent d'attendre sa restauration imminente avant de se prononcer sur son iconographie. Voici toutefois comment l'Abbé Eugène Van Drival décrit la Majesté de l'apôtre dans sa dissertation: «Dans la première (partie qui est comme le titre et le frontispice de toute l'histoire) on voit St-Jacques assis sur un trône, sous un baldaquin dont deux anges soutiennent les rideaux. Ces anges sont vêtus... L'Apôtre est nimbé, il tient de la main gauche le bourdon et la gourde du pèlerin de St-Jacques, attribut bien connu; de la droite il bénit. Ses pieds sont nus comme il convient à un Apôtre... Il a le manteau rouge du martyr. Autour de lui et à genoux sont les dix chanoines d'Aire qui ont restauré la fresque» (cf., Abbé E. Van Drival, *Histoire du Chef de Saint-Jacques-Le-Majeur... Avec explication d'une peinture murale sur le même sujet conservée dans l'Église de St-Pierre d'Aire-sur-la-Lys*, dans Bull. de la Commission des Antiquités Départ. du Pas-de-Calais, t. 1, Arras 1849, Séance du 9 août 1858).

France, au déclin de l'Ancien Régime, avec les vignettes des *Compostella* pieusement rapportées de Galice par les pèlerins, à offrir le visage moderne de la Majesté de saint Jacques, celui qui se voit toujours et qui semble avoir connu un grand succès en Espagne et au delà, jusqu'à l'orée du XIX^e siècle, comme l'indiquent les multiples oeuvres qui s'en sont inspirées ⁹⁴.

5.- IN LUMEN GENTIBUS

Il est notoire que, de même que la position assise n'est pas l'apanage exclusif de saint Jacques, de même plusieurs des traits ou des gestes évoqués ici sont communs au langage de l'art ⁹⁵. Il n'empêche qu'inscrits dans un contexte aussi précis que celui de l'iconographie de l'apôtre glorifié dans sa Majesté, ils prennent un singulier relief.

Pour la troisième fois, en effet, se trouve posée, par des voies différentes, la question de la référence à un paradigme dans le cas des représentations de l'apôtre siégeant. Si le culte de saint Jacques n'avait été qu'une dévotion ordinaire, si tant est qu'il en existe, on pourrait légitimement attribuer cette récurrence au manque d'originalité d'imagiers à court d'inspiration. Mais tel n'est pas le cas. S'agissant d'un pèlerinage qui a incité des milliers d'hommes et de femmes à venir se prosterner sur la tombe de l'apôtre et à embrasser son effigie au terme d'un long et périlleux voyage, l'imitation réitérée de son Image sainte dans des milieux divers, sans relation vérifiable entre eux, et à des époques distinctes, ne peut pas être le fruit du hasard. Cet entêtement est, au contraire, l'expression d'une intention qui s'enracine dans la volonté de contempler non pas une image approximative de l'apôtre, mais la «véritable», celle dont

⁹⁴ Sans chercher à être exhaustif et sans respect de la chronologie des oeuvres, voici quelques échos de ce véritable *revival* qui persiste une partie du XIX^e siècle. Tout d'abord deux burins qui paraissent dépendre l'un de l'autre: une simple estampe, acquise en 1975 par la Biblioteca Nacional (cotée 235, adquisición Albert?), et une gravure plus élaborée, intitulée: *Vro Ret. del Apostol Santiago el Mayor Patron de las Espanas que se uenera por la RI Gongreg. de Nacionales y Originarios del Reyno de Galicia en Madrid* (Madrid 1806, librito en 16°, cf., M. López Serrano, *Iconografía de Santiago en los libros y grabados de la Biblioteca de Palacio*, dans Reales Sitios, Año VIII, n° 28, (1971) 60-62; et J. F. Filgueira Valverde, *La Iconografía de Santiago en el Grabado Compostelano*, dans Historias de Compostela, Vigo 1970, p. 105-110). Sur ces deux images l'apôtre porte l'esclavine à la croix de Saint Jacques, et, gravé sur le phylactère, le verset du symbole des apôtres qui lui correspond. En ce qui concerne les statues, on peut distinguer deux types: celui qui adopte comme on l'a vu, le simple mantelet, et celui qui arbore la *cruc de santiago*. A la première série appartiennent les statues de l'église Santiago de Vigo (attribuée au XV^e s.?, cf., J. M. López-Chaves Meléndez, *El Camino Portugués del Norte*, portada, dépliant édité par le Concello de Vigo, 1993); de l'église de Padrón (Maître-Autel); du grand Réfectoire du Couvent des Franciscains de Compostelle (saint François d'Assise figure à genoux auprès de saint Jacques qui a une taille immense); ainsi que celle qui se trouve au Convento de las Comendadoras de Santiago, à Madrid oeuvre de Manuel Virués (cf., LA ORDEN MIRACLE, E., *Santiago en España, Europa y América*, Madrid 1971, N° 537). Cette même image de l'apôtre a franchi l'Océan pour gagner l'Amérique. Dans les années où commence à gronder la Révolution, la *Cofradía de Gallegos* de Buenos Aires s'adressa au sculpteur José Ferreiro pour obtenir deux *imagenes* de l'apôtre, l'une assise, un peu plus grande que nature, pour le Maître-Autel, l'autre équestre, destinée aux processions. Ces oeuvres, embarquées à La Coruña, mirent le cap sur l'Argentine où elles se voient toujours à l'église de San Ignacio de Buenos Aires. Il en coûta «14.000 reales de vellon» (cf., H. Schenone, *Santiago en la Pintura y Escultura de Argentina y Paraguay*, dans Santiago y América, S. de C., 1993, Catálogo, p. 181). Du second groupe, relève la statue conservée au Museo Diocesano de Lugo, du milieu du XVIII^e s. (cf., Musco de las Peregrinaciones, *Exposición Inaugural*, 1965, La Coruña 1966, Catálogo, N° 2, p. 94). Il n'est pas jusque dans les Pays-Bas où cet engouement ne se manifeste, comme le montre le curieux tableau de Blendeff, à l'église Saint-Jacques de Bruges (cf., A. Georges, *Le pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France*, Académie royale de Belgique, Mémoires t. XIII, Bruxelles 1971, Pl. 6).

⁹⁵ Des prophètes qui désignent du doigt l'inscription écrite sur le phylactère ou le livre qu'ils tiennent se voient debout ou assis, à Laon et à Chartres, au portail central du transept nord, vers 1200 ou un peu plus tard. Leur geste n'a cependant pas ce caractère figé et répétitif qui caractérise les Majestés de saint Jacques (cf., W. Sauerländer, *La sculpture gothique en France - 1140-1270*, Paris 1972, Pl. 72, 80, 93; et du même: *Von Sens bis Strassburg*, Berlin 1966, Abb. 99). Ce même geste se retrouve aussi bien à Notre-Dame de Paris qu'à Amiens ou à Reims (cf., ibidem: Pl. 149, 169, 187 et 243). Mais dans tous ces exemples, comme sur le bas-relief du Rijksmuseum d'Amsterdam qui montre saint Jean, vers 1150 (voir note 104), la main qui tient le livre ou le phylactère, est rarement celle qui le désigne, ce qui est toujours le cas dans les Majestés de saint Jacques examinées ici. Mais ce geste est souvent celui de Jean le Précurseur, désignant l'Agneau. Il serait intéressant, pour ce qui est de la position assise, de comparer les Majestés de saint Pierre qui sont, semble-t-il, les plus nombreuses, avec celles de saint Jacques. Il ressortirait sans doute de cette étude que les statues assises du Majeur accusent une très grande diversité. Ce serait là un signe non équivoque de la vitalité du culte de saint Jacques et de sa fécondité sur le plan de l'imaginaire.

l'efficace ne se dément pas, celle dont le contact charnel a gravé dans la mémoire le souvenir impérissable d'une expérience unique, car l'épiphanie de la Majesté est une image de Vérité ⁹⁶.

Il est donc nécessaire de marquer le sens et la portée de cette imitation qui procède moins de la volonté de s'approprier un objet par le truchement de son double, que du désir réitéré d'approcher à travers son image le cœur de l'apôtre tel qu'il a été éprouvé au fil des générations.

L'autel Saint-Jacques de l'église de Broué était celui d'une confrérie. Sur le socle de la statue de Perdreauxville, se lisent encore les noms des donateurs qui se qualifient *FRERES. DE S. IAQUES* (Fig. 8) ⁹⁷. A Barjouville, humble église consacrée à l'apôtre aux portes de Chartres, la Majesté du saint trône en miniature au sommet du bâton de la confrérie qu'il préside ⁹⁸. D'autre part, même si l'on n'en conserve aucun exemple pour le XIV^e siècle, on sait par les registres de comptes de l'Hôpital Saint-Jacques de Paris, que plusieurs des images de l'apôtre étaient environnées de pèlerins agenouillés ⁹⁹. Ces priants se voient toujours sur le socle de la statue disparue qui se trouvait à la façade de la chapelle Saint-Jacques d'Orléans ¹⁰⁰. A l'église Saint-Alpin de Châlons-sur-Marne, ils entourent son trône, au bas d'un

⁹⁶ De fait, tout un rituel entoure la vénération de cette effigie. En 1532-1533, le chapitre cathédral examine «donde se pueden hacer dos grapes para el altar mayor e la horden que los Romeros han de tener para subir arriba a la ymagen de Santiago» (cf., J. Carro García, *La Imagen sedente...*, dans Cuadernos de Estudios Gallegos, 5 (1950) 45). On aperçoit des échelles par où les pèlerins accèdent à la statue, derrière l'autel, sur le fameux volet du polyptyque d'Indianapolis (cf., M. Stokstad, *The Sanctuary of Saint James at the end of the 15 th. century*, dans Compostellanum, 32 (1987) 527-531; reproduction dans *Santiago Camino de Europa*, 1993, p. 236). La relation de Jean de Tournai le confirme. Après s'être confessé et avoir communiqué, «(il) monte à une échelle de bois derrière le grand autel et là (il) accole une image qui est taillée en bois(sic)» (cf., H. Jacomet *La peregrinación de J. de Tournay - 1488-1489*, dans *Santiago Camino de Europa*, 1993, Catálogo, n° 137, p. 450-451; nombreux extraits cités d'après la transcription de J. Viellard, dans Barret - Gurgand, *Priez pour nous à Compostelle*, Paris 1978). Dans son *Viaje Santo*, accompli en 1572, Ambrosio de Morales déclare avec force: «el fin del Romage y su cumplimiento es llegar el Peregrino a esta Imagen, y besandola con reverencia en la cabeza y abrazandola por el cuello, que para eso esta pendiente de una cadena (?)» (cf., J. Carro García, *ibidem*, p. 46). Le témoignage du picard Guillaume Manier qui entre dans la basilique le 1er novembre 1726, achève de convaincre que l'effigie de l'apôtre ne pouvait laisser quiconque indifférent: «Au-dessus du tabernacle, Saint-Jacques à hauteur d'homme, en argent doré, avec une selavine(sic) ou collet de même matière sur ses épaules, garni, au lieu de coquillages...; le tout d'or et d'argent massifs, assis dans un fauteuil, le bourdon à la main, la tête nue. Au collet sont les armes de guerre: canon, fusil, tambour, épée, esporton(sic); frange d'or au bas du collet. Aux deux côtés, derrière le choeur, sont deux escaliers secrets, un de chaque côté, qui ont treize ou quatorze degrés, qui conduisent tous deux à la hauteur de ce Saint-Jacques, où étant parvenus les pèlerins embrassent Saint-Jacques par derrière, mettent leur collet sur ses épaules et leur chapeau sur sa tête» (cf., Baron de Bonnault d'Houet, *Pèlerinage d'un paysan picard à St-J. de C.*, Montdidier 1890, p. 79).

⁹⁷ Cette précieuse inscription est peinte en majuscules romaines, noires sur fond blanc, sans le moindre caractère gothique, ce qui confirme s'il était besoin, l'appartenance de cette oeuvre au XVI^e siècle (voir infra notes 56 et 62). Elle se lit ainsi: «IEHAN. IEHAN. LADVENANT. PAQUET./ FRERES. DE S. IAQUES. ONT. DONE. CEST.». Malheureusement, là s'arrête la lecture, car la statue étant placée à l'angle de deux murs, il est impossible de voir si l'inscription se retourne sur le côté droit du socle. On peut cependant la compléter en restituant: «CEST. IMAGE». Il faudra un jour s'inquiéter de savoir si l'acte de donation est daté ou non.

⁹⁸ Voir description supra note 29.

⁹⁹ Lors de la découverte des 14 statues enfouies de l'Hôpital Saint-Jacques, rue Saint-Denis, au mois d'avril 1840, dont la Majesté de l'apôtre, le rapporteur de la Commission chargée d'examiner ces sculptures note ceci: «Une statuette de 3 pieds de hauteur, la quatorzième de cette suite, vêtue en pèlerin, nous a paru être celle du donateur de ces statues, qui, par humilité, s'est fait représenter dans des proportions moins grandes» (cf., *Rapport sur les statues découvertes dans une maison située au coin des rues Saint-Denis et Mauconseil*, dans *Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères, publiés par la Soc. Royale des Antiquaires de France*, t. V, Paris 1840, p. 372). Malheureusement rien n'indique que cette statuette de supposé «donateur» ait eu un lien quelconque avec la statue attribuée à Guillaume de Heudicourt (cf., M. Beaulieu, et V. Beyer, *Dictionnaire des Sculpteurs français du M.-A.*, Paris 1992, p. 65-66). Nonobstant, sans compter l'image du sceau de la Confrérie (cf., H. Jacomet, *Sello de la Cofradía de Santiago de Paris*, dans *Santiago Camino de Europa*, n° 44, p. 314-315), plusieurs représentations de l'apôtre le montraient entouré de pèlerins agenouillés dans les bâtiments même de l'Hôpital (cf., Fr. Barón, *Le Décor sculpté et peint de l'Hôpital St-J.-aux-P.*, dans *Bull. Mon.*, n° 133-I (1975), Pièces justificatives n° 149, p. 61; n° 159, p. 62; n° 169, p. 63). Il n'est pas exclu que l'une ou l'autre de ces images ait figuré saint Jacques assis.

¹⁰⁰ Ce détail figure sur l'une des sept planches lithographiée que Charles Pensée a consacré à la chapelle Saint-Jacques, dans son *Histoire Architecturale d'Orléans* (cf., Bibliothèque Municipale d'Orléans, Réf. H 56; cf. aussi: L. de Buzonnière, *Histoire architecturale de la ville d'Orléans*, Orléans 1849, t. I, p. 350). Il se voit aujourd'hui dans le jardin qui s'étend derrière l'Hôtel de Ville, ancien hôtel Grosloot, où la façade de cette chapelle primitivement située rue des Hôtelleries, près du Châtelet qui commandait le pont de Loire, ayant été acquise par la ville en 1880, fut démontée et remontée pierre par pierre, en 1884.

vitrail du XVI^e siècle ¹⁰¹. Ailleurs c'est le pèlerin donateur qui s'est lui-même introduit aux pieds de la Majesté, comme à Berville-en-Roumois, au XV^e, et à Cocherel, au XVI^e siècle (Fig. 7) ¹⁰². La relation entre l'image de Majesté, miroir de dévotion, et l'accomplissement du pèlerinage est donc manifeste.

Il est tout aussi indubitable que ces images n'étaient pas destinées à un emplacement quelconque. Elles se trouvaient sur l'autel du saint dont on invoquait les suffrages. De là, leur présence dans des églises et chapelles principalement dédiées à l'apôtre, à Beauvais, Brioude, Verneuil, Folleville, L'Étoile, à Saint-Jacques en Merléac ou Saint-Jacques en Tréméven. Il n'en va pas autrement dans le cas où ces statues appartiennent à un oratoire, comme à Fontaine-les-Ribouts ¹⁰³. Aux Ventes, près d'Évreux, comme à Merleac, cas exceptionnel, sans doute, la Majesté du saint est toujours assise au dessus de son autel, même s'il domine du hant d'une niche À l'Hôpital saint-james de Bordeaux, rue du Mirail, l'image de l'apôtre en Majesté timbre la clé de voûte qui surplombe le maître-autel. Mais ce qui le prouve surtout, c'est que chaque fois que ces effigies sont aperçues «en situation», sur un document contemporain, à la faveur d'un vitrail ou d'une enluminure ¹⁰⁴, elles apparaissent trônant sur la table de l'autel. On le constate dans la scène du dénouement inscrite au tympan des verrières consacrées au miracle du pendu dépendu, que ce soit à Saint-Vincent de Rouen ¹⁰⁵, à Féricy ¹⁰⁶, à Mainvilliers ¹⁰⁷ ou à Triel ¹⁰⁸. Mieux encore, sur la

¹⁰¹ Le panneau qui montre ainsi l'apôtre, occupe aujourd'hui le registre inférieur de la lancette gauche de la Baie 3. Il est daté vers 1515 (cf., *Corpus Vitrearum, France, Recensement*, Vol. IV, Paris 1992, p. 351; voir H. Jacomet, *Regard sur le culte et l'iconographie de saint Jacques*, dans *Le Saint Jacques de Gueberschwihr*, Musée d'Unterlinden, Colmar 1993, p. 39).

¹⁰² Dans ces deux cas le donateur figuré en priant est un pèlerin. A Berville, ce petit personnage, haut de 28 cm., joint les mains au devant de son bourdon et porte une basace dépourvue d'insigne. L'homme qui paraît jeune, a les cheveux courts. Son nom est gravé au dessous de lui, sur le socle. Il ressemble assez, le chapeau en moins, au Jehan Cavé de la pierre obituaire de la cathédrale de Rouen. A Notre-Dame de Cocherel, la figure du donateur qui mesure 57 cm., est plus individualisée. Sa chevelure est abondante. Le chapeau tombe dans le dos. L'aile en est timbrée de la coquille de même que la besace au rabat arrondi. Il a les mains jointes. Le sculpteur semble avoir fait l'économie du bourdon. De tous ces portraits de donateurs-pèlerins, ce «bourgeois» normand a un accent de vérité qu'il partage avec le "gentilhomme" de Dammartin-en-Goële.

¹⁰³ Cet oratoire était, en réalité, un ermitage de la forêt, lui-même issu de la chapelle du château disparu (voir note 45).

¹⁰⁴ On songe ici à la très belle enluminure, exécutée en grisaille rehaussée d'or par Jean Dreux, vers 1462, pour la *Composition de la Sainte Écriture* (Bibliothèque royale de Bruxelles, Ms 9017, f^o 308, V^o), manuscrit ayant fait partie de la bibliothèque de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1396-1467). Cette enluminure montre le duel entre saint Jacques et Hermogène, terrassé par les démons auxquels il croyait commander (cf., A. Georges, *Le pèlerinage à Compostelle*, Bruxelles 1971, Pl. 2a; cf., supra note 39).

¹⁰⁵ Au mois de mai 1944, l'église Saint-Vincent de Rouen fut anéantie. Heureusement, les vitraux qui en étaient la parure, avaient été déposés. Ceux-ci ont été remontés, Place du Vieux-Marché, dans l'église Sainte-Jeanne-d'Arc, consacrée le 29 avril 1979. L'histoire du pendu dépendu, fameux miracle de saint Jacques, est peinte sur les soufflets de la verrière de sainte Anne, au nombre de six, ainsi que sur les mouchettes qui figurent des petits pèlerins en oraison (Baie 12). Cette verrière éclairait au sud la chapelle Sainte-Anne de la paroisse Saint-Vincent. Les soufflets sont disposés de façon pyramidante: 3, 2, 1. L'action de grâce des pèlerins se trouve au registre inférieur, sur la gauche. La scène est vue en plongée. Les trois pèlerins, le père, la mère et le fils, s'agenouillent sur la droite, au pied de l'autel vu de biais. Sur la table même de ce dernier, tendue d'une blanche nappe, saint Jacques semble directement assis sans chaise ni dossier. Il est enveloppé d'un manteau écarlate. Son visage est peint à la grisaille. Il est dépourvu de chapeau. Le bourdon qu'il tient vertical dans la main gauche, le nimbe et la courroie de la sacoche, passée du même côté, sont soulignés au jaune d'argent. On ne discerne malheureusement pas le geste des mains. L'oeuvre paraît pouvoir être datée entre 1515 et 1526 (cf., F. Perrot, *Les vitraux de l'ancienne église Saint-Vincent*, dans *Bull. des Amis des Monuments Rouennais*, n^o spécial, Juillet 1978 - Mai 1979, p. 65-67).

¹⁰⁶ L'église Sainte-Osmane de Féricy se trouve sur la rive droite de la Seine, entre Melun et Fontainebleau (Seine-et-Marne). Les panneaux du vitrail qui retrace la légende du pendu dépendu, sont répartis dans deux baies (2 et 4). Ils sont attribuables au second quart du XVI^e s. (cf., *Corpus Vitrearum, France, Recensement*, Vol. I, Paris 1978, p. 98-99) C'est au sommet de la baie 4, dans la chapelle sud, au dessus de l'autel de sainte Osmane, que se découvre la famille venue s'agenouiller aux pieds de l'apôtre. La scène est touchante. Elle se montre de manière frontale. Au milieu, saint Jacques siège de face sur son autel. A droite, le père, vu de profil, le bourdon appuyé à dextre, le chapeau rejeté dans le dos, le chapelet passé aux doigts de ses mains jointes, regarde sa femme et son jeune fils. Tous deux sont agenouillés à gauche et lèvent des yeux éperdus de reconnaissance sur saint Jacques, qui, on le devine au mouvement de ses jambes, devait se tourner vers eux. La mère qui tient son fils par l'épaule, le présente à l'apôtre. Malheureusement, il ne subsiste de ce dernier que la partie inférieure du corps. Ce qu'on en voit, montre qu'il est nu-pieds, revêtu d'une robe rouge et qu'il tient son bourdon incliné vers l'épaule gauche. Son effigie est encadrée de deux colonnettes jaspées qui formaient niche ou fronton, ainsi que de deux statuette dorées, placées aux extrémités de la prédelle. Le chapeau et le bourdon du fils sont posés à terre.

¹⁰⁷ La même dispersion des panneaux d'un sujet unique s'observe à Mainvilliers, dans la banlieue nord-est de Chartres (Eure-et-Loir). Le panneau qui montre saint Jacques en Majesté, est resté en place dans le soufflet de la baie 7. Ce qui subsiste de

maître-vitre de Saint-Jacques en Merléac, datée de 1402 exactement ¹⁰⁹, il est assis à la porte de son sanctuaire où se pressent les pèlerins. Dans le cas de la plus ancienne figuration de la Majesté de saint Jacques, celle des Roches-l'Évêque, au XIII^e siècle, l'apôtre est peint trônant, au dessus de l'autel où il était honoré, et l'on admire encore la silhouette de deux des pèlerins qui lui rendent grâces en fléchissant le genou ¹¹⁰. A l'orée du XVIII^e siècle, Antoine Dorival louant les mérites de l'église de Gisors, vante la chapelle qui *Porte le fameux nom de saint Jacques le Grand*, et où *L'apôtre de l'Espagne, en chaise magistrale, / Avec un saint Cristofle ont leur beauté égale* ¹¹¹.

Du coup, il paraît indéniable que même si l'on n'a pas cherché à copier directement les dispositions de l'autel spectaculaire qui, érigé sur le sépulcre de l'apôtre, dans la cathédrale de Compostelle, ne cessa d'être embelli, l'émotion du pèlerinage vécu et la volonté d'identification au sanctuaire aimé ont fortement contribué à la définition et au succès de ce type d'image.

Sous le Jubé de la cathédrale d'Amiens, au moins depuis la fin du XIV^e siècle, se trouvait, à droite de la porte du choeur, l'autel dit du *Menton saint Jacques*, à cause de la relique qui y était vénérée au milieu de bijoux sans nombre. Il se déduit de l'inventaire du Trésor de cette cathédrale, dressé en 1419, que le reliquaire dans lequel était enchâssé ce menton, *avait la forme d'un temple, accompagné de quatre clochetons, avec un pinacle au milieu et un cristal*. Mais le chanoine Guillaume Aux Cousteaux qui fit sculpter au dessus de sa tombe l'histoire de saint Jacques qui est l'une des merveilles de la cathédrale d'Amiens, avait, de son vivant, doté l'insigne relique d'un écrin qu'il jugeait sans doute plus digne de l'apôtre. L'inventaire de 1535 le décrit en ces termes: *Une ymage de saint Jacques le Majeur d'argent, assis en une chaise épiscopale, reposant sur une téréche à pied à six carrés, garni de six petits pilliers, dans laquelle téréche sont deux angles (sic) portant les armoiries de feu Mgr Guillaume Aux Cousteaux, qui a donné ledit ymage saint Jacques le Majeur, encassé en cristal garny d'argent*. Le manuscrit de Pagès permet d'ajouter que l'apôtre était *vêtu d'un manteau par-dessus ses habits, avec le bourdon à la main, la matère (malette?) à son côté, et le chapeau de pèlerin sur la teste* ¹¹².

l'histoire des pèlerins, se voit à la baie 9 (cf., *Corpus Vitrearum, France, Recensement*, Vol. II, Paris 1981, p. 70-71). L'apôtre qui occupe à lui seul tout le champ du soufflet, est assis dans une cathèdre puissamment architecturée, dont les montants travaillés à la façon de pilastres sont amortis par des boules. Il se tourne sur sa gauche. Le bourdon appuyé en diagonale sur son épaule droite accentue encore ce mouvement. Il a la basace au côté droit. Son chapeau rejeté en arrière est maintenu par une cordelette blanche qui entoure ses épaules. Il est enveloppé d'un manteau écarlate. Il tenait des deux mains sous ses yeux un livre ouvert, comme le laisse entrevoir le contour du plomb, car la pièce de verre correspondant fait défaut. La tête inclinée et hirsute est peinte à la grisaille. Un nimbe doré l'auréole (cf., Y. Delaporte, *Les vitraux de l'église de Mainvilliers*, dans Procès-Verbaux de la Soc. Archéol. d'Eure-et-Loir, t. 14 (1936) 130-131).

¹⁰⁸ À Triel-sur-Seine, dans les Yvelines, le vitrail qui occupe la Baie 3, donnait au dessus de l'autel de ce qui était la chapelle Saint-Jacques, tout comme à Féricy. La présence de clés de voûte timbrées de coquilles vient corroborer la dédicace dans les deux cas. Quatre des six scènes qui formaient le récit complet du miracle de saint Jacques s'y voient encore. Au tympan de la fenêtre, le dessin du réseau confère au soufflet la forme d'un rondel. Au milieu des rayons d'une gloire éclatante, l'apôtre trône sur une banquette au profil galbé, cantonnée de deux grosses volutes. Il est abîmé dans la lecture d'un in-folio qui repose sur son bras droit. De la main gauche, il tient son bourdon incliné dont le trait clair tranche sur le rouge de sa robe semée de coquilles montées en chef-d'oeuvre, comme sur le mauve de sa tunique et le bleu de son collet. Le visage pensif, à la longue barbe est incliné. Le disque jaune et blanc d'un nimbe l'auréole, tandis que le chapeau pend dans le cou. Plus d'une pièce de cet ensemble a été remplacée, mais le dessin général ne paraît pas avoir été altéré par les restaurations qui semblent s'être contentées de rétablir ce qui existait. Cette image correspond bien au vitrail qui porte la date de 1554. Deux petites têtes d'angelots, placées dans des mouchettes, cantonnent l'effigie du saint (cf., Abbé Marsaux, *Étude sur les vitraux de Triel*, Pontoise 1891, p. 17-18).

¹⁰⁹ Voir description, infra note 27.

¹¹⁰ Voir description infra note 14.

¹¹¹ La chapelle «Saint-Jacques-le-Grand-des-Pellerins» avait été fondée, en 1606, à l'église paroissiale Saint-Gervais et saint-Protas de Gisors «près la tour du clocher». Le Tableau de l'église de Gisors, description en vers écrite en 1629 par Antoine Dorival, a été conjointement édité par F. Blanquart et L. Régnier, à Rouen en 1893 (cf., p. 75-76).

¹¹² Ce reliquaire a été détruit à la Révolution, mais pas la relique qui fut donnée en 1801, à l'église paroissiale Saint-Jacques d'Amiens où elle se trouve encore (Cf. pour tout ce qui concerne l'autel et sa relique: G. Durand, *Monographie de l'Église Cathédrale Notre-Dame d'Amiens*, dans Mémoires de la Soc. des Antiquaires de Picardie, t. II (1903) Chapitre V, p. 7-9).

Comme aux Roches l'Évêque ou sur le reliquaire d'Amiens, les anges qui gravitaient autour de la figure du saint placée sur l'autel de la chapelle de l'Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins à Paris; et que rappellent la curieuse statue de saint Jacques à Verneuil ou la silhouette de l'apôtre gravée sur la pierre obituaire de la cathédrale de Rouen, ont pour mission de rendre palpable la grâce divine qui auréole l'apôtre. N'évoquent-ils pas à leur façon cette couronne auguste, récompense de la fidélité vécue jusqu'au martyr, qui, en signe de triomphe, planait au dessus de son effigie, à Compostelle même, et que les statues d'Alsace et d'Allemagne lui font décerner à ses propres pèlerins, prémisses de *la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment*, comme l'assure l'Épître de Saint Jacques (I, 12) que l'on a si volontiers prêté au Majeur ¹¹³?

Les statues de saint Jacques en Majesté, parce qu'elles visent à perpétuer dans la patrie retrouvée l'espérance de cette autre Patrie, entrevue lors de la confrontation vécue du pèlerin avec l'apôtre, dans son propre sanctuaire, constituent un témoignage insigne du culte rendu à saint Jacques et du pouvoir intercesseur attribué à l'apôtre, que résume si bien le verset d'Isaïe que lui applique l'auteur du second sermon «In Passione sancti Jacobi»: *Posui te in lumen gentibus, ut sis in salutem usque ad extremum terre*¹¹⁴.

Curieusement Mr. O. Thorel, passant en revue quelques souvenirs de la dévotion prodiguée envers saint Jacques à Amiens, déclare: «Heureusement, et sans sortir de la paroisse (St-Jacques), nous trouvons dans une collection particulière une statuette de saint Jacques bien curieuse... St Jacques, coiffé d'un chapeau lourd sans coquilles, tient un livre (ouvert) de la main gauche et un bourdon de l'autre. La gourde est pendue au côté droit; la robe et les chaussures sont à l'antique. La pèlerine, en étoffe épaisse, porte des coquilles, notamment une sur chaque épaule, et deux symétriquement placées sur la poitrine... (Il) est assis sur un siège en X, dit à la Dagobert. C'est là une particularité qu'il convient de noter» (cf., O. Thorel, *L'équipement d'un pèlerin picard à St-J. de C.*, Lecture faite à la séance publique du 16 Décembre 1908, dans Bull. de la Soc. des Antiquaires de Picardie, Année 1908, p. 530-531). Cette statuette «en chêne, laqué d'or et non sans quelque intérêt artistique», était alors dans la collection de Mlle Tripet, d'Amiens. Comme l'atteste son costume, une grande soutane à longue pèlerine, cette oeuvre ne paraît pas antérieure «au premier quart du siècle dernier». Il est donc douteux qu'elle se soit inspirée du reliquaire offert par le chanoine G. aux Cousteaux, si tant est qu'il fut connu. En revanche, le siège en X, à la Dagobert, se retrouve sur la majesté de Lanches-Saint-Hilaire, au XVI^e siècle qui est bien la seule statue à présenter ce trait.

¹¹³ Il arrive que les textes inscrits sur le livre ou le rouleau placé sous les yeux de saint Jacques ou devant ceux du pèlerin, permettent d'élucider le tour grave et parfois dramatique que prend la méditation de l'apôtre. Dès le milieu du XII^e s., on lit sur un grand bas-relief provenant du cloître disparu de la collégiale Saint-Pierre de Sint-Odiliënberg, en Hollande, cette sentence lapidaire: «Amic(us) s(ae)c(u)li hujus inimicus Dei co(n)stituit(ur)» (cf., L. Tollenaere, *La sculpture sur pierre de l'Ancien Diocèse de Liège à l'époque romane*, Soc. Archéol. de Namur, Gembloux 1957, p. 310, Pl. XXI). Mais ce verset littéralement emprunté à l'épître de St Jacques qui proclame: «Adultères, ne savez-vous pas que l'amitié pour le monde est inimitié contre Dieu? Qui veut donc être ami du monde se rend ennemi de Dieu» (4, 4), avertit suffisamment qu'il s'agit là du Mineur et non du Majeur. Mais A Francheville, en Normandie, c'est bien sur un livre tenu par saint Jacques le Majeur qui s'en détourne avec un regard pensif, que l'on déchiffre: *Mihi autem nimis honorati sunt amici tui Deus nimis confortatus est principatus eorum*. Allusion au peu de succès qu'aurait rencontré sa prédication? A Sigras, l'apôtre n'hésite pas à rappeler aux fidèles cette parole dure à entendre: «Sereis bienaventurados cuando por mi amor os aborrecieren los hombres. Palabras de CRISTO». Nul doute qu'il n'en prenne sur lui-même toute la rigueur. La gloire dont jouit saint Jacques ne lui est échue que par l'épreuve. L'Épître qui lui a été si généreusement attribuée, ne dit pas autre chose: «Tenez pour une joie suprême, mes frères, d'être en but à toutes sortes d'épreuves» (I, 2). Aussi ne faut-il pas s'étonner de découvrir sur les feuillets du livre que présente l'apôtre peint dans l'église de Pueblo de Vallbona, cet autre verset tiré de la même Épître: *Beatus uir qui suffert temptationem, quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam uite (quam repromisit Deus diligentibus se)* - «Heureux homme, celui qui supporte l'épreuve! Sa valeur une fois reconnue, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qu'il aime» (Ibidem, I, 12; voir La Orden Miracle, *Santiago en España, Europa y América*, Madrid 1971, n° 584). Ce passage est celui qu'expose le Vénéral Bède dans la première homélie du Liber Sancti Jacobi, en le confrontant à l'Apocalypse de Saint Jean (2, 10): «Reste fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie - esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam uite» (cf., L.S.J., I, i, éd. W. M. Whitehill, S. de C., 1944, p. 7 et 10).

¹¹⁴ C'est dans le second sermon de la passion de saint Jacques, également placé dans la bouche de Calixte II, *Spirituali igitur iocunditate*, que l'on trouve cet appel à la prophétie d'Isaïe: Iles, écoutez-moi, soyez attentifs, peuples les plus lointains, que l'auteur se plaît à appliquer à la prédication de l'apôtre en la commentant à rebours, puisque le verset 6 invoqué ici, est en réalité le dernier de l'introduction au second chant du serviteur: «Je ferai de toi la lumière des nations pour que mon salut atteigne aux extrémités de la terre» (cf., Isaïe 49, 1-6). Calixte poursuit par le verset 2: «Il a fait de ma bouche une épée tranchante - posuit dominus hos meum quasi gladium acutum», dont il faut lire la glose fulgurante en ayant sous les yeux l'image la Majesté de la cathédrale d'Orense: *Acutus gladius apostolus extitit, sicut enim biceps gladius ad dexteram et leuam uelociter scindit, sic bonos saluandos ad uenturi iudicis dexteram, et malos damandos ad leuam uenturos diuidicauit* (cf. L.S.J., I, vi, éd. S. de C. W. M. Whitehill, 1944, p. 53-54). Mais c'est à la fin du troisième sermon sur la Passion de saint Jacques que l'on mesure pleinement les conséquences de ce rapprochement. C'est là que Calixte referme la boucle de l'odyssée du pèlerin que l'apôtre tire des «eaux profondes de la Galilée de ce monde» pour l'introduire en «paradis», par le truchement de la petite

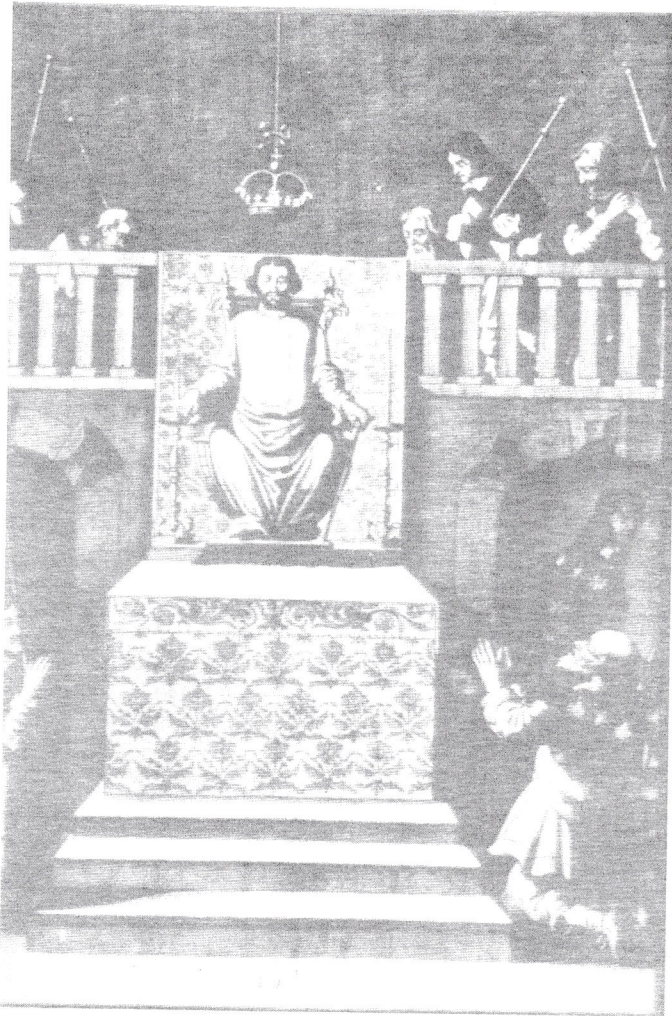


Fig. 13



Fig. 14

INDEX

- Index des représentations de saint Jacques, assis ou en Majesté, citées dans le corps de cet article, classées par noms de lieux. L'astérisque indique les statues situées sur la carte, à l'exclusion de l'Alsace.
- AIRE-sur-la-LYS (62). Collégiale Saint-Pierre, chapelle Saint-Jacques. Peinture murale exécutée à l'huile au début du XVII^e s., restaurée en 1842. État actuel mauvais, restauration programmée. Voir note 93.
- AMIENS (80). Cathédrale Notre-Dame. Reliquaire du menton de saint Jacques, argent, avant 1535, détruit. Voir note 112.
- AMIENS (80). Collection privée. Statuette, chêne doré, H. 50 cm, début XIX^e. Voir note 112.
- AUTUN (71). Musée Rolin (Inv. SE 106). Fragment d'étendard, dimensions 46/46 cm, soie verte peinte, attribué à Pierre Coustain, vers 1472-1474. Voir note 48.
- AUXERRE (89). Cathédrale Saint-Étienne. Vitrail, don de l'Évêque Jacques Amyot, 1585, Baie 14. Voir notes 81, 82, 83.
- *BACQUEVILLE-en-CAUX (76). Église paroissiale. Statue, pierre peinte, H. (?), classée le 14/10/1983. Voir notes 49, 52.
- *BANTHELU (95). Église Saint-Géréon. Statue mutilée, pierre calcaire, H. actuelle 55 cm. Voir note 21.
- BARCELONE. Museo de Arte de Cataluña. Proviendrait de Pontevedra. Statue, granite, restes de peinture, H. 125 cm, vers 1330. Voir note 27.
- *BARJOUVILLE (28). Église Saint-Jacques. Statuette, bois peint, H. 28 cm. Voir notes 29, 50, 98.
- BAYONNE (64). Archives privées. «Compostella» de Michel Ospital, des Aldudes, 25 sept 1785. Vignette. Voir note 85.
- *BEAUVAIS (60). Musée Départemental de l'Oise (Inv. N° 846.1). Provient de l'Église Saint-Jacques de Richebourg, faubourg de Beauvais. Statue, pierre calcaire, H. 115 cm, début XIV^e. Voir notes 8, 21, 23.
- *BÉDÉE (35). Église Saint-Pierre. Statue, granite, H. 110 cm, XV^e (?), classée le 25/10/1919. Voir notes 19, 20, 27, 28.
- *BERLIN. Staatliche Museen. Provient de l'ancienne collection J. Boccador (Paris). Statue, restes de peinture, H. (?), fin XV^e. Voir note 54.
- BERNAY (27). Église Notre-Dame de la Couture, bas-côté nord. Vitrail, baie N° 20, début XVI^e, très restaurée, couple de donateurs. Voir note 57.
- *BERVILLE-en-ROUMOIS (27). Église Saint-Paterne. Statue, pierre, avec donateur, anciennement peinte, H. 100 cm, date 1428 par inscription. Voir notes 43, 60, 102.
- *BOISSY-lès-PERCHE (28). Église Saint-Pierre. Statue, pierre peinte, H. 118 cm, début XVI^e, classée le 14/4/1931. Voir note 53, 54.

«patrie de Galice», odyssée qui est celle du saint lui-même: *Et quot peregrinantes ad eum tendunt iusto desiderio in patria Gallecie, tot pertrahit ad paradisi solum de mundano pelago Galilee* (cf., L.S.J., I, vii, op. cit., p. 85). Car la prophétie d'Isaïe ne fait qu'annoncer la promesse du Christ: *Iterum dominus olim ei promisit dicens: Et eritis michi testes in Iherusalem et in omni Iudea et Samaria et usque ad ultimum terre* (Actes, I, 8). Et Calixte de commenter: *In Iherusalem testis fidei Christi beatus iacobus extitit... In omni Iudea et Samaria testis ueritatis fuit... Usque ad ultimum terre testis ueris Christi approbatur, quia in Gallecia ubi finis terre et maris est ingenti honore sepeliri et eiusdem basilica fabricari dicitur, ac crebris miraculis diuinis et patrociniis non solum in partes Gallecie et Yspanie uerum etiam in fines totius orbis terre decorari testatur* (L.S.J., I, vii, ibidem, p. 85).

- *BORDEAUX (13). Chapelle de l'Hôpital Saint-James, rue du Mirail. Clé de voûte, pierre polychrome, début XVI^e s. Voir note 21.
- *BRIOUDE (43). Basilique Saint-Julien. Provient de l'Église Saint-Jacques détruite. Statue, marbre, H. 83 cm, XV^e, classée le 25/7/1936. Voir note 42.
- *BROUÉ (28). Église Saint-Martin. Toile peinte, dimensions 149/107 cm, XVIII^e. Voir notes 84, 89, 90.
- BRUGES. Église Saint-Jacques. Toile peinte, par Blendeff, dimensions (?), XVIII^e. Voir note 94.
- BRUXELLES. Bibliothèque royale (Ms 9017, *Composition de la sainte Écriture*, f^o 308, v^o). Enluminure, grisaille + or, par Jean Dreux, vers 1462. Voir note 39, 104.
- BUENOS-AIRES. Église San Ignacio. Statue, bois peint, par José Ferreiro, vers 1789. Voir note 94.
- BURGOS. Hospital del Rey. Puerta de los Romeros. Statue, pierre calcaire, H. (?), 1526. Voir note 78.
- *CHALONS-sur-MARNE (51). Église Saint-Alpin, déambulatoire. Vitrail, vers 1515, Baie 3. Voir note 101.
- *CHALONS-sur-MARNE (51). Église Notre-Dame-en-Vaux, bas-côté nord. Vitrail, par Mathieu Bléville, 1525, Baie 25. Voir note 52.
- CHANTILLY. Musée Condé. Heures de François de Guise (Ms 64/1671, f^o 185 v^o). Enluminure, début XV^e. Voir note 43.
- CHARTRES (28). Cathédrale Notre-Dame. Transept sud, porche est. Bas-relief, pierre, début XIII^e. Voir note 11.
- *CHARTRES (28). Église abbatiale Saint-Père-en-Vallée. Vitrail disparu, 1488, connu par un dessin du XVII^e (Paris, B.N., Estampes). Voir note 47.
- CHARTRES (28). Cathédrale Notre-Dame. Vitrail, rondel, grisaille + jaune d'argent, diamètre 18 cm, début XVI^e, Baie 24. Voir note 49.
- COUTANCES (50). Cathédrale Notre-Dame, transept sud. Vitrail du triplet, lancette médiane, fin XV^e s., restauré aux trois-quart. Voir note 10.
- * DAMMARTIN-EN-GOELE (77). Collégiale Notre-Dame. Peinture murale, dimensions de la surface actuellement dégagée 116/80 cm, fin XV^e, classé le 11/10/1982. Voir notes 55, 102.
- DREUX (28). Musée Municipal. "Memoria de las santas reliquias...", rapportée par Michel Marie, de Cherisy, en 1764. Vignette. Voir note 85.
- DROCOURT (78). Église saint-Denis. Statue en pied, pierre peinte, H. 89 cm, XVI^e s. Voir note 76.
- ÉVREUX (27). Cathédrale Notre-Dame, transept nord, rose. Vitrail, soufflet, début XVI^e s. Voir notes 10, 51.
- *L'ÉTOILE (80). Église Saint-Jacques. Statue, bois badigeonné, H. 108 cm, milieu XVI^e, classée le 25/3/1917, brûlée dans l'incendie de l'église. Voir note 75.
- FÉRICY (77). Église Sainte-Osmane. Vitrail, soufflet, 2^e quart du XVI^e, Baie 4. Voir notes 106, 108.
- *FOLLEVILLE (80). Église Saint-Jacques. Statue, pierre peinte, H. 120 cm, 2^e quart du XVI^e, classée le 20/4/1913. Voir notes 56, 78.

- *FONTAINE-les-RIBOUTS (28). Oratoire. Statue, calcaire blanc, H. 100 cm., manque le chapeau. Voir notes 21, 39, 42, **45**, 60, 103.
- FRANCHEVILLE (27). Église paroissiale. Statue de St Jacques en pied, pierre peinte, milieu XVI^e, livre, inscription, note 113.
- GISORS (27). Église Saint-Gervais-Saint-Protais, chapelle Saint-Jacques. Statue, mentionnée au XVII^e, disparue. Voir note 111.
- *GUITTÉ (22). Église Saint-Servan. Statue, granite, H. 135 cm, blason, XV^e (?). Voir notes 19, 20, 27, 28.
- GUSTEY (Orense). Église Santiago. Statue, granite peint, H. 120 cm, milieu XIII^e(?). Voir note 73, 74.
- *HOULBEC-COCHEREL (27). Église Notre-Dame. Statue, calcaire, peinture + badigeon, donateur, H. 116 cm, fin XV^e. Voir notes 46, **63**, 67, 78, 102.
- JAMBLES (71). Archives privées. «Compostella» de Jean Juillet, 2 juin 1733, vignette. Voir note **85**.
- KALKAR. Allemagne, ancien Duché de Clèves. Pfarrkirche St. Nikolai. Statue, bois peint, par Dries van Holthuysen, vers 1500, avec donateurs, Johann Becker et son épouse. Voir note 61.
- KARLSRUHE. Badische Landesbibliothek. Codex San Peter, Perg. 92, f^o I v^o, Electorium parvulum seu Breuiculum. Enluminure, entre 1321 et 1336. Voir note **22**.
- *LANCHES-SAINT-HILAIRE (80). Église Saint-Christophe. Statue, bois peint, H. 120 cm, siège en X, début XVI^e. Voir notes **46**, 78.
- *LANCHES-SAINT-HILAIRE (80). Église Saint-Christophe, façade occidentale. Bas-relief, pierre, usure, lichen, XVI^e s., lisant, livre cassé.
- LISIEUX (14). Église Saint-Jacques, bas-côté sud. Vitrail, 1526, détruit, 1944. Miracle du pendu dépendu. Voir note **59**.
- LUGO. Collection Varela Villamor. Sculpture, granit, H. 51 cm, XIII^e(?).
- LUGO. Museo Diocesano. Statue, bois peint, H. 100 cm, seconde moitié du XVIII^e. Voir note **94**.
- MADRID. Biblioteca Nacional, Servicio de Bellas Artes, Gravure anonyme, XVIII^e, Inv. S 23-233. Voir notes **87**, 89, 90.
- MADRID. Biblioteca Nacional, Servicio de Bellas Artes, Estampe anonyme, début XIX^e, Inv. S. 23-235. Voir note 94.
- MADRID. Biblioteca de Palacio, gravure, *Constituciones de la Real Congregación nacional del Apóstol Santiago establecida en Madrid*, Madrid 1806. Voir note 94.
- MADRID. Convento de las Comendadoras de Santiago. Statue, bois peint, par Manuel Virues, XVIII^e. Voir note **94**.
- MAINVILLIERS (28). Église Saint-Hilaire, bas-côté nord. Vitrail, Baie 7, début XVI^e, Miracle du pendu dépendu. Voir note **107**.
- *MELUN (77). Église Saint-Aspais. Statue, calcaire, peinture + badigeon, H. 94 cm, XIV^e, classée 30/11/1984. Voir note **21**.
- *MERLÉAC (22). Chapelle de Saint-Jacques, abside. Vitrail, maîtresse-vitre, par Guillaume Béart, 1402, Vie de saint Jacques. Voir notes **27**, 32, 109.

- *MERLÉAC (22). Chapelle de Saint-Jacques. Statue, granite, peinture ou lichens(?), H 103 cm, XVè(?), classée 9/12/1988. Voir notes **32**, 65.
- *MERLÉAC (22). Chapelle de Saint-Jacques. Statue, bois peint et doré, H. 132 cm., XVè(?), classée 9/12/1988. Voir note 32, 65.
- ORENSE. Cathédrale. Statue, granite peint, H. (?), XIIIè(?). Voir note **67**, 68, 105.
- ORLÉANS (45). Cathédrale Sainte-Croix. Petit portail sud, voussure, haut-relief, fin XVè. Voir notes 4, **44**, 78.
- ORLÉANS (45). Bibliothèque Municipale, *Histoire de la vie... de saint Jacques le Majeur*, gravures, dimensions 5/8 cm, 1595. Voir note **82**, 83.
- PADRÓN. Église Santiago. Statue, bois peint, XVIIIè. Voir notes 89, 94.
- *PARIS. Hôpital-Saint-Jacques-aux-Pèlerins. Statue, par Guillaume de Heudicourt, entre 1319 et 1324, trouvée en 1840, grandeur naturelle, connue par dessin, détruite peu après. Voir notes 8, **21**, 23, 26, 99.
- PARIS. Musée Carnavalet et Musée de Cluny. Jetons ou méreaux émis par l'Hôpital Saint-Jacques (?), au XVIè, cuivre. Voir notes **21**, 43.
- PARIS. Sculpture, pierre peinte, par Jean Pépin de Huy, 1329, commandée par Mahaut d'Artois, pour Frères Prêcheurs du Couvent Saint-Jacques à Saint-Omer. Voir note 22.
- *PARIS. Salle des Ventes, Hôtel Drouot. Statue ou statuette, albâtre, H. (?), XIVè, vente du 22/11/1972. Voir note **21**.
- PARIS. Salle des Ventes, Hôtel Drouot. Statuette, bois, H. 28 cm, XVIè, vendue le 24/11/1982. Voir note **50**.
- PARIS. Biennale des Antiquaires 1992, Galerie Bresset. Statue, calcaire blanc, peinture déglacée, H. 85 cm, fin XVè, proviendrait de Nord (Picardie ou Côte Normande?). Voir note **60**.
- PARIS. Bibliothèque Nationale, Cabinet des Manuscrits. Psautier de Jean de Berry, Ms Fr. 3091, f° 12. Enluminure, attribuée à A. Beauneveu, vers 1386. Voir note **21**, 42.
- PARIS. Gravure par Gaspard Duchange, d'après Melendez, XVIIIè, non localisée. Voir note 85.
- PARIS. Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes, Vb 135 F°. Gravure anonyme, XVIIè, *Le vray Pourtraict de saint Jaques, comme il est en Compostelle*. Voir note 92.
- *PERDREAUVILLE (78). Église Saint-Martin. Statue, pierre, peinture+badigeon, H. 122 cm, début XVIè, noms des donateurs peints sur le socle. Voir notes 61, 66, 67, 97.
- PISTOIA. Archivio di Stato, Opera di S. Jacopo. "Compostella", 1740. Vignette. Voir note **85**.
- *PLOUASNE (22). Église Saint-Jacques-Saint-Philippe. Statue, granite, H. 131 cm, XIVè. Voir notes **19**, 20, 27, 28.
- *PLUMIEUX (22). Cimetière. Sculpture en haut-relief, sous dais, granite, H. (?), XVè, classée le 9/12/1988. Voir Notes **31**, 65.
- PONTEDEUME (La Coruña). Église Santiago. Statue, granite, traces de peinture, H. 158 cm, XIVè. Voir note 70.
- PONTEVEDRA. Musée de Pontevedra. Panneau peint, fin XVè(?). Voir notes 27, 55, **74**.

- PUY (LE). Collection particulière. Bois gravé, début XVII^e. Voir note **83**.
- RIBADAVIA (Orense). Église Santiago. Statue, granite, traces de peinture, H 109 cm, vers 1340. Voir notes, 70.
- ROCHES-L'ÉVÊQUE, Les (41). Chapelle rupestre Saint-Gervais. Peinture murale, fragment, XII^e. Palais de Chaillot, Musée des Monuments Français, relevé par S. Trocmé, 1937. Voir notes **14**, 110.
- RODEZ (12). Archives Diocésaines, en dépôt. Estampe, début XVII^e, provient de Brousse-le-Château (12). Voir note **83**.
- ROUEN (76). Chapelle du Château royal, XII^e. Musée de Cluny (Paris). Vitrail, panneau, XIII^e. Voir note **1**, 18, 22.
- ROUEN (76). Cathédrale Notre-Dame, chapelle Saint-Étienne. Pierre obituaire, dalle calcaire gravée, vers 1411. Voir notes **38**, 41, 42, 102.
- ROUEN (76). Cathédrale Notre-Dame, chapelle de la Vierge. Tombeau des Cardinaux d'Amboise, baldaquin. Sculpture en haut-relief, calcaire, autour de 1521. Voir notes 4, 41.
- ROUEN (76). Ancienne Église Saint-Vincent, aujourd'hui Église Sainte-Jeanne-d'Arc. Vitrail, soufflets et mouchettes, Miracle du pendu dépendu, entre 1515 et 1526. Voir note **105**.
- ROUEN (76). Paris, Bibliothèque Nationale, Réserve. "*Histoire de la vie... de saint Jacques le Majeur*", édition pirate, 1603. Gravure, dimensions 5/8 cm. Voir notes **82**, 83.
- ROYE (80). Église Saint-Pierre. Vitrail, scènes du miracle du pendu dépendu, détruit en 1914-1918. Voir notes 55, **59**.
- SAINT-BAULD (37). Mairie, Registres paroissiaux. "Compostella" ou certificat de pèlerinage. Louis Afus, 28 août 1713. Jean-François Sébastiani, 26 juillet 1724. Vignettes. Voir note **85**.
- *SAINT-BRIEUC (22). Musée d'Histoire, réservés (n^o d'inventaire 717). Statue, bois polychrome, H. 155 cm.
- SAINT-DENIS (93). Basilique. Tombeau de Louis XII et Anne de Bretagne, soubassement. Statue, marbre, Frères Juste, peu après 1516. Voir note **4**.
- *SAINT-MADEN (22). Église Saint-Jean. Statue, granite, peinture d'origine, H 104 cm (socle raboté), XIV^e. Voir notes **19**, 20, 27, 28.
- SAINT-PERE-sous-VÉZELAY (89). Musée des Fontaines Salées, provient du porche de l'Église Saint-Pierre. Sculpture en haut-relief, calcaire, H. (?), XIV^e. Voir notes **11**.
- SINT-ODILIENBERG (Hollande, Pays-Bas). Bas-reliefs en pierre, provenant du cloître de la Collégiale Saint-Pierre. Conservés au Rijksmuseum d'Amsterdam. St Jean, debout, note 95. St Jacques debout, note **113**.
- SALAMANQUE. Musée Diocésain. Panneau peint, volet, par Juan de Flandes, vers 1506-1507. Voir note **78**.
- SANTIAGO. Cathédrale. Bas-relief, ciborium, XII^e (cf. Codex Calixtinus). Voir note **25**.
- SANTIAGO. Cathédrale, Portail de la Gloire. Statue adossée au trumeau, granite peint, par Maître Mathieu, vers 1188. Voir note 24.
- SANTIAGO. Cathédrale, Capilla Mayor, Maître-Autel. Statue, granite, début XIII^e(?), restauration XVII^e, H 190 cm. Voir notes 25, 27, **69**, **89**, 90, 91, **96**.

- SANTIAGO. Musée de la Cathédrale. Statue, granite peint, H. 114 cm, attribuée au XIIIè(?), XVè(?). Voir notes 69, 70.
- SANTIAGO. Sociedad Económica de Amigos del País. Statue, calcaire, Provenance: Burgos, H. 87 cm, XVè. Voir note 72.
- SANTIAGO. Couvent de San Francisco, Réfectoire. Statue, bois peint, grandeur nature, XVIIIè. Voir notes 89, 94.
- SANTIAGO, Cathédrale, vestibule de la Sacristie (Antesacristia). Toile peinte, XVIIIè(?). Voir note 88.
- *SENANTES (28). Église Saint-Pierre. Statue, bois peint, H. 80 cm, début XVIè(?), classée le 17/11/1906. Voir note 50.
- SIGRAS (La Coruña). Église Santiago. Statue, bois peint, H. 122 cm, XVIIè(?), restauration XVIIIè. Voir note 71, 113.
- SORAUREN (Navarre). Église paroissiale. Statue du retable, pierre peinte(?), H. (?), XVIè. Voir note 78.
- *SPEZET (29). Chapelle Notre-Dame du Crann. Statue, bois peint, H. 90 cm, fin XVè. Voir notes 33, 64.
- *TRÉMÉVEN (22). Chapelle de Saint-Jacques au hameau de ce nom. Statue, retable, bois peint, restaurations, H. 106 cm, début XVIè, classée 21/01/1981. Voir notes 34, 64, 66, 71.
- *TRÉMÉVEN (22). Hameau de Saint-Jacques, Fontaine Saint-Jacques. Statue, kersanton, lichens, H. 120 cm, début XVIè, classée le 12/1/1971. Voir notes 35, 36, 54, 60.
- TRIEL-SUR-SEINE (78). Église Saint-Martin. Vitrail, Baie 3, Miracle du pendu dépendu, soufflet, 1554. Voir note 108.
- *TROYES (10). Église Saint-Urbain. Sculpture, haut-relief, pierre peinte, H. environ 80 cm, XVIè, Classée le 27/7/1959. Voir note 79.
- *TROYES (10). Église Saint-Pantaléon. Statue, calcaire fin, attribuée à Dominique Florentin, H. 135 cm, XVIè, classée depuis 1862. Voir note 80.
- ÜBERLINGEN (Allemagne, Pays de Bade). Jodokkappelle. Peinture murale, Miracle du pendu dépendu, XVè. Voir note 59.
- *VENTES, Les (27). Église Saint-Éloi, autel Saint-Jacques. Statue, pierre peinte, H. 150 cm, début XVIè s. Voir note 62.
- *VERNEUIL-sur-AVRE (27). Église Notre-Dame, provient de l'Église Saint-Jacques détruite. Statue, calcaire, H. 136 cm, XVè, restaurée en 1898 ou peu après. Voir notes 8, 21, 40, 41, 42.
- VERNEUIL-sur-AVRE (27). Église Notre-Dame, transept nord, voûte, cartouche sculpté. Bas-relief, pierre, traces de polychromie, badigeon, milieu XVIè s. Voir note 58.
- VIGO. Église Santiago. Statue, bois peint, H. (?), attribuée au XVè(?), restauration XVIIIè. Voir notes 89, 94.
- WALBOURG (67). Église Sainte-Walpurge, chœur. Vitrail, Baie 4, fin XVè s., Credo Apostolique. Voir note 62.
- *ZURICH. Siège de l'Union des Banques Suisses, oeuvre achetée en 1978 à la galerie Ziegler (Zurich), vendue auparavant par la galerie J. Boccador (Paris), antérieurement dans Collection particulière, origine probable confins de l'Ile-de-France et de la Normandie. Statue, calcaire, traces d'ocre (couche préparatoire), H. 127-132 cm, poids 200-250 kg., première moitié XVIè. Voir note 68.

LEGENDE DES ILLUSTRATIONS

- Fig. 1.- Plouasne (Bretagne), -Majesté de saint Jacques, abandonnée au pied du clocher de l'église (XIV^e s.). On distingue le bâton à gauche, et à droite le phylactère (voir note 18). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 2.- Bédée (Bretagne). La Majesté de l'apôtre, le manteau pontué de trois grosses coquilles, veille à l'ombre du porche de la nouvelle église, bâtie à la fin du XIX^e siècle. Une main s'appuie sur le Tau, l'autre tient le phylactère (voir note 18). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 3.- Paris, Hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins. Dessin de la statue exhumée au mois d'avril 1840, rue Saint-Denis, à l'emplacement de la chapelle édiflée au XIV^e siècle par la grande Confrérie Saint Jacques de Paris. Le nom du sculpteur, Guillaume de Heudicourt, et le montant de son salaire figurent dans le compte des années 1319-1324 (voir note 20). Dessin publié en 1840, dans les Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France.
- Fig. 4.- Paris. Statuette d'albâtre, vendue le 22 novembre 1972, à l'Hôtel Drouot (XIV^e s.). S'inspirant du modèle dont procèdent les Majestés de Beauvais, Melun et Banthelu, elle est l'exemplaire le mieux conservé de la série. Saint Jacques est assis sur un rocher. Du bourdon cassé, on devine la pointe. Sur le haut de la poitrine, on voit les revers du surcot et plus bas les glands de la cordelette du chapeau. Le livre, posé de champ, est tenu par la main gauche. Enfin, la besace, ornée d'une coquille, bat le flanc droit, (voir note 20). D'après le cliché du la Catalogue.
- Fig. 5.- Merléac (Bretagne), Majesté placée sur l'autel principal de la chapelle de Saint-Jacques en Saint-Léon, devant la maîtresse-vitre (XV^e s.?). De sa main droite l'apôtre tient un bâton sommé d'un pommeau, tandis que de la gauche, il laisse se dérouler un phylactère dont manque la partie inférieure (voir note 31). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 6.- Tréméven (Bretagne), Majesté figurant dans une niche du retable de la chapelle de Saint-Jacques (début XVI^e s.?). L'apôtre tient un bâton ferré à pommeau unique. De sa main gauche, il déploie le phylactère qu'il désigne du doigt. Le chapeau résulte d'un ajout (voir note 33). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 7.- Houlbec-Cocherel, Église Notre-Dame de Cocherel (Normandie). Saint Jacques s'appuie d'une main au bourdon d'où pend la besace, tandis que de l'autre il maintient sur ses genoux un livre prêt à tomber, tout en tenant un phylactère sur lequel il pointe avec insistance son index (XVI^e s.). Un chapelet à gros grains lui entoure les épaules à la façon d'un collier (voir note 57). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 8.- Perdreauville, Église Saint-Martin (Ile-de-France). Cette statue est remarquable par ses proportions inhabituelles, le traitement du vêtement et l'inscription de son socle. Saint Jacques rassemble les attributs du pèlerin dans sa main gauche, tandis que, de la droite, il tient et montre un grand phylactère qui se déroule jusqu'à ses pieds. Quel message mystérieux était-il chargé de transmettre? La forme du chapeau et la disposition des insignes, coquille flanquée de bourdonnets, indiquent le début du XVI^e siècle (voir note 56). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 9.- Troyes, église Saint-Urbain (Champagne). Mal installé dans cette chaire rigide, l'apôtre, ceint de la besace, le bourdon en main, le chapelet et la gourde noués au poignet, guette le premier signe pour se lever (XVI^e s.; voir note 71). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 10.- Troyes (Champagne). La Majesté de saint Jacques que renferme l'église Saint-Pantaléon est une statue exceptionnelle. Il se pourrait qu'elle soit l'oeuvre du sculpteur Dominique Florentin (+ c. 1565), venu très jeune s'établir en France. Assis sur une sorte de bas-relief qui l'associe au

- retable de la chapelle voisine précisément dédiée à saint Jacques, l'apôtre adopte une pose singulière (voir note 72). Cliché H. Jacomet.

- Fig. 11.- Broué (Eure-et-Loir). Tableau ornant le retable de l'autel de la confrérie saint Jacques (XVIII^e s.). Une inscription placée en haut du cadre avertit qu'il s'agit de l'«Image véritable de Saint Jacques de Compostelle». L'apôtre apparaît ici avec les mêmes attributs que l'effigie qui trône solennellement sur le maître-autel de la basilique de Saint-Jacques à Compostelle (voir note 76). Cliché H. Jacomet.
- Fig. 12.- Madrid, Biblioteca Nacional. Gravure anonyme du XVIII^e siècle qui est à l'origine du tableau de Broué. Identique à ce dernier, quoiqu'inversée, elle présente cependant un détail que l'auteur de la toile de Broué ou ses commanditaires n'ont pas jugé opportun de reproduire: c'est la couronne que deux anges soutiennent au dessus de la tête de l'apôtre (voir note 85). Cliché Biblioteca Nacional.
- Fig. 13.- Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes. Très rare gravure du XVII^e s., intitulée: «Le vray Pourtraict de Saint Jaques, comme il est en Compostelle». Le curieux est de voir ici, suspendue au dessus de la tête du saint, la fameuse couronne que vénéraient les pèlerins, notamment ceux des Pays germaniques. Après 1648, on n'entend plus parler de cette couronne (voir note 83). Cliché Bibliothèque Nationale.
- Fig. 14.- Auxerre, Cathédrale Saint-Étienne (Bourgogne). Jacques Amyot, célèbre humaniste, traducteur de Plutarque, fut nommé évêque d'Auxerre en 1571. Quelques années plus tard, en 1585, il offrit à sa cathédrale qui avait eu beaucoup à souffrir des Huguenots, ce vitrail qui se voit toujours dans le déambulatoire. Surmonté d'un grand Christ en croix, cette Majesté de l'apôtre est d'un caractère tout traditionnel. C'est l'une des dernières, au soir du XVI^e siècle (voir note 73). Cliché H. Jacomet.

